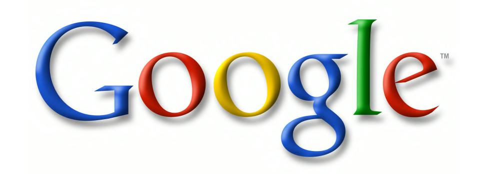
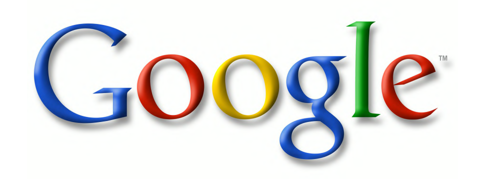

Google






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ŒUVRES DIVERSES EN VERS ET EN PROSE.

Par Monsieur ****** Lebrun.

Diversis diversa placent.



A AMSTERDAM.

M. DCC. XXXVI.



PRÉFACE.

CE livre eſt une eſpece de Palinodie, & de ſatisfaction que je crois devoir au public, à qui j'ai eu l'imprudence de donner quelques ouvrages, où je me reproche d'avoir inſéré pluſieurs traits galans, & trop enjoüés, que je deſavoüë autentiquement. Je le prie de ne les regarder que comme des amuſemens frivoles de jeuneſſe, où le cœur a eu moins de part que l'eſprit.

C'eſt perdre ſon tems, le faire perdre aux autres, & deshonorer ſa plume, que de prêter ſon miniſtere à des bagatelles quoique ingénieuſes, rarement applaudies, quelquefois nuiſibles, & toûjours au moins inutiles. *Stultus labor eſt ineptiarum*, dit un ancien * poëte, ſenſé quoique profane : qu'en réſulte-t'il ? peu d'éloges, beaucoup de remords.

* *Martial.*

Notre carriere est si bornée, & l'espace qui sépare l'enfance où on est imbécile, & la vieillesse où on tombe dans le délire, est si court, qu'on doit faire un bon usage du peu de tems que l'on a pour se servir utilement de sa raison. Telles sont les deux extrêmités humiliantes qui commencent & finissent la vie de l'homme. Quiconque ne met point à profit cet intervale si précieux & si limité, fait une perte irréparable, passe de la stupidité à la frénésie, de la frénésie à la démence, & arrive à la fin de ses jours, sans avoir été ni sage, ni raisonnable.

Un jeune auteur succombe aisément à la démangeaison de composer, & saisit sans réfléxion les idées agréables qui se présentent. En vain la raison veut modérer ses saillies : la passion est trop vive ; & si l'une ose parler, l'autre plus impérieuse l'oblige bien-tôt à se taire. Quand avec des yeux moins prévenus on examine ces productions, on rougit d'avoir été la dupe d'une imagination déréglée. Je ne parle point de ces pieces

obſcenes ou impies, enfans monſtrueux nés d'un commerce impur avec une muſe libertine & licencieuſe, qui font frémir la pudeur & le bon ſens ; mais de celles qui n'étant qu'un galant badinage, en amuſant l'eſprit, peuvent intéreſſer le cœur.

On ne peut trop tôt ſe précautionner contre ſoi-même ſur cette illuſion. Il eſt d'une extrême importance, & c'eſt un conſeil que mon expérience autoriſe, de ne rien faire dans la jeuneſſe, dont on puiſſe ſe repentir dans un âge plus avancé. Je penſe autrement que je ne penſois dans le tems que je me ſuis permis de m'exercer ſur des matieres profanes : on parlera diverſement de cette abjuration, chacun ſelon ſon ſiſtême, & ſes préjugés bons ou mauvais. Les uns édifiés l'approuveront ; ce ſeront les gens éclairés & ſages, qui aiment & connoiſſent la vérité, ſeuls juges compétens dont j'eſtime & recherche les ſuffrages. D'autres peut-être en plaiſantant la traiteront de foibleſſe, de bizarrerie & de ſingularité ; ce ſeront de

petits génies eux-mêmes, peu instruits ; ou mal intentionnés, dont les fades critiques & les mauvaises plaisanteries me seront indifférentes. Heureux si je réüssis par ce livre à réparer le scandale que je crains d'avoir donné autrefois à quelques lecteurs, dont je puis avoir blessé la modestie délicate par des pensées ou des expressions peu scrupuleuses ; & à rendre par ce contrepoison aux bonnes moeurs pour lesquelles on ne peut avoir trop de respect & de ménagement, l'innocence & la pureté que tant d'auteurs ne craignent point d'altérer ou de corrompre.

J'ai crû pouvoir assaisonner ce recüeil où la morale domine, de quelques pieces un peu moins graves que les autres qu'il contient, autant pour l'agrément de la variété, que pour reposer innocemment l'attention du lecteur, qui y est ailleurs sérieusement occupée.



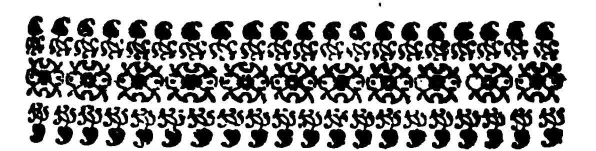


TABLE
DES PIECES CONTENUES en ce volume.

Fin de la Table.



ŒUVRES DIVERSES
EN VERS ET EN PROSE.

Domine, labia mea aperies...



EIGNEUR, ouvre ma bouche, & que ma foible voix
Unie avec celles des Anges,
Annonce les grandeurs & chante les loüanges
De l'Estre indépendant qui tient tout sous ses loix.
Inspire-moi, sers-moi de guide :
Que pouvons-nous sans ton secours ?
Rassûre mon essor timide
Dans la carriere que je cours.
Que désormais ma plume attentive à te plaire

S'occupe à célébrer ton nom : Quel autre emploi
Est-il juste & permis de faire
Des dons & des talens qu'on a reçûs de toi ?
Reçois, divin Esprit, l'offre que je t'adresse ;
Mon zéle te consacre & l'Ouvrage & l'Auteur ;
Répans sur mes écrits le sel de la sagesse
Dont toi seul es la source & le distributeur.
Gloire au Pere, au Fils son image,
Gloire à l'Esprit de vérité ;
Qu'à leur auguste Majesté
Tout rende un éternel hommage.

Je ne m'attends pas que ce Livre m'attire un grand nombre de partisans. Il pourra plaire, & être utile à quelques personnes qui revenuës de la bagatelle, aiment à entendre un langage raisonnable & sérieux, & à penser sagement & solidement : c'est ce que je me propose, & tout ce que peut espérer un Auteur, qui dépoüillé d'amour propre, & peu sensible à la gloire, s'interdit les matiéres les plus susceptibles d'agrément. Quand on veut s'émanciper & se donner carriere sans craindre & sans ménager rien, il n'est pas diffi-

cile d'obtenir les suffrages de ses lecteurs, la plûpart vicieux & corrompus, qui approuvent volontiers ce qui flate leur goût, & applaudissent à ce qui favorise leur panchant. Il n'en est pas de même d'un Ecrivain scrupuleux, contraint souvent de faire le personnage importun de censeur. Il marche dans un sentier étroit dont il ne lui est pas permis de franchir les bornes; il n'ose prendre un essor trop haut ni trop bas; il laboure un champ épineux & ingrat; &, comme il trouve presque par tout des esprits indociles & mal disposés qui ne cherchent que des fleurs brillantes & stériles, il expose souvent aux dédains & aux refus, les fruits simples mais salutaires qu'il leur présente.

On cherche plus à s'amuser qu'à s'instruire par la lecture; c'est ce qui fait qu'elle est infructueuse; & qu'après avoir beaucoup lû, on ne devient ni plus vertueux, ni plus sçavant.

Le succès d'un livre, est une preuve problématique de sa bonté. Des puérilités & des bagatelles ont eu de la


TAYLOR · IN
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Vet. Fr. II

que où personne ne doit aspirer,
l'on n'a jamais pû acquérir : il
guére plus difficile de parvenir
narchie universelle.
eurs défauts accompagnent or-
ment la critique. Le mérite d'un
fait ombrage, on tâche de le ra-
c'est jalousie. On veut briller
ens d'autrui, & faire voir qu'on
connoisseur & capable de dé-
c'est amour propre. On saisit,
e les fautes d'un ouvrage, sans
ar compensation, ce qui est
c'est injustice.
blâme point la critique en gé-
lle n'est point condamnable,
lle est dépoüillée d'aigreur, de
ion, de malignité, d'amertume;
lle ne tend qu'à perfectionner
s & les productions des auteurs
qu'assaut que celle-ci puiss
j'en serai consolé, si plusieur
ons qu'elle renferme, & qui o
moi d'utiles impressions, font
effet sur quelques-uns de m
rs.

vogue : des ouvrages utiles & pleins d'érudition ont trouvé peu d'apologistes. D'ailleurs, il y a une destinée de bonheur ou de malheur pour les livres, comme pour les hommes ; nous en voyons de bons échoüer, & de médiocres réüssir.

On lit en deux heures ce qui n'a pas été fait en deux ans. On parcourt un ouvrage, sans songer au tems & à la peine qu'il a coûté à l'auteur ; & sur quelques endroits qu'on trouve dignes de censure, on lui fait impitoyablement son procès sans l'entendre, & on le condamne sans appel. Ceux qui lisent, devroient avoir plus d'indulgence pour ceux qui écrivent, & qui consacrent au public leurs veilles & leurs travaux. On veut des ouvrages parfaits : où se trouve-t-elle cette perfection ? Ces modéles que l'on vante avec une déférence si aveugle pour l'antiquité, sont-ils exemts de défauts ? Et le lecteur est-il en droit d'exiger d'un auteur, qu'il soit infaillible ?

L'approbation générale est une gloire

chimérique où perſonne ne doit aſpirer, & que l'on n'a jamais pû acquérir : il ne ſeroit guére plus difficile de parvenir à la monarchie univerſelle.

Pluſieurs défauts accompagnent ordinairement la critique. Le mérite d'un auteur fait ombrage, on tâche de le rabaiſſer ; c'eſt jalouſie. On veut briller aux dépens d'autrui, & faire voir qu'on eſt juge connoiſſeur & capable de décider ; c'eſt amour propre. On ſaiſit, on releve les fautes d'un ouvrage, ſans citer, par compenſation, ce qui eſt loüable ; c'eſt injuſtice.

Je ne blâme point la critique en général. Elle n'eſt point condamnable, quand elle eſt dépoüillée d'aigreur, de prévention, de malignité, d'amertume ; & qu'elle ne tend qu'à perfectionner les talens & les productions des auteurs.

Quelqu'aſſaut que celle-ci puiſſe eſſuyer, j'en ſerai conſolé, ſi pluſieurs réfléxions qu'elle renferme, & qui ont fait ſur moi d'utiles impreſſions, font le même effet ſur quelques-uns de mes lecteurs.

Le plaiſir rebute nos ſens, ſi la variété ne l'aſſaiſonne. La monotonie d'une voix ou d'un inſtrument devient inſipide à l'oreille ; la diverſité des mets fait l'agrément d'un repas. On aime à voir, d'un coup d'œil, pluſieurs objets : il manque quelque choſe à la ſatisfaction de la vûë, quand elle eſt obligée de s'arrêter long-tems ſur le même. Je me ſuis conformé au goût de notre ſiécle & de notre nation. L'eſprit & le cœur françois, ſemblables à l'abeille & au papillon, aiment à voltiger. Ce livre eſt un parterre compoſé de différentes fleurs, dont le mêlange ſans art leur plaira peut-être plus qu'un arrangement ſcrupuleux & méthodique.

Un auteur, pour réüſſir, doit joindre l'utile à l'agréable, & avoir les qualités du diamant, le brillant & le ſolide.

On ne doit pas diſputer des goûts ; c'eſt une vérité ; on peut diſputer du goût ; c'en eſt une autre.

La bonté d'un livre en multiplie les éditions. Je me défie de ceux dont le prix excéde la valeur intrinſéque. Ce ne

ſont point les bons, mais les rares & les défendus qu'on achete le plus cherement : pure manie d'un curieux, qui cherche plus à orner ſa bibliothéque, qu'à cultiver ſon eſprit.

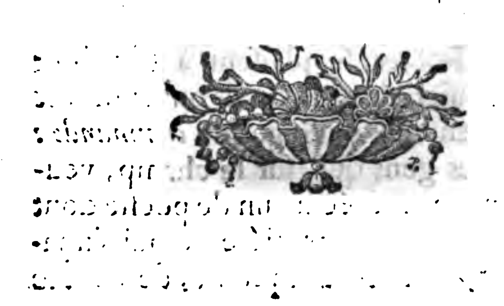
Défiez-vous de la fauſſe modeſtie d'un auteur qui vous conſulte ſur ſon ouvrage : ce n'eſt point votre cenſure, mais votre approbation qu'il demande. Si vous le critiquez, il ſe révolte. Ne trahiſſez point la vérité, ni vos ſentimens ; il vaut mieux lui déplaire, que mentir.

Sur des vers qu'il a faits, Cléon mauvais auteur,
Demande votre avis : pour tous les deux je tremble ;
Il eſt préſomptueux, vous n'êtes point flateur ;
Vous allez vous broüiller enſemble.

Les Poëtes ſe plaiſent à travailler ſur des ſujets de goût qu'ils ont choiſi, & répugnent aux ouvrages de *commande* : il y a des gens qui, ſur le champ, veulent qu'on en éxécute un de poëſie dont ils preſcrivent la matiére & qui s'imaginent, qu'avec une plume, de l'encre

& du papier, on fait une piéce de vers; comme avec du drap, du fil & une aiguille, on fait un habit.

La loüange & le blâme demandent du discernement & de la circonspection. Telle action nous semble loüable, dont l'intention que nous ne connoissons pas, est digne de blâme : telle autre nous paroît blâmable, dont les motifs que nous ne pénétrons point, méritent des loüanges. Loüer avec trop de facilité, marque un esprit flateur, borné, peu sincére : blâmer trop aisément, montre une ame satirique, maligne, envieuse. Il ne faut ni loüer sans précaution, ni blâmer sans prudence.



EPITRE APOLOGETIQUE

A Monsieur Freron

F... j'ai lû les vers, qu'en sa noire manie,
A dicté contre toi la seule Calomnie ;
Et je n'ai pû souffrir sans en être indigné,
Sous des traits imposteurs que l'on t'eût désigné;
La vérité qui brille au travers des nuages,
Triomphe du mensonge & brave ses outrages.
Quand une langue absurde & peu digne de foi
Ose, pour te noircir, déclamer contre toi,
Le public te défend, sa voix te justifie,
Et tu n'as pas besoin d'une autre apologie.
Laisse, sans t'émouvoir, un rimeur sans raison
Sur toi vomir son fiel & jetter son poison.
Tel qu'un ferme rocher, ou qu'un chêne immobile
Soûtient des aquilons la fureur inutile ;
Tel tu dois regarder avec un fier mépris
L'attentat sans succès sur ta gloire entrepris.
Son frénétique auteur, F.., quel qu'il puisse être,
Ou ne te connoît pas, ou veut te méconnoître.
Moi qui t'ai pratiqué dès mes plus jeunes ans,
En toi j'ai toujours vû l'esprit joint au bon sens;

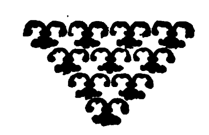
Du goût pour les beaux arts, un cœur droit & sincére,
Et de la probité le sacré caractére.
Qu'on ne soupçonne point, qu'en poëte flateur
Je t'offre dans ces vers un encens séducteur.
Jamais d'un air rampant ma plume intéressée,
Pour faire aux Grands sa cour, ne trahit ma pensée :
Je suis connu pour tel. Un systême fâcheux
M'a dépoüillé d'un bien acquis par mes ayeux ;
Mais sans ambition, sans faste, sans envie,
Philosophe content d'une tranquille vie,
Borné dans mes desirs, ce n'est point à ce prix
Que je veux de mon sort réparer les débris.
Jamais en suppliante aux pieds de la fortune
Ma muse ne forma de priére importune ;
Et, pour te prouver mieux encor que je la fuis ;
Je me cache, & te laisse ignorer qui je suis.
Un poëte guidé par l'attrait du salaire,
D'un art noble & divin, fait un art mercénaire :
Il ne faut point loüer ce qu'on n'approuve pas,
Et tout éloge faux doit être sans appas.

La Satire au regard redoutable & farouche,
Le poignard à la main, l'invective à la bouche,
Attaque, outrage, insulte avec emportement,
Et ce monstre effréné frappe indistinctement.
Qu'elle a sacrifié d'innocentes victimes !

A Socrate, à Caton elle imputa des crimes.
Qu'eſt-ce qu'un ſatirique ? Un furieux armé,
Qui porte à tout hazard un coup envenimé :
Ennemi du mérite, ennemi de ſoi-même,
Terrible à ce qu'il hait, ſuſpect à ce qu'il aime ;
Dans les accès fougueux dont il eſt tourmenté,
La vertu contre lui n'eſt point en ſûreté.
Aujourd'hui parmi nous une ſage ordonnance
De ces diffamateurs réprime l'inſolence ;
Chez le peuple Romain ils étoient autrefois
Condamnés à la mort par de ſévéres loix.
Auguſte avec horreur déteſtant ces perfides,
Plaça la calomnie au rang des parricides.
Sotade, *Théocrite*, & mille autres encor
N'ont point impunément pris un trop libre eſſor :
De nos jours maint auteur trop enclin à médire
Paya chér le talent qu'il eut pour la ſatire ;
Et, maudiſſant le feu qui l'avoit animé,
Eût voulu, mais trop tard, n'avoir jamais rimé.
Pour toi, tu ne dois point reſſentir une offenſe
Plus digne de pitié que digne de vengeance ;
Bien loin de le chercher, crains d'en trouver l'auteur ;
L'éclat de ton courroux lui feroit trop d'honneur ;
Attens, ſans être aigri, que la raiſon éclaire
L'hipoçondre cerveau de cet attrabilaire.

Pressé par les remords qui viendront l'agiter,
Sans doute, on le verra bien-tôt se rétracter.
Il rougira d'avoir dans un écrit frivole
Outré la métaphore, & chargé l'hiperbole;
Et, justement confus, lui-même il brisera
L'injurieux pinceau qui te défigura.

Vous, dont l'esprit orné cultive l'art d'écrire;
Avec précaution maniez la satire:
Exercez vos talens; mais n'abusez jamais
Des favorables dons que le Ciel vous a faits.
Et vous, qui préposés par la justice même
Pour maintenir des loix l'autorité suprême,
Ne devez rien omettre, & ne rien négliger
Pour venger le mérite, ou pour le protéger;
Recherchez avec soin ces auteurs anonimes,
Punissez, sans égard, leurs insolentes rimes;
Et ne souffrez jamais que l'on ose insulter
Ni flétrir la vertu que tout doit respecter.



AU

AU MESME,

Sur un poste important que le Roi lui avoit donné.

EST-ce le Prince, ou vous, qu'il faut qu'on félicite?
Son choix que tout le peuple approuve également,
Ne fait pas moins d'honneur à son discernement
Qu'il en fait à votre mérite.
Le rang où sa justice a voulu vous placer,
A ses courtisans fait connoître
Que l'un est bon sujet, l'autre équitable maître,
Et que l'un sçait servir, l'autre récompenser.

EPITRE à M. BARON

fameux Comédien.

AS-tu bien réfléchi sur le pas téméraire
Que d'imprudens amis t'ont conseillé de faire?
Oses-tu par l'appas d'un vain espoir flaté,
Reprendre le cothurne après l'avoir quitté?
Autrefois, il est vrai, tu sçûs acteur habile
Charmer également & la cour & la ville;

Et du peuple Romain *Roscius* en son tems,
Reçut & mérita moins d'applaudissemens.
Mais tout passe ; aujourd'hui ta mémoire infidelle
Dans le plus court récit bronche, hésite, chancelle ;
Et quelquefois d'un vers qu'elle a défiguré,
La mesure est contrainte & le sens altéré.
Tu n'as plus cette grace, aimable enchanteresse,
Ce geste libre, aisé que donne la jeunesse :
Malgré tous tes efforts & tes soins superflus,
On cherche en toi B.... que l'on n'y trouve plus.
Ta retraite, au Théatre éternisoit ta gloire :
Quel motif t'y rappelle, & que faut il en croire ?
Insensible aux remords qui devoient t'agiter,
Le frein de la raison n'a-t-il pû t'arrêter ?
Parle de bonne foi, convient-il, à ton âge,
De joüer un comique ou galant personnage ?
On rit en te voyant suranné *Bajazet*
Sentir pour *Atalide* un amour indiscret ;
Et flater tes desirs de l'espérance vaine
D'attendrir *Andromaque*, ou de plaire à *Chiméne*.
En mettant pour jamais ce spectacle en oubli,
Tu devois imiter *Beaubour* & *Roseli*,
Ils n'ont point attendu que la décrépitude
Les forçât de quitter leur premiere habitude ;
Que la mort, de leurs jours éteignant le flambeau,

Les transmît tout à coup du théatre au tombeau.
Peut-on trop déplorer le malheur de *Moliere*,
Qui presque sur la scéne a fini sa carriére?
Sans prévoir cette chûte il se vit accabler;
Cet éxemple effrayant doit te faire trembler.
Aujourd'hui que ton sang dans tes veines se glace,
Aux deux jeunes Q... laisse remplir ta place;
Laisse-les dans un champ difficile & scabreux
Exercer sans scrupule un talent dangereux.
Mais plûtôt, qu'à jamais le théatre se ferme;
Les dogmes qu'il contient, les leçons qu'il renferme,
Loin de nous corriger, de nous rendre meilleurs,
Sédulsent l'innocence & corrompent les mœurs.
Sa morale suspecte est un foible antidote:
C'est vainement qu'*Horace* appuyé d'*Aristote*,
Nous dit, qu'en cette école on apprend, on s'instruit;
De ces instructions quel peut être le fruit?
Les sentimens qu'elle aime & qu'elle nous inspire,
Des folles passions affermissent l'empire;
Par ses principes faux les crimes déguisés,
Sous le nom de vertus sont métamorphosés.
J'y vois l'Ambition, l'Amour & la Vengeance,
En tyrans suborneurs faire agir leur puissance,
Nourrir notre foiblesse; & sur notre raison
Jetter un voile épais, & verser leur poison:

J'y vois avec horreur *Clitemnestre* perfide,
Oedipe inceſtueux, *Oreſte* parricide;
L'innocent *Hipolite* à la mort condamné,
Et *Néron* triomphant d'un frere empoiſonné.
Corneille, du Théatre abjurant les maximes,
Eût voulu n'en avoir jamais ſoüillé ſes rimes:
Racine en gémiſſant, comme lui déteſta
Le vol pernicieux dont l'éſſor l'y porta.
Qu'*Euripide* & *Sophocle* expoſent ſur la Scéne
Les profanes travaux d'une plume payenne;
Mais qu'un poëte ſage, écartant ces objets,
Exerce ſon eſprit ſur de pieux ſujets.
Déſormais qu'avec ſoin tout auteur dramatique
Approuve ce conſeil, & le mette en pratique:
Que les ouvrages ſaints trouvent ſeuls des lecteurs,
Des prix, des partiſans, & des imitateurs.
Relaps impénitent, qu'un goût opiniâtre
Engage à la rechute & raméne au Théatre,
Pour te faire au plûtôt rentrer dans ton devoir,
Tes plus chers intérêts ſeront-ils ſans pouvoir?
Ton arrêt prononcé rend ta perte certaine,
Si tu ne fuis l'écüeil où ton panchant t'entraîne.
Fais enfin ſur toi-même un retour ſérieux;
La Grace peut encor te deſſiller les yeux:
Profite des momens que ſa bonté te laiſſe;

Préviens ton dernier jour, hâte-toi, le tems presse:
La véritable gloire & le solide bien,
C'est de vivre, ou du moins de mourir en chrétien.



SOus le signe de la Balance,
Paris me donna la naissance;
Et, depuis huit lustres complets,
J'ai vû beaucoup d'affreux & peu de beaux objets.
J'ai vû trois fois la guerre, excitant les alarmes,
Faire couler du sang, faire verser des larmes,
Répandre l'épouvante & l'horreur en tous lieux;
J'ai vû des sujets infidelles,
Fanatiques séditieux,
Aussi-tôt punis que rébelles.
J'ai vû des guerriers fanfarons
Discourir en héros, mais agir en poltrons.
J'ai vû des courtisans perfides
D'un encens idolâtre empoisonner les Rois.
J'ai vû des *Phrinés* parricides
S'exposer sans remords à la rigueur des loix.
J'ai vû décider sans justice
Des ouvrages bons ou mauvais;
J'ai vû dépendre leur succès

Rarement du bon goût, & souvent du caprice.
J'ai vû des livres ennuyeux
Trouver, quoique remplis de pieces puériles,
Des approbateurs trop faciles:
J'ai vû les plus pernicieux
Mieux vendus que les plus utiles.
J'ai vû des oiseaux croassans
Des tendres Rossignols critiquer les accens.
J'ai vû les jalouses chiméres
De ces *Zoïles* renaissans,
Qui, pour dégrader les *Homeres*,
Tentent des efforts impuissans.
Dans ces * tribunaux redoutables,
Où par de beaux esprits sujets aux préjugés,
Plus malins qu'éclairés, plus jaloux qu'équitables,
Sans appel, quoi qu'absens, les auteurs sont jugés,
J'ai vû de célébres poëtes
D'un pédantesque ton débiter des fornetes,
Avec autant de gravité,
Que les Zénons sous le portique,
Annonçoient autrefois à la troupe Stoïque
Les dogmes de la vérité.
J'ai vû des publicains, vils enfans de la terre,
Malgré leur sang impur, en princes travestis,

* *Les Cafés.*

J'ai vû par un coup de tonnerre
* Ces colosses anéantis.
J'ai vû la courtisane Flore
Se marier à quarante ans,
Et donner pour sa dot à l'époux qui l'adore
Les dépouilles de ses amans.
Dans des cercles nombreux j'ai vû des précieuses
Affecter de grands mots & de grands sentimens;
Avec art se rendre ennuyeuses,
Et parler comme des romans.
Le dirai-je ? J'ai vû des femmes
Faire renaître dans Paris
Le culte & la mollesse infâmes
De *Lampsaque* & de *Sibaris*.
J'ai vû le luxe asiatique
Enerver le cœur des Gaulois;
Je l'ai vû s'introduire en tiran domestique
Chez les Grands & chez les Bourgeois.
J'ai vû plus d'un joüeur avide,
De son fatal panchant ne pouvoir s'affranchir;
Et de ces furieux que l'imprudence guide,
Beaucoup se ruiner & fort peu s'enrichir.
J'ai vû sur les humides plaines
L'Avarice braver avec empressement

* *La chambre de justice.*

Des flots impétueux le fier soulevement,
Et des vents en courroux les bruyantes haleines.
J'ai vû des hommes abrutis
Par une odieuse crapule ;
L'étendart de l'Usure arboré sans scrupule :
J'ai vû par l'intérêt tous les cœurs pervertis.
J'ai vû sous le masque hipocrite
La brigue & la cabale étouffer le mérite.
J'ai beaucoup voyagé ; mais, hélas ! qu'ai-je vû !
Presque par tout mensonge, erreur, fraude, injustice ;
Peu d'amateurs de la vertu,
Beaucoup de partisans du vice.

Grand Dieu ! lorsque ton bras vengeur
Extermina la race humaine,
L'homme moins prévaricateur
Avoit moins mérité ta haine.
Quand d'un souffle divin tu daignas l'animer ;
Tu reconnus en lui tes traits & ton image :
Qu'il a dégénéré ! Rétablis ton ouvrage ;
Celui qui le créa peut seul le réformer.

✠

REFLEXIONS.

A Voir l'empreſſement avec lequel des gens courent la poſte en traverſant les ruës de Paris, ne croiroit-on pas qu'ils ont des affaires de conſéquence qui ne peuvent ſouffrir le moindre retardement, ou qu'ils portent au Prince la nouvelle de la priſe d'une ville, ou du gain d'une bataille ? Souvent, c'eſt pour aller chercher une perſonne qu'ils n'aiment point & qu'ils voudroient ne pas trouver, ou qu'ils importuneront s'il la trouvent : c'eſt pour débiter des fadaiſes & des impertinences dans une converſation peu amuſante : c'eſt pour aller s'ennuyer dans une compagnie où ils ennuyeront les autres : c'eſt pour une partie de jeu, qui dérangera peut-être leurs affaires : c'eſt pour un repas auſſi nuiſible à leur ſanté que préjudiciable à leur raiſon ; ou bien, c'eſt pour ſe donner en ſpectacle à un ſpectacle, ou à une prome-

nade. Quelles occupations pour des hommes qui connoiſſent ou qui doivent connoître le prix & la rapidité du tems, & de quelle importance il eſt d'en faire un bon uſage !

Beaucoup de gens ne parlent que pour parler. Il faut entretenir ſa compagnie & faire les honneurs de chez ſoi ; on ne veut pas laiſſer languir ou tomber la converſation de peur de paſſer pour ſtupide, ou pour impoli ; & pour la ſoutenir, que de diſcours puériles & frivoles ! On ne devroit parler que quand on a quelque choſe de bon ou de néceſſaire à dire.

Faux & chimériques dans nos idées ; aveugles & pitoyables dans notre orgüeil, nous nous applaudiſſons & nous ſommes fiers d'être richement vétus, de poſſeder de grands biens, d'avoir une table délicatement ſervie, de nombreux domeſtiques, de brillans équipages ; d'habiter de belles maiſons, de dormir dans des lits ſomptueux, ſans penſer que nous nous faiſons une gloire de ce qui ne doit que nous humilier ;

& que tous ces objets de nos desirs déreglés, sont autant d'assujettissemens déplorables aux besoins de la vie, & aux miseres de la nature, à quoi Dieu a condamné l'homme en punition de sa désobéissance.

Nous ne paroissons ici-bas que comme des fantômes que la mort fait bientôt disparoître : cependant nous vivons comme si nous devions être immortels, ou que nous fussions sûrs d'avoir le tems & les moyens de réparer le mal que nous commettons.

Ne faisons rien que nous ne puissions faire devant tout le monde ; & croyons que nous sommes toujours environnés de témoins respectables qui observent nos actions.

La distance est petite de la joye à la tristesse, de la sagesse à la folie, de la richesse à la pauvreté, de la vie à la mort : ce sont des extrêmités qui se touchent, & des péripéties qui nous étonnent sans nous instruire, & nous frappent sans nous corriger.

Réfléchissons sur les fautes où nous

ſommes tombés ; & que ces réfléxions, en nous humiliant, nous garantiſſent de la rechute.

Quelqu'un eſt-il mort ? On va rendre viſite aux parens du défunt ; on s'entretient des miſeres de l'homme, de la briéveté de la vie, de la néceſſité de la mort. On moraliſe : on n'en vit pas mieux.

Le ſpectacle de la mort nous attriſte. Ce qui nous afflige dans le trépas de ceux qui nous ont été chers, n'eſt pas tant de les perdre, que de penſer que nous devons mourir comme eux.

La foi, en captivant notre raiſon, nous empêche de nous égarer. Croyons ſans comprendre : aſſùjettiſſons-nous à ſon joug ſalutaire ; elle nous débarraſſe du ſoin d'examiner, & du danger de tomber dans l'erreur.

Loin de nous plaindre quand Dieu nous humilie & nous afflige, recevons avec ſoumiſſion les coups dont il nous frape. Par là, il nous garantit des piéges & des abus de la proſpérité. Il ne veut point nous rendre malheureux,

mais

mais ſages. Il ne châtie que par bonté, il ne punit que par tendreſſe.

Les paſſions aſſujettiſſent à des peines dont on ne ſe rebute point; & à des baſſeſſes dont on rougiroit, ſi l'on étoit moins prévenu. Elles mettent un bandeau ſur les yeux de celui qu'elles tiranniſent, & qui veut joüir de l'objet qu'il ſe propoſe, quoi qu'il lui en coûte. Peut-on trop déplorer l'aveuglement de l'homme, qui cherche dans le vice un bonheur qu'il ne peut trouver que dans la vertu?

En ſe livrant à la brutale férocité des duels, les hommes ſe font un *point d'honneur* de déſobéïr à Dieu & au Roi, & de s'expoſer à des ſupplices affreux dans cette vie & dans l'autre. Fauſſe idée de gloire.

On appelle Grands, ceux qui ſont parvenus à des places de diſtinction, qui rempliſſent des charges conſidérables, qui occupent des poſtes importans, qui jouent en paſſant le court & dangereux perſonnage de commander aux autres, c'eſt-à-dire, des hommes

inquiets & aveugles qui embrassent des chiméres, & qui sont sujets à mille foiblesses, mille imperfections, mille infirmités, mille petitesses. Fausse idée de grandeur.

On estime heureux ceux qui possedent les richesses, sans penser que ces biens périssables sont la source des grands soins, des grands embarras, des grands obstacles au salut; & qu'un bien médiocre, avec un esprit sage & raisonnable, est préférable à l'opulence, puisque c'est ce qui fait le contentement, & que le seul contentement fait la vraie félicité. Fausse idée de bonheur.

On trouve dignes d'envie ceux qui vivent dans la mollesse & dans la volupté; c'est-à-dire, des gens qui s'abandonnent aux panchans des passions; qui toujours rassasiés de plaisirs, se les rendent insipides par l'habitude; à qui les moindres maux paroissent insupportables; qui se préparent de cruels regrets à la vie; & qui, insensés dans leur choix, préferent des satisfactions pré-

ſentes & paſſageres, à des douceurs ſolides & éternelles. Fauſſe idée de plaiſir.

Il faut juger de tout cela, comme la Vérité infaillible en juge elle-même. Il n'y a rien de glorieux, de grand, d'heureux, & de déſirable, que ce qui l'eſt à ſes yeux.

Nous faiſons tout pour le monde qui nous perd; nous ne faiſons preſque rien pour Dieu, qui veut & qui peut ſeul nous ſauver.



A un homme ſans religion.

HElas! Après la mort, inſenſé mécréant,
Que vous eſt-il permis d'eſperer & d'attendre?
Au Ciel vous ne pouvez ni ne devez prétendre;
Que vous reſte-t-il donc? L'enfer, ou le néant.



PROVERBES.

PREMIER PROVERBE.

Dorilas épouse Glicere
Qu'aux riches partis il préfere :
Le faux éclat de l'or n'éblouït point ses yeux ;
Glicere a peu de bien, mais beaucoup de sagesse :
Censeurs, ne blâmez pas ce choix judicieux :
Contentement passe richesse.

II. PROVERBE.

Poëte, Astrologue, Chimiste,
Géometre, Architecte, Avocat, Médecin ;
Sçachant l'hébreu, le grec, l'arabe, le latin,
Théologien, Algébriste,
Damon souffle, bâtit, plaide, achete, revend ;
Il voyage, il compose, il projete, il combine :
Mais il voit échoüer tout ce qu'il entreprend ;
Et loin de s'enrichir, l'insensé se ruine.
Si dans l'ambition dont son cœur est atteint
Le Ciel sans secours l'abandonne,
Il ne faut pas qu'on s'en étonne ;
Qui trop embrasse, mal étreint.

III. PROVERBE.

LA vertu fuit & craint les faux biens d'ici bas ;
L'indigence pour nous doit-elle être un supplice ?
De ta condition, Albin, ne te plains pas :
Pour un esprit sensé, *Pauvreté n'est point vice.*

IV. PROVERBE.

TRemblez, mortels ; plus d'un écüeil
Où vous pouvez tomber sans cesse,
Doit allarmer votre foiblesse,
Doit humilier votre orgüeil.
De mille passions vous essuyez la guerre ;
Le plus sage souvent succombe à leurs assauts :
Il n'est point de vertus ici bas sans défauts ;
L'homme par quelque endroit tient toujours à la terre.

V. PROVERBE.

LIse ne quitte point la coquette Phriné ;
Cependant elle veut passer pour être sage,
Mais envain. Son honneur justement soupçonné
Du public prévenu n'aura point le suffrage.
Choisissez vos amis & vos sociétés ;
Que la raison consente au choix que vous en faites :

Dites-moi qui vous fréquentez,
Et je vous dirai qui vous êtes.

VI. PROVERBE.

PLus l'hidropique boit, plus il est altéré :
A cette avide soif dont il est dévoré
La soif du riche est semblable ;
Plus il a, plus il veut avoir d'or & d'argent :
L'avare est insatiable :
L'appétit vient en mangeant.

VII. PROVERBE.

DOris à son panchant céde sans résistance ;
Elle aime le plaisir, le faste, la dépense :
Sa fille la suit pas à pas,
Et du sang maternel ne dégénére pas.
On voit rarement d'une Hélene
Une Pénélope sortir ;
Le torrent de l'exemple aisément nous entraîne ;
Bon sang, dit-on, *ne peut mentir.*

VIII. PROVERBE.

DAmon interessé dont l'unique talent
Est d'exceller dans l'art de fourberie,
Caresse un vieillard opulent

Qu'il voudroit voir à l'agonie.
Lisidor en public témoigne à sa moitié
De l'estime, de l'amitié,
Des égards, de la complaisance;
Mais quand de nul censeur il ne craint la présence;
Il la maltraite sans pitié.
Tel qui croit épouser une *Agnés* douce & sage,
Epouse une *Laïs* indocile & volage:
Le poltron veut passer pour être courageux,
Et l'avare pour généreux.
Que de déguisemens dans chaque caractere!
Un cœur franc, une ame sincere
C'est un Phénix, c'est un trésor:
Tout ce qui reluit n'est pas or.

A UN HOMME DE COUR qui partoit pour aller à sa Terre, dans le printems.

Que le parfum des fleurs, la naissante verdure,
Les chants du rossignol, & l'air pur du printems,
Dont la saison nouvelle embellit la nature,
S'unissent pour vous plaire, & pour charmer vos sens;
Au fracas d'une mer si sujette aux orages,

Préférez des ruiſſeaux les tranquilles rivages :
Que dans le Perche, au gré de vos deſirs,
Les ris ingénieux, les innocens plaiſirs,
Tant que vous y ſerez, fixent leur réſidence :
Que le brillant aſtre du jour
De vos jardins faſſe un ſéjour
Digne de vos regards & de votre préſence.

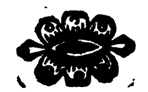
LA SOLITUDE.

IDILLE.

QUe libre de tout ſoin en ce ſéjour champêtre
J'aime à m'entretenir de l'auteur de mon être !
Aſile du repos, ſpacieuſes forêts,
Pour un cœur iſolé que vous avez d'attraits !
Prêtez-moi votre ombrage, & ſouffrez ma préſence ;
Je ne viens point ici troubler votre ſilence ;
Je ne viens point errant dans un ſombre détour
Sur un ton lamentable apoſtropher l'amour ;
Je ne viens point ici rebut de la fortune,
Fatiguer les échos d'une plainte importune.
La ſageſſe en ces lieux conduit ſeule mes pas ;
Le tumulte & le bruit ne lui conviennent pas.
Je viens goûter la paix qu'on trouve en ces retraites ;

Admirer à loisir celui qui les a faites ;
Réfléchir, méditer, détromper mon esprit
Des funestes erreurs que la raison proscrit.
Heureux cent fois heureux, aimable solitude,
Qui de vous fréquenter se fait une habitude !
Sans observer de l'art les scrupuleuses loix
La nature embellit ces côteaux & ces bois :
Rien n'empoisonne ici l'air que l'on y respire :
Tout y plaît, tout instruit : les fleurs semblent nous dire,
Contentes d'une simple & modeste beauté
Nous ne recherchons point un éclat emprunté :
La gloire de briller, l'avantage de plaire
Ne fait point notre unique ou principale affaire :
Jamais l'ambition n'excite parmi nous
Ni desirs indiscrets, ni murmures jaloux.
Ces ruisseaux argentés sont la fidelle image
De notre ame flotante, incertaine, volage ;
Joüet des passions comme ils le sont des vents.
Lorsque les doux zéphirs ramènent le printems,
Les habitans aîlés de cet épais feüillage
Parlent un innocent & sincére langage,
Bien différens de nous qui déguisons nos cœurs,
Et fardons nos discours, nos visages, nos mœurs.
Si ces chênes courbés sous leurs rameaux antiques
Etoient par l'Apologue érigés en critiques,

Le Ciel, nous diroient-ils, ne vous fait point de tort;
Quand à si peu de jours il borne votre sort:
Nous vivons plus que vous, vous nous portez envie;
Mais quel usage, hélas, faites-vous de la vie?
Vous consumez sans fruit & sans utilité
Le tems dans la mollesse, ou dans l'oisiveté:
Esclaves malheureux d'un aveugle caprice,
Vous n'offrez de l'encens qu'à l'idole du vice;
On ne voit parmi vous ni pitié, ni candeur,
Ni justice, ni foi, ni raison, ni pudeur.
De tout ce que je vois en cette solitude
C'est ainsi qu'avec soin je me fais une étude;
Et que par la nature utilement instruit,
De ces sages leçons je recueille le fruit.
En ces bois écartés jusqu'à ce que je meure
Je voudrois, mais en vain, établir ma demeure;
Une importune voix m'arrache de ce lieu;
Jusques à mon retour, adieu, forêts, adieu.



LE NAUFRAGE AU PORT,

POEME ALLEGORIQUE.

ASsis sur un tonneau, le front orné de lierre;
Entouré de flacons, & muni d'un grand verre,
Un riche vigneron amenoit en ces lieux
Ce nectar si charmant & si délicieux,
Qu'*Ovilé* tous les ans de ses côteaux fertiles
Envoye aux citoyens de la reine des villes.
La Seine intéressée aux voeux du conducteur,
De son eau paresseuse excitoit la lenteur.
Le Ciel étoit serain; un doux zéphir à peine
Osoit agiter l'air de sa féconde haleine:
Les ris, les jeux badins en lui faisant la cour
Au son des instrumens célébroient ce grand jour:
Mille cris répétés par un écho fidelle
Aux villes d'alentour en portoient la nouvelle:
Qui n'eût crû que le port qu'il pouvoit déja voir
Avec pompe ne dût bien-tôt le recevoir?
Mais, hélas! J'en frémis, le dernier pont qu'il trouve
Est le fatal auteur du destin qu'il éprouve:
Par un malheur subit qu'il ne prévoyoit pas
Le batteau heurte une arche, & se brise en éclats;

Les tonneaux dispersés suivant l'eau qui les guide
Flotent de toutes parts sur la plaine liquide :
Des bûveurs allarmés de ce désastre affreux
Font retentir le Ciel de leurs cris douloureux.
L'un insultant le fleuve, & son fatal rivage,
Fait éclater son zéle & se jette à la nage ;
Et l'autre sur ses bords content de soupirer,
Regrette tant de biens qu'on ne peut recouvrer.
Depuis ce tems l'eau de la Seine,
Par le goût qu'elle a contracté,
Est si salutaire & si saine,
Qu'en ce pays *la Faculté*
Aux autres eaux médecinales
Tant extraites que minérales,
La préfere pour la santé.

De nos projets le Ciel se jouë :
Près de goûter un heureux sort
Ainsi le plus habile échouë,
Et souvent fait naufrage au port.
Le plus ferme jamais ne marche en assûrance :
Quelle erreur de compter sur les biens d'ici bas !
Le monde est plein d'écüeils qu'on trouve à chaque pas,
Qui trahissent notre espérance,
Et que nous ne prévoyons pas.

LETTRE

LETTRE

à un des Auteurs du Journal de Paris.

QUELLE gloire n'eſt-ce pas pour un auteur, Monſieur, que vous parliez de ſes ouvrages avec éloge dans vos Mémoires Littéraires! Je ne doute plus du ſuccès de mon livre, puiſque vous en penſez obligeamment. Un ſuffrage tel que le vôtre entraîne aiſément celui du public. Vous l'avez prévenu en ma faveur, & il l'eſt tant pour vous, que je ne crains pas qu'il appelle de votre déciſion, quoique peut-être un peu trop indulgente. Je ne me préſume auteur, que du jour où vous avez conſacré mon nom dans ces faſtes célébres qui tranſmettent à la poſtérité la réputation de vos contemporains, & qui peuvent accorder ou refuſer l'immortalité que tant de gens eſperent, & que ſi peu méritent. Quel heureu préſage pour les enfans, que l'accuei favorable qu'ils ont reçu de vous! Et

quel honneur pour le pere, que les bras d'ami que vous lui tendez ! J'irai au-devant de tout ce qui pourra me rendre digne d'une amitié si précieuse. Il n'est point pour un auteur desintéressé de plus flateuse récompense, que l'approbation d'un juge comme vous, dont le bon goût régle les sentimens. S'il étoit permis de douter de la sincérité d'un Philosophe qui en a toûjours fait profession, je regarderois comme un compliment les loüanges dont vous m'honorez. Ne voulez-vous point mettre ma modestie à l'épreuve? Celle des Poëtes donne facilement dans ce piége: & comme l'amour propre n'est que trop susceptible de vanité, on leur persuade sans peine qu'ils ont du mérite. La jalousie qui regne ordinairement parmi eux, leur ferme la bouche & les yeux sur celui de leurs rivaux: Vous ne connoissez point ce foible, sans prodiguer votre estime,

C'est à vous, & à ceux qui vous ressemblent, que j'adresse la derniere épigramme de mon volume. Je n'ai

cherché à plaire qu'aux Lecteurs délicats & sensés : *Contentus paucis Lectoribus*, comme Horace. A l'exemple de Martial, je n'ai point écrit pour tout le monde : *Me raris juvat auribus placere.* Les goûts sont si différens, & il y a tant d'ingratitude, d'ignorance, de bizarrerie, ou de malignité dans la plû-part des Lecteurs, qu'il n'est ni facile, ni à souhaiter de les rendre tous contens. Votre autorité peut me seconder utilement dans le dessein de réformer, & de remettre en vogue un Poëme si cultivé chez les Anciens, & si négligé parmi nous. Je n'ose me flatter d'avoir réussi dans mon projet : Mais du moins j'aurai l'avantage d'avoir tracé un chemin, & ouvert une carriere à d'autres qui pourront y exceller, & donner à la France un Poëme qui lui manque, & qui sera du goût de la nation par son peu d'étenduë & par sa variété. Les épigrammes que nous n'avons qu'en petit nombre dans notre langue, sont si foibles, ou si obscènes, qu'il est à propos de redonner à ce

genre de poësie la vigueur & la bienséance, & surtout la derniere, qu'il faut ménager avec un attention éxacte. C'est faire un mal presque irréparable, que se servir de ses talens & de son esprit pour corrompre les moëurs. Si Platon a prétendu bannir de sa républi-que les poëtes, ce n'étoit sans doute que ceux qui par la licence pernicieuse de leurs écrits pouvoient porter quelqu'atteinte à la pudeur, & à la vertu. La religion, & ceux qui sont préposés pour en défendre les droits, ne doivent point tolérer de pareils scandales. J'ai l'honneur d'être,



LETTRE CONTRE LE LUXE, en forme de dissertation.

A Mr.....

VOUS prétendez, Monsieur, qu'on peut & qu'on doit même souffrir le luxe, parce qu'il fait voir les richesses & l'abondance d'un païs où il brille; parce qu'il fournit à un grand nombre d'ouvriers & de marchands les moïens de subsister; parce qu'il faut que les personnes opulentes se servent de leurs biens : Il n'est pas difficile de combattre & de détruire les préjugés dont vous appuïez des sentimens que la raison desapprouve, & que la religion condamne.

Le luxe est contraire aux loix du christianisme, & à celles de la bonne politique. En ignorez-vous les suites pernicieuses ? Il a été proscrit dans les Etats sagement gouvernés. Les Grecs, les Romains se sont opposés à ses pro-

grès : Les Vénitiens & les Hollandois l'ont banni de leur république. Les édits & les ordonnances de plusieurs de nos rois, & de ceux de nos voisins ont réformé ses abus.

Le luxe corrompt les mœurs, amollit le courage, énerve l'esprit, affoiblit le corps, altére la santé : pere du vice qu'il entretient à grands frais, en peu de tems il absorbe des biens amassés par de longs travaux, dévore les plus riches patrimoines, ruine les familles les mieux établies, renverse les états les plus florissans : Il excite aux injustices, aux concussions, aux usures, aux larcins & aux brigandages pour subvenir aux dépenses excessives qu'il cause. Les cœurs asiatiques qu'il efféminа prouvent combien il est à craindre. Après la bataille de Cannes, les délices de Capouë firent manquer au fameux Annibal la conquête de l'Italie. Les héros & les philosophes l'ont regardé comme l'écuëil de la gloire & de la sagesse. Les nations belliqueuses ont trouvé dans le mépris & dans la

privation du ſuperflu, & dans une vie ſobre, ſimple, modeſte, active, infatigable, la ſûreté de leurs exploits, de leur patrie & de leur réputation.

Le luxe confond le ſupérieur avec le ſubalterne, le noble avec le roturier: Il empêche qu'on ne diſtingue les rangs, les dignités & les conditions. La raiſon, la bienſéance & l'équité demandent pour rétablir l'ordre, qu'on mette un frein à la vanité faſtueuſe qui ſe méconnoît. En lui preſcrivant des bornes, & ſurtout en ſupprimant ce nombre inutile de valets fainéans & deſœuvrés, le prince aura plus de ſoldats, l'agriculture plus de laboureurs, la navigation plus de matelots; les marchands ne feront que des commerces loüables, & les artiſans ne s'exerceront qu'à des profeſſions néceſſaires. Tout rentrera dans l'ordre & dans la ſubordination: Rien ne dérangera l'œconomie de la ſociété. Le grand ſeigneur & le magiſtrat ne ſeront plus confondus avec le riche bourgeois & le ſimple particulier. Les tables, les

habits, les meubles, les équipages seront assortis convenablement, & proportionnés aux différentes conditions.

Que la magnificence soit permise à certaines personnes, & en quelques occasions ; que les Grands soutiennent l'éclat de leur rang ; mais que des hommes nés dans l'obscurité, & enrichis des dépoüilles d'autrui, ne se mettent point insolemment par leur somptueuse dépense, au niveau de ceux qui sont au-dessus d'eux par leurs dignités ou par leur naissance : que l'on réprime leur présomption effrenée. Que de nos jours *la loi Oppia* se renouvelle ; & qu'elle trouve dans Paris la même vigueur qu'elle eut autrefois à Rome. Que les trésors iniques de ces Pigmées audacieux qui osent se comparer aux colosses, servent à secourir le Prince & l'Etat dans leurs besoins, ou soient employés à l'ornement des Autels, & à la décoration des Temples. N'est-ce pas un spectacle digne de nos larmes, & d'une juste indignation, de voir des hommes, & des hommes chrétiens,

prodiguer ſans diſcrétion des biens dont ils ne ſont que les dépoſitaires, & les œconomes, & ſe livrer à tout ce que les paſſions leur ſuggerent, tandis qu'un nombre infini de gens, avec plus de mérite & de vertu, gémiſſent ſous le poids accablant de l'indigence, & ſont en danger de ſuccomber au déſeſpoir : tandis que dans le voiſinage d'un château magnifique, qu'habite ſouvent un homme vicieux & même ſcélérat, on voit la maiſon du Seigneur dans un état qui pourroit faire douter que ce fût le lieu où réſide & eſt adoré le Créateur de l'univers, & le Dieu de gloire & de majeſté ? Eſt-ce là l'uſage qu'il veut que l'on faſſe de ſes dons ? Ne les recevons-nous de ſa main libérale & bienfaiſante, que pour nous en ſervir contre lui-même ? Les payens & les infidelles en uſent-ils ainſi envers leurs divinités impuiſſantes & leurs idoles ridicules ? Que diroient, que penſeroient un Chinois, ou un Mahométan, en voyant nos temples ſi négligés, & quelle idée auroient-ils du Dieu des chrétiens, à en juger

par le culte que nous lui rendons ? L'insensibilité monstrueuse de ces riches ingrats, blesse l'humanité autant que la religion, & justifie les anathêmes prononcés tant de fois contre eux. Est-ce là remplir les engagemens que nous contractons quand nous sommes régénérés, bien-fait inestimable, dont on ne connoît point assez le prix ? N'avons-nous pas renoncé pour lors solemnellement aux œuvres & aux pompes, que le monde & le démon qui en est le prince, aime & inspire d'aimer ? N'avons-nous pas abjuré son empire, ses usages, ses maximes ? Sommes-nous chrétiens en nous y conformant ; & si nous rougissons de l'être, que sommes-nous, & que deviendrons-nous ? Nos pensées, nos désirs, nos actions, nos discours, tout en nous se ressent-il du caractere que nous avons reçû ? Nous avons perdu l'innocence, travaillons-nous à la recouvrer ? Remplissons-nous les vœux qu'on a faits alors pour nous, & que nous avons dû ratifier dès le premier usage de notre raison, quand nous cher-

chons à nous diſtinguer par une oſtentation vaine & frivole ; quand nous vivons dans une opulence faſtueuſe, & ſouvent mal acquiſe ; & que loin de nous attendrir ſur la miſere des pauvres ; nous conſumons nos biens en dépenſes inutiles, & quelquefois criminelles ? Faiſons-en un emploi conforme aux volontés du Seigneur, de qui nous les tenons : retractez-vous autentiquement, Monſieur, ſur ce que vous avez avancé en faveur du luxe, ſi oppoſé à la morale de l'Evangile, qui doit être la ſeule regle de notre conduite, comme il le ſera du ſouverain jugement qui en ſera porté. Je ſuis, Monſieur, &c.



EPITRE
A MONSIEUR L. T.

TAndis qu'un vin fumeux cuve dans vos celiers,
Que vos grains sous leur poids font gémir vos greniers
Ami, que faites-vous dans ce champêtre asile
Que la raison préfere au séjour de la ville ?
Cultivez-vous cet art, doux charme de l'esprit,
Qu'Aristote nous vante, & que Platon proscrit
Eléve de Pindare, ou disciple d'Horace,
Du côteau d'A... faites-vous un parnasse ?
A pas précipités traversant les guérets
Répandez-vous le sang des bêtes des forêts;
Ou plus tranquille, assis sur la rive prochaine,
De ses froids habitans dépeuplez-vous la Seine.
Dans votre *Tivoli* par d'innocens plaisirs
Tâchez-vous d'amuser vos sens & vos desirs ?
On ne craint plus le bruit, & les coups du tonnerre
* L'automne voit regner le printems sur la terre;
Le zéphir dans les champs peints de mille couleurs
Reproduit la verdure & ranime les fleurs :
Vous pouvez parcourir les vallons & les plaines,

* *L'automne étoit doux & beau cette année.*

Fouler

Fouler l'herbe naiſſante, aux bords de vos fontaines,
Ou couché ſous la treille, au doux chant des oiſeaux
Accorder avec art vos tendres chalumeaux.
Heureux qui comme vous exemt d'inquiétude,
Sçait goûter les douceurs qu'offre la ſolitude !
Content d'un médiocre & légitime bien,
Vous y poſſédez tout, en ne ſouhaitant rien :
A vos moindres beſoins la nature attentive,
Ne vous fait pas attendre une moiſſon tardive :
Dans toutes les ſaiſons vous recüeillez des fruits,
Que pour prix de vos ſoins ſes faveurs ont produits :
Tandis que nous donnant un tourment inutile,
Nous ſemons ſur le ſable, ou dans un champ ſtérile;
Tandis que nous voyons de douleur éperdus
Nos projets renverſés & nos travaux perdus.
Que vos amuſemens ſont différens des nôtres !
La paix & l'innocence accompagnent les vôtres :
Pour nous, nous reſpirons un air contagieux,
Dont le vice & le crime ont infecté ces lieux.
Ici les paſſions ſur tout ce qui reſpire
Exercent leur fatal & tirannique empire;
Ici dans l'embarras, le tumulte & le bruit,
Nous cherchons mais en vain le repos qui nous fuit.

AU MESME,

EPITRE EN VERS LIBRES.

LE Ciel eſt obſcurci par de ſombres nuages :
Des triſtes ſœurs d'*Hyas* rien ne retient les pleurs ;
Les vergers ſont ſans fruits, les parterres ſans fleurs ;
Vos jardins, des frimats vont ſentir les outrages.
Le ſouffle impétueux des bruyans aquilons
Déja ravage les campagnes ;
Les ruiſſeaux débordés inondent les vallons,
Et la neige blanchit le ſommet des montagnes.
D'un œil indifférent le ſoleil ſans vigueur
Voit la nature inculte, & la terre en langueur :
Le vigneron oiſif boit le jus de ſa treille ;
Aſſis près de ſon feu le laboureur ſommeille ;
Et le berger ſous les ormeaux
Ne fait plus réſonner ſes tendres chalumeaux.
Plus d'un orageux météore
Déconcerte vos jeux, & vos amuſemens :
Quel attrait trouvez-vous encore
Dans vos champs dépouillés de tous leurs agrémens ?
L'amitié par ma voix en ces lieux vous rappelle ;
Sans eſpoir de retour vous avons-nous perdu ?

Pourquoi par une absence accablante & cruelle
Différer un plaisir si long-tems attendu ?
Venez fidelle ami de la philosophie
Renouveller ces entretiens
Où mon cœur avec vous s'instruit, & s'édifie,
Où vos sages discours sont la regle des miens.

Le Rhin en frémissant d'épouvante & de rage,
Voit regner sur ses bords le meurtre & le carnage :
L'Autriche est consternée ; & craint qu'en moins d'un an
L'empire des Lis ne parvienne
A joindre Luxembourg & Vienne
A la conquête de Milan.

Vous me demandez des nouvelles ; je n'en ai point d'autres à vous apprendre que celle du succès de nos armes. L'encens fume sur nos autels ; les temples retentissent de cantiques de joye & de reconnoissance ; leurs voûtes sont ornées des dépoüilles sanglantes de nos ennemis. Venez prendre part à nos fêtes, & joindre vos actions de graces aux nôtres.

LA DEFAITE DES HANNETONS,

POEME ALLEGORIQUE.

DEs Hannetons vaincus je chante la défaite,
Et du brave Licas la victoire parfaite.
De quel trait de douleur dans l'abîme trempé,
De quel étonnement son cœur fut-il frappé;
Au rapport qu'on lui fit qu'un parti formidable
Causoit dans ses vergers un ravage effroyable;
Que son jardin en proye à d'avides brigands
Représentoit l'hiver au milieu du printems.
Deux coursiers attelés à son char le plus leste,
Il part, arrive, & voit, quel spectacle funeste!
Ses arbres dépoüillés de verdure & de fleurs:
Cet énorme attentat lui coûte quelques pleurs.
Il jure de punir une pareille audace;
L'effet sans différer va suivre la menace:
Il veut être vengé de ce peuple ennemi;
S'il ne l'est promtement, il ne l'est qu'à demi.
Saisi de la fureur dont le transport l'anime
Il ébranle à l'instant du pied jusqu'à la cime

Tilleuls, frênes, ormeaux, où l'inſecte caché
Epouvanté, tremblant, eſt envain retranché.
D'un vol précipité tout fuit, mais rien n'échape :
Son bras dont la vigueur abbat tout ce qu'il frape,
De moment en moment redouble ſes efforts ;
Les vergers ſont couverts de mourans & de morts.
La faucille abbat moins d'épis quand on moiſſonne ;
Les vents ſont moins tomber de feüilles en automne.
Licas à chaque pas vainqueur impétueux
Maſſacre ſans pitié des bataillons nombreux.
Tel un lion, de ſang & de carnage avide
Exerce ſa fureur ſur un troupeau timide :
Tel on vit autrefois dans les champs Phrigiens
Achille à ſa colere immoler les Troyens.

Les paſſions cauſent plus de ravage,
Que n'en font ardens au pillage
Ces inſectes pernicieux :
Du héros que je chante imitons le courage,
Contre elles armons-nous, comme il s'arma contre eux.
Leur poiſon dans nos cœurs facilement pénètre ;
On ne peut trop les craindre & trop s'en défier ;
Pour les combattre il faut tout employer ;
Pour les détruire il ne faut rien omettre.

CONTRE L'IDOLATRIE.

FIlle de l'ignorance, & mere de l'erreur,
Qui pervertis l'esprit & qui corromps le cœur,
Les plantes que le Nil nourrit sur son rivage,
Les monstres que la terre enfante avec horreur
Reçurent par ton culte un sacrilége hommage.
On a vû sans rougir les stupides mortels
L'encensoir à la main aux plus infâmes crimes
Décerner des honneurs, ériger des autels,
Et même immoler des victimes.
Pour nous qui connoissons du Dieu de vérité
La souveraine majesté,
Respectons sa grandeur, révérons sa puissance:
Que notre cœur lui soit soumis & consacré;
C'est le temple où par préférence
De sa gloire jaloux il veut être adoré.

A MONSIEUR D...

Qui partoit pour aller à sa maison de campagne.

AFfamé dès long-tems de sang & de carnage,
Bien-tôt la foudre en main le démon des combats
Sur les rives du Pô signalera sa rage;
L'épouvante & la mort marcheront sur ses pas.
Chez vous on ne verra que de riantes plaines,
Un maître bien-faisant, de paisibles hameaux,
Chez vous on n'entendra que le chant des oiseaux,
Que le murmure des fontaines.

LETTRE AU MESME.

MONSIEUR,

Tandis que dans votre séjour agréable & champêtre, vous ne parlez que des fruits de la terre, des beautés de la nature, des plaisirs de la campagne; on

ne s'entretient ici que de siéges, & de combats. Tandis qu'en Italie & en Allemagne on ne marche que sur des corps morts, on ne sent que la poudre à canon, & qu'on n'entend que le bruit des armes, vous vous promenez sur les fleurs, vous respirez l'haleine des zéphirs, vous entendez le son des hautbois & des musettes. Quelle différence, & que votre sort est digne d'envie ! Quoique nos armées soient partout triomphantes, & que le Seigneur les protége & les favorise, gémissons de voir des chrétiens animés à s'arracher impitoyablement la vie, & faisons des vœux continuels pour la paix. Quelque heureuses que soient les guerres, ce sont des fléaux que Dieu nous envoye pour punir nos crimes : quelque avantage qu'on y remporte, la joye des triomphes est toujours mêlée de tristesse, & les succès les plus éclatans sont souvent funestes même aux vainqueurs.

Quoi qu'ardemment la gloire excite nos desirs,
Les victoires qu'on doit aux armes

Coûtent des pleurs & des soupirs ;
Et les plus beaux lauriers sont arrosés de larmes.

La guerre est la source de mille maux, comme la paix l'est de tous les biens. Joignez vos prieres aux nôtres pour obtenir du ciel celle de l'état & de l'église. Je suis, Monsieur, &c.

CONTRE UN OUVRAGE *sur lequel on avoit demandé à l'Auteur son sentiment.*

Avec la piété mêler le badinage ;
Et presque dans la même page
Comiquement dogmatiser,
Et galamment moraliser ;
C'est faire un assemblage énorme,
Pour ne pas dire monstrueux,
Egalement défectueux
Et par le fond & par la forme.

PRIERE A DIEU,
dans un tems de calamité.

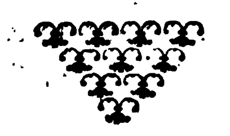
Stances irregulieres.

Un peuple gémiſſant implore ta clémence ;
Et près de ſuccomber ſous deux fléaux mortels,
Avec une humble confiance,
Seigneur, embraſſe tes autels.
De ta vengeance redoutable
Ne lui fais plus ſentir les coups :
Et quoique nos forfaits allument ton courroux,
Appaiſé par le juſte épargne le coupable.

De l'Hébreu tu briſas les fers :
Par toi ſur l'onde amere il s'ouvrit un paſſage :
Et malgré ſon murmure au milieu des deſerts
Il a vû tes bienfaits ranimer ſon courage.
Quand la faim menaçoit ſes jours
Sur lui tu fis pleuvoir une manne céleſte :
Notre ſort n'eſt pas moins funeſte ;
A de pareils beſoins donne un pareil ſecours.

Que sur ses successeurs la pitié t'attendrisse :
Si le conducteur d'Israël
Tant de fois en faveur d'un peuple criminel
Par le sang des taureaux a fléchi ta justice;
Quel espoir notre cœur ne peut-il pas former ?
La victime sainte & propice
Du plus auguste sacrifice
S'immole pour te désarmer.

Sois en renouvellant tes bontés paternelles ;
Pere indulgent, roi généreux :
Enfans ingrats, sujets rebelles
Nous t'offrons nos soupirs, nos regrets & nos vœux.
A nous perdre, grand Dieu, pourrois-tu te résoudre ;
Quand ton Fils tout-puissant, touché de nos malheurs,
Pour nous garantir de ta foudre,
Joint sa voix à nos cris, & son sang à nos pleurs.



c'est à dire, par égoïsme

REFLEXIONS.

ON ne fait rien que par amour propre.* Que l'on approfondisse toutes nos actions, on trouvera que c'est le seul motif qui nous fait agir. En vain nous nous le déguisons. Nos vertus & nos vices n'ont point d'autre principe, ni d'autre fin que de se satisfaire. Nous nous aimons nous mêmes dans ce que nous aimons. Nous serions indifférens pour les plus beaux objets, s'ils ne nous causoient un plaisir que nous faisons valoir à ceux qui nous le donnent, & qui ont nôtre amitié, où nôtre tendresse : ainsi on ne peut jamais dire bien sincérement & bien véritablement à une personne je vous aime.

Nos sens sont des trompeurs qui nous séduisent : ne nous y fions point. Je voudrois penser, ou sçavoir comment notre ame pensera quand elle en sera dégagée.

Il y a des hommes dont le panchant est

eſt ſi vicieux, & le cœur ſi corrompu, que ce n'eſt point le mérite qui les porte à aimer ; ce n'eſt que le ſexe.

Il eſt contre la prudence & contre la politeſſe, de faire des gageures : parier, c'eſt ſe donner une eſpece de démenti réciproque.

La ſincérité eſt devenuë ſi rare parmi les hommes, qu'on peut mettre la défiance au nombre des vertus.

La même philoſophie qui nous inſpire un mépris généreux pour les richeſſes, nous défend de nous expoſer aux mépris inſolens des riches.

Peu d'hommes ſentent un amour véritable pour la ſageſſe, & une haine deſintéreſſée pour le vice. On verroit plus de criminels, ſans le frein de l'infamie & du châtiment ; & moins de vertueux, ſans l'aiguillon de la gloire & de la récompenſe.

Ce n'eſt point aſſez d'une promeſſe verbale, pour s'aſſurer de quelqu'un ; il faut qu'il écrive. Ce n'eſt point aſſez des vœux ſolemnels qu'on a faits de ſe conſacrer à Dieu dans un cloître ; il faut

encore des grilles & des murs, pour empêcher qu'on ne les viole. Ce n'eſt point aſſez d'une porte aux maiſons pour y être en ſûreté; il faut des ſerrures, des cadenats & des verroux. Quelle honte pour les hommes, que les précautions qu'il faut prendre contre eux!

Quoi vous ne ſçavez pas joüer, & vous oſez paroître dans une aſſemblée! Qu'y venez-vous faire ? On ne vous fera pas grand accuëil, vous n'êtes bon à rien. Fuïez, profane; vous ne méritez pas d'être admis dans les bonnes compagnies. Peut-on avoir tant de hardieſſe avec tant d'ignorance! Ne ſcavez-vous pas que le jeu eſt preſque la ſeule occupation des deux ſexes ? Que c'eſt le nœud de la ſociété; que ſous ſes auſpices on a entrée chez les grands ſeigneurs, & place aux bonnes tables; qu'il procure des amitiés utiles & des liaiſons avantageuſes; qu'il n'y a plus à-préſent de converſation; qu'on a ſubſtitué le langage de la bagatelle à celui de la raiſon; qu'une perſonne ſage, eſt ennuïeuſe, & porte avec elle un titre

d'exclusion du commerce du beau monde. Allez au plû-tôt vous faire instruire; & ne vous montrez plus que vous n'ayez appris à vivre en apprenant à joüer.

Un joüeur en se mettant au jeu, doit être certain qu'il perdra, quand ce ne seroit que son tems.

Deux hommes, deux amis même, conviennent de sang froid ensemble de faire une chose, dont la fin doit chagriner un des deux; ils appellent cela *joüer*.

Licas est mort; c'étoit un honnête-homme, un homme aimable, un homme de mérite. Chacun le dit; personne ne le disoit pendant sa vie. On est jaloux des vivans, on loüe volontiers les morts.

Il est des hommes épais, stupides, matériels, sans principes, sans raisonnement, sans réfléxion; qui vivent sans sçavoir ce que c'est que la vie présente, & sans s'inquiéter de celle qui doit la suivre; qui n'agissent que *machinalement*: On les prendroit pour des *automates*; & sans la religion, j'en ferois une troi-

ſiéme ſorte d'animaux qui ne ſeroient ni hommes, ni bêtes.

LETTRE ANONIME

A Monſieur ......

RÉſiſtez au panchant fatal que vous avez pour la ſatire, Monſieur. Voulez-vous paſſer pour un homme ſuſpect, dangereux & inſociable qu'il faut fuir, ou dont on doit toûjours ſe défier? Votre réputation vous coûte l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui vous connoiſſent; c'eſt l'acheter trop chér. Songez, travaillez à vous faire aimer, & non à vous faire craindre: Sacrifiez vos vers à votre repos, à votre conſcience & à votre intérêt.

Etoufez en naiſſant, quoiqu'avec répugnance,
Ces enfans monſtrueux d'un cerveau mal timbré;
Et croyez qu'en ce cas il eſt de la prudence
D'être pere dénaturé.

Je ſuis, &c.

A MONSIEUR DE S...

EPITRE EN VERS LIBRES

Sur la Peinture.

RIvale & sœur de la nature
Que tu t'efforces d'imiter,
C'est toi, merveilleuse Peinture,
Que dans ces vers je veux chanter.
Mon cœur conserve encor le goût & la tendresse
Que je sentis pour toi presque dès le berceau ;
Et c'est avec plaisir, aimable enchanteresse,
Que ma plume aujourd'hui célébre ton pinceau.
(1) Des héros tu soûtiens la gloire,
Tu nous rends les siecles passés ;
Des exploits que le tems avoit presque effacés
Tu nous rappelles la mémoire.
Tu nous transportes où tu veux.
(2) Peins-tu de meurtre & le carnage ?
La frayeur me saisit, je plains des malheureux
Qu'un vainqueur inhumain sacrifie à sa rage.

(1) *Les tableaux d'histoire.*
(2) *Les tableaux de batailles.*

(1) Bien-tôt après dans un bocage
Des bergers innocens retraces-tu les jeux?
Je badine, je ris, & folâtre avec eux.
Ta main ingénieuse opére des miracles;
(2) Et par d'invisibles ressorts,
Ton pouvoir vainqueur des obstacles
Rapproche les absens, & ranime les morts.
(3) Malgré les loix de la nature,
Malgré la rigueur des frimats,
Tu sçais dans les plus froids climats
Faire naître les fleurs, & briller la verdure.
Tu fais encore plus : (4) tu tires du néant
Des hommes, des châteaux, des campagnes, des Villes,
Des troupeaux, des poissons, des oiseaux, des reptiles,
Sans t'épuiser en les créant.
(5) Tu représentes nos misteres;
Ton zéle industrieux décore nos autels :
Par des objets si salutaires
Tu réveilles l'amour, & la foi des mortels.
Lorsque nous voyons dans nos temples
Les faits des saints héros consacrés par tes soins,

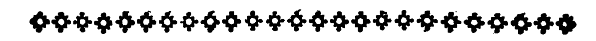
(1) *Les fêtes pastorales.*
(2) *Les portraits.*
(3) *Les tableaux de fleurs.*
(4) *Les tableaux d'animaux & de paisages.*
(5) *Les tableaux de dévotion.*

Nous nous ſentons portés à ſuivre des exemples
Dont tes pieux travaux nous rendent les témoins.

Qui, mieux que toi, S.... inimitable,
Dont les talens ſont ſi vantés,
Qui, mieux que toi, de cet art admirable
Sent & fait ſentir les beautés?
Voit-on ta pécheresse en humble contenance
Prier, gémir aux pieds du Sauveur des humains?
Tu fais aimer la pénitence
Sous les couleurs dont tu la peins.
J'admire ta Suzanne, elle attendrit mon ame:
Quelle beauté modeſte elle offre à nos regards!
Juſtement indigné je déteſte la flâme
De tes impudiques vieillards.
Tu connois des couleurs la ſçavante harmonie;
Lorſque tu veux faire un tableau,
La raiſon guide ton génie,
La vertu conduit ton pinceau.

O vous qui cultivez cet art, dans vos ouvrages
Soyez ſcrupuleux, ſoyez ſages;
Et n'offrez jamais à nos yeux
De ces objets licencieux,
Dont la ſcandaleuſe indécence

Des yeux paſſant juſques au cœur,
Peut altérer la bienſéance,
Et faire rougir la pudeur.



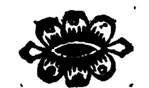
EPITRE à....

PArtiſan déclaré des dogmes d'Epicure,
Qui ſuis docilement les loix de la nature;
Qui, ſéduit par l'amorce & l'attrait des plaiſirs,
Te régles ſur un plan conforme à tes deſirs;
Parle de bonne foi, que penſes-tu de l'Eſtre
Qui créa l'univers, & qui nous a fait naître?
Tu me répons que tout nous dit & nous fait voir
Que ſa ſageſſe extrême égale ſon pouvoir.
Crois-tu donc que ce Dieu ſi puiſſant & ſi ſage
N'ait tiré du néant ſon plus parfait ouvrage,
Qu'afin qu'il ſe livrât, après l'avoir bravé,
Au panchant corrompu d'un eſprit dépravé?
Non, ſans doute; un chrétien, un idolâtre même
Ne pourroit ſans rougir proférer ce blaſphême.
Laiſſons un imbécile & ſtupide animal
Céder ſans réſiſtance à ſon inſtinct brutal:
Pour nous, dont la raiſon fut le noble partage;
Que notre auteur daigna former à ſon image,

C'eſt avilir notre ame, & c'eſt la dégrader,
Que d'obéïr aux ſens, loin de leur commander.
Il eſt vrai que ſi l'homme ennemi de lui-même,
Ne s'étoit révolté contre l'Eſtre ſuprême,
Dans des plaiſirs parfaits il eût paſſé ſes jours,
Sans que la moindre peine en eût troublé le cours.
Un printems éternel regneroit ſur la terre;
On n'auroit point connu ni famine, ni guerre:
La gloire, la ſanté, l'abondance, la paix,
Tout devoit prévenir ou combler ſes ſouhaits;
Et ſans que la lumiere à ſes yeux fût ravie,
Sans éprouver la mort, il eût changé de vie.
Mais déchu du bonheur qui lui fut deſtiné,
Sujet à mille ſoins, au travail condamné,
Sa déſobéïſſance eut un ſort déplorable:
Il ſe vit malheureux auſſi-tôt que coupable.
Dieu pour le châtier par de cruels fléaux,
Fit tomber ſur ſa tête un déluge de maux:
Exilé pour jamais du ſéjour des délices,
Les biens créés pour lui devinrent ſes ſupplices:
L'air, la terre, le ciel, contre lui tout s'arma;
La foudre prit l'eſſor, & l'enfer s'alluma;
Sur lui le Tout-puiſſant épuiſa ſa colere;
Et la mort acheva de combler ſa miſere.
Il ne put réparer ſon crime qu'à ce prix.

Dans ce fatal arrêt nous sommes tous compris.
Complice du forfait de notre premier pere,
L'homme aveugle & charnel se trompe, s'il espere
Pouvoir être en ce monde heureux impunément;
Héritier de la faute, il l'est du châtiment.
Au milieu des plaisirs dont l'appas nous enchaîne,
Un remords salutaire, & qui pourtant nous gêne,
Nous dit que les plus grands que l'on goûte ici-bas,
En flatant notre cœur ne le satisfont pas.

Toi, que la volupté mere & fille du crime
Asservit en esclave, ou plûtôt en victime,
Sans chercher vainement à te justifier,
Reconnois ton erreur, & songe à l'expier.
Apprens que tôt ou tard l'amertume empoisonne
Ces douceurs que le goût avec art assaisonne:
Et que laisser nos sens & nos desirs sans frein,
C'est vivre en bête brute, ou du moins en païen.



LE PALAIS DE LA VERITE.

A Madame......

VOus ſouhaitez, Madame, que je faſſe la deſcription du palais de la *Vérité*; j'obéis, malgré la difficulté de réuſſir dans cette entrepriſe, qui conviendroit mieux à un géometre & à un métaphiſicien, qu'à un homme

Qui depuis ſa jeuneſſe a fait ſa ſeule étude
De cultiver l'art de rimer,
Dont il contracta l'habitude
Sous un maître excellent qui daigna le former.

Mais comme la Vérité n'eſt point abſolument incompatible avec la poëſie, j'aurai l'honneur de vous dire ce que je penſe ſur le ſujet que vous me preſcrivez; & peu initié dans des miſteres qu'il n'eſt pas facile d'approfondir, je vous propoſerai mes penſées,

moins comme des convictions évidentes d'un philosophe, que comme des conjectures incertaines d'un poëte.

Il y a plusieurs siécles que la Vérité fille du ciel & mere de la vertu, fut bannie d'entre les hommes par la fraude, l'artifice & l'imposture. La fin de l'âge d'or est l'époque de son éxil. Cette innocente proscrite se réfugia dans une pres-qu'isle déserte, où elle établit son domicile. Ne vous figurez pas, Madame, que sa demeure soit magnifique. Ennemie du luxe & du faste, elle préféra les charmes de la solitude, au tumulte des cours & des villes. Elle vit sans regret & sans envie Diane révérée dans Ephèse, Junon dans Samos, Minerve dans Athenes. Loin de se conformer à ces divinités fabuleuses qu'elle méprise, elle vint habiter le lieu paisible & champêtre où elle a fixé sa retraite. Dans ce séjour que j'appellerai *Palais*, si vous le voulez, tout est auguste & noble, quoique simple & modeste : le bon goût en fait le principal ornement. Cet édifice admirable est construit

construit sur un roc dont rien ne peut ébranler les fondemens, & soutenu d'un grand nombre de pilastres & de colonnes de porphire, dont la solidité est à l'épreuve des insultes du tems. Plusieurs bas reliefs sculpés par des mains adroites & sçavantes y retracent les différentes victoires qu'elle a remportées. D'un côté elle desarme & enchaine l'hipocrisie, l'erreur, la calomnie & l'ignorance : De l'autre elle terrasse & foudroye d'une main triomphante le préjugé, la flatterie, l'athéïsme & l'idolatrie, monstres vainement révoltés.

Dans ce palais nuls faux jours, nuls faux brillans n'éblouïssent les yeux, & ne trompent les regards. Une lumiere agréable & pure éclaire ses habitans : Une volupté sage & tranquille en fait les délices. Tout y est dans un ordre exact dont rien ne trouble l'œconomie, & où rien n'introduit la confusion, ni le dérangement. Cette souveraine aimable a pour compagnes la bonne foi, la naïveté, la candeur, la droiture & l'innocence : Ni jalouse, ni ambitieuse,

ni diſſimulée, elle ne connoît ni le déguiſement, ni l'affectation. Ses diſcours & ſon cœur ne ſont point fardés, & ne ſe déclarent qu'en faveur du vrai mérite. Ne ſoyez point ſurpriſe, ni ſcandaliſée, Madame, ſi je vous dis qu'elle eſt nuë. Sa nudité n'a rien qui offenſe la pudeur, ni qui bleſſe la bienſéance. La Vérité par elle-même eſt ſi ſainte & ſi reſpectable, que ſes favoris ne ſont point ſuſceptibles des foibleſſes que le ſexe inſpire aux profanes. Sa beauté, loin d'exciter des émotions indiſcretes & téméraires, aſſujettit les ſens à l'empire de la raiſon. Le caractere de la vertu qui eſt imprimé ſur ſon front vénérable, ne communique à ceux qui l'approchent, que des ſentimens conformes aux loix ſcrupuleuſes de la continence la plus circonſpecte.

Elle n'emprunte point d'agrémens poſtiches, ni d'attraits étrangers, ni de parure ſuſpecte. Elle parle peu, & ne dit que ce qu'elle penſe, ſans équivoque, ſans ambiguité. Son viſage eſt ſérieux ou enjoüé ſelon les tems, les

lieux, les personnes & les circonstances où elle se trouve. Sa démarche est grave, son port majestueux, sa voix touchante, sa conversation aisée, son éloquence insinuante, sa sincérité inaltérable, son intégrité incorruptible, ses jugemens persuasifs, ses raisonnemens démonstratifs & convaincans.

En sortant de son palais, on entre dans un jardin spacieux, où l'on respire un air serein & salutaire. Là, dans des allées sombres, sur de verds gazons dont un printems éternel entretient la fraîcheur, des personnes estimables par leur science, leur sagesse & leur expérience, consacrées à son service, méditent ses loix, ses principes, ses maximes; & font de leur obéissance leur bonheur, & de leurs devoirs leurs plaisirs. Ici, les ministres qui prononcent ses oracles, cueillent avec choix des fleurs immortelles, dont ils lui composent des guirlandes & des couronnes. Dans ces jardins cultivés par les mains de la nature libérale & bienfaisante

On ne voit pas des labirintes

Productions d'un art par Dédale inventé ;
On n'y voit point des eaux contraintes
S'élancer dans les airs avec rapidité :

Mais on y admire des cascades qui se précipitant de leur source, forment divers ruisseaux dans des vallons fertiles où elles changent leur chûte bruiante en un cours modéré, dont le doux murmure invite au repos, ou à des rêveries qui suggérent les plus utiles réfléxions. Les vents impétueux ne s'y font point sentir.

A l'Aquilon immodéré
Ce séjour est inaccessible ;
Le seul zéphir doux & paisible
Regne en ce climat tempéré.

Chaque saison y fait naître des fruits, dont le goût est délicieux quand ils sont dans leur maturité. Leur crudité ne cause ni amertume ni indigestion. La terre en marâtre dénaturée, n'y exhale point des vapeurs contagieuses, & n'y produit jamais ni plantes empoisonnées, ni animaux perfides, ni insectes veni-

meux, ni méteores nuisibles. Son sein riche & fécond ne s'ouvre que pour donner gratuitement des biens qui ne sont sujets ni au repentir, ni au dégoût, ni à la corruption. Tout y est constant; rien n'y est variable. Les habitans de ce lieu fortuné joüissent, avec celle qui les gouverne, d'une félicité sans égale. Un seul chemin sans détour & peu fréquenté, conduit à son sanctuaire. Comme sur la route on trouve entr'autres écüeils la paresse, l'orgüeil, la timidité, la prévention, qui empêchent d'y parvenir; il est bon de se précautionner contre ces obstacles qu'il faut franchir pour y arriver, & de prendre pour guides le travail, le discernement, le courage, la docilité.

Regnez seule sur nous, sage & puissante Reine;
Soyez l'arbitre souveraine
De notre esprit, de notre cœur;
Sur leurs faux préjugés remportez la victoire:
Vous connoître est pour moi le suprême bonheur;
Vous servir désormais sera toute ma gloire.

Qu'on doit plaindre un mortel que vous n'éclairez pas;
Pour qui de vos faveurs vous devenez avare!
Sans vous le plus habile ou se perd, ou s'égare;
Le plus simple avec vous ne fait point un faux pas.

LE PALAIS DE L'OCCASION,

A la même.

APrès bien des détours, & des chemins de traverse, Madame, j'arrivai hier au Palais de l'*Occasion*, que je cherchois depuis long-tems. J'attendis avec impatience que sa maîtresse capricieuse daignât m'en faire ouvrir la porte. Mes voeux furent exaucés; elle parut, & me permit d'entrer en ce lieu, où souvent le bonheur nous introduit plûtôt que le mérite. Je m'informai de sa naissance: à peine ses favoris purent-ils m'instruire de son origine.

Mais tandis qu'ébloüi de l'éclat qui me frape,
Je songe à contenter mes curieux souhaits,
A mes yeux soudain tout échape
Et l'héroïne & le palais.

Hélas, comment si-tôt ont-ils pû disparoître !
Est-ce un enchantement, est-ce une illusion ?
Mortels, à mes dépens, apprenez à connoître
Ce que c'est que l'*Occasion*.

Je ne puis revenir de ma surprise. Avec la rapidité d'un éclair ce spectacle brillant s'est évanoüi. Au défaut de l'éclaircissement que je demandois sur ce qui la regarde, je vais vous la représenter telle qu'elle s'est offerte à mes regards, ou telle que je crois l'avoir vûë, & qu'un souvenir confus me la rappelle ; à quoi j'ajoûterai ce que les archives & les anecdotes de l'antiquité nous en racontent.

Tranquille & inébranlable dans les divers événemens de la vie, indifférente à ce qui peut satisfaire vos sens & flater vos desirs, vous ne l'avez peut-être jamais cherchée, Madame. Je suis même persuadé que la sagesse & le desinteressement vous l'ont fait fuir avec scrupule en plusieurs rencontres, quoiqu'elle ne soit pas toujours à craindre.

Pausanias rapporte qu'elle fut en

grande vénération chez les *Eléens*. Un voile qui tantôt montre & tantôt couvre son visage, voltige sur ses épaules aîlées, & au tour de sa tête chauve. Elle tient un rasoir à la main, & a toujours un pied en l'air, & l'autre sur une rouë. C'est ainsi qu'*Ausone*, après *Posidipe*, la dépeint dans une de ses épigrammes. Ce sont les mêmes attitudes que donna *Lisipe* à la statuë fameuse dont il gratifia la ville de *Sycione* où il étoit né. Il n'est pas nécessaire, Madame, de vous expliquer ce que signifient ces simboles. Vous pénétrez facilement les mistéres que renferment ces attributs, dont les hiérogliphes désignent son instabilité. Je ne m'arrête point à une description éxacte de son palais, que je n'ai pas eu le tems de considérer avec attention : je dirai seulement qu'il m'a paru décoré, changeant & mobile, comme la scéne de ce théatre que des ressorts cachés qui obéïssent à un coup de sifflet, font en un même instant descendre du ciel, & rentrer dans la terre. Pour suppléer à une relation plus dé-

taillée, voici quelques réfléxions que j'ai faites sur cette folle & fantasque princesse, dont tant de soupirans superstitieux briguent les faveurs.

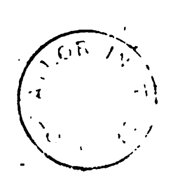
L'Occasion décide presque toujours de notre destinée. Elle forme les goûts, les sociétés, les inclinations, les habitudes, les préjugés, les projets, & les liaisons de la jeunesse. Dans un âge plus avancé, elle met au jour & en œuvre nos talens, nos perfections, nos défauts, nos vices, nos bonnes & nos mauvaises qualités. Aux uns elle donne du contentement & de la satisfaction; aux autres elle cause des repentirs & des regrets. Elle procure à un Général d'armée une action d'éclat qui le distingue; à un Courtisan les bonnes graces de son Prince. Sçavoir profiter à propos des conjonctures favorables qu'elle nous ménage, c'est le vrai moyen de parvenir. Volage & bizarre, elle fuit & s'envole au moment que nous croïons la tenir, & nous laisse inconsolables. Ennemie des délais & des conseils, elle aime que l'on prenne sa résolution &

son parti sans délibérer sur ce qu'elle nous propose. Si on différe, on l'irrite & on la perd pour toujours. Le présent seul est de sa compétence. Par son moyen on découvre les desseins pernicieux d'un ennemi, les sentimens secrets d'un esprit dissimulé, l'artifice d'un flateur, la poltronerie d'un fanfaron, le déguisement d'un hipocrite, le zele intéressé d'un faux ami.

Son pouvoir ne se borne point là. Sans elle le mérite ne se fait connoître qu'avec peine ; les plus beaux talens demeurent ensevelis dans l'obscurité ; la valeur n'est pas sûre du succès de ses entreprises, ou languit dans l'inaction ; l'espérance ne se repaît que de chimeres ; le plus laborieux & le plus zélé joüit rarement du fruit de ses peines & de ses services. Sans elle enfin peu de mortels obtiennent ce qu'ils désirent. D'elle dépendent beaucoup de biens & de maux. Ses charmes corrupteurs fascinent les yeux du philosophe le plus févere & le plus éclairé dont ils triomphent, écueil d'autant plus in-

évitable, qu'il eſt imprévû. Elle étouffe la voix des remords & des ſcrupules; & fait violer les ſermens les plus ſolemnels. Enfin officieuſe & nuiſible; favorable au vice comme à la vertu, elle fait des ſages & des inſenſés, des héros & des ſcélérats, & contribuë à la félicité ou au malheur des hommes ſelon qu'ils ſont bien ou mal inſpirés.

Sous ſa loi la prudence plie;
La raiſon ne réſiſte pas;
Souvent avec elle on s'oublie;
La ſageſſe devient folie,
Et la vertu fait de faux pas.



Soyons circonſpects dans les avantures diverſes qu'elle nous ſuſcite. Ne donnons point aveuglément dans les piéges qu'elle tend à notre foibleſſe. Que la réfléxion précede nos démarches : Et tâchons de faire enſorte que nous n'ayons jamais lieu de nous reprocher ni de l'avoir négligée quand elle nous excitoit au bien, ni de lui avoir obéi quand elle nous portoit au mal.

Pour moi, Madame, je saisirai avec ardeur les moïens qu'elle me procurera de vous prouver combien je vous estime & vous honore.

LE PALAIS DE QUADRILLE;

A la même.

SATIRE CONTRE LE JEU.

Sur un sable mouvant, au bord d'un précipice,
Est un Palais construit de carton bigarré;
Ce frêle & bizarre édifice
A quatre faces en quarré:
C'est là que tient sa cour la princesse *Quadrille*,
De l'oisiveté digne fille.

Ce palais est ouvert à tous ceux qui s'y présentent: La maîtresse les y reçoit avec un air souriant & gracieux. Aussitôt qu'ils sont entrés, quoiqu'ils aïent accouru avec précipitation, les ministres de cette souveraine leur proposent une partie de jeu; & ne leur laissant pas le tems de reprendre haleine, leur mettent

mettent les armes à la main pour prévenir l'ennui qui les saisiroit sans ce puissant préservatif. Les agrémens, les qualités, les avantures de *Quadrille* font le sujet des entretiens & la matiere des courtes conversations qui s'y tiennent. L'avarice & l'oisiveté conduisent en ce lieu d'où elles bannissent les égards & les complaisances, une foule de sectateurs de tout âge, de tout païs, de tout sexe, & de toute condition, des avocats sans causes, des notaires sans pratiques, des procureurs sans cliens, des abbés sans bénéfices, des médecins sans malades, des femmes sans conduite, des marquises sans titres, des seigneurs sans terres, des débiteurs sans fonds, des marchands sans commerce, des chevaliers d'industrie sans ressources, des gens pourvûs de charges sans fonction & sans exercice, des auteurs sans talens, des officiers sans emploi, des courtisans sans crédit, tous fainéans & desœuvrés. Là se trouvent confondus, le noble avec le roturier, l'homme d'esprit avec le fat, le supé-

rieur avec le ſubalterne. L'amitié y eſt ſi inconſtante, qu'elle change ſouvent d'objet. On n'y a d'*ami* que le nom ; auſſi n'eſt-ce point un choix éclairé par le diſcernement, mais le hazard aveugle, qui le donne, & l'ôte preſqu'au même inſtant.

Les ſociétés y ſont ſuſpectes & dangereuſes. Celui avec qui le ſort vous lie d'intérêt, devient tout-à-coup votre adverſaire, & partage impitoiablement vos dépoüilles avec un perfide, qui le moment d'après uſera de pareille cruauté envers ſon aſſocié infidelle. *Quadrille* adroite, politique, intéreſſée, fait un accüeil obligeant à tous ſes vaſſaux, de qui elle tire un tribut conſidérable. Il ſeroit difficile de maintenir l'ordre, le ſilence & la politeſſe parmi tant de perſonnes diverſes, & tant de caracteres différens. Elle l'a entrepris pluſieurs fois, ſans avoir jamais pu y réuſſir.

L'un en grinçant les dents s'agite en furieux ;
L'autre d'un ton impie apoſtrophe les cieux ;
Celui-ci gémit & lamente ;
Celui-là rit, badine, chante ;

Et joüeur insolent dans la prospérité
Insulte aux malheureux sur leur adversité,
Quand la fortune le caresse.
Ici d'une mégere on entend les clameurs ;
Là de subtils escamoteurs
De leurs mains exercent l'adresse.
Pour un vil intérêt tout s'arme, tout combat :
Fuyons ce lieu profane où tout blesse ma vûë :
Quel tumulte, quelle cohuë !
C'est une espece de sabat.

Les appartemens de cette héroïne sont ornés d'une tapisserie légere de toile peinte, où sont représentées les vicissitudes & les révolutions de l'exercice où elle préside, & les progrès de son établissement en ce païs. Les meubles qui y sont en plus grand nombre, & d'un plus fréquent usage, sont des cartes, des fiches, des jettons & des tables qu'elle fait couvrir d'une étofe verte : Cette couleur lui plaît plus que toute autre, parce que c'est celle de l'espérance dont elle amuse & berce les dupes qu'elle rassemble.

Quadrille sous un dais & sur un trône

de feüillage, dans un *négligé* magnifique, & dans une attitude galante, environnée de *Matadors* qui ſont ſes principaux officiers dont le chef ſe nomme *Spadille*; & accompagnée de *Manille* ſa favorite, & ſa premiere dame d'atour, inſpire à ſes acteurs par ſa préſence une ardeur infatigable & un zele invincible; & décide du ſort des braves qui combattent ſous ſes étendarts. Comme elle eſt un peu mercénaire, elle ne regarde pas de bon œil les ſpectateurs inutiles & les témoins oiſifs & timides des proüeſſes & des exploits de ſes héros. Elle aime l'action, & diſtribuë ſes troupes par bataillons quarrés. Après avoir fait la guerre aux dépens de ſes propres ſoldats, elle congédie ſans récompenſe & ſans pitié ceux qui ſe ſont ruinés à ſon ſervice, & les abandonne dans leur miſere, réduits à la triſte & fâcheuſe extrêmité de mandier le ſecours d'autrui pour leur ſubſiſtance.

Cette étrangere eſt à la mode & fort fêtée. On a imprimé depuis peu un recueil de ſes loix, conſtitutions & or-

donnances, ouvrage plein d'érudition. Un moderne diſciple de *Barthole* promet des notes & des remarques, pour faciliter l'intelligence de ce *code* ſi utile.

Souſcrivons pour un éxemplaire
De ce livre qui doit enrichir ſon libraire ;
Des lecteurs qu'il ſera goûté !
Le public qui du texte admira la beauté,
Avec impatience attend le commentaire.

Il faudroit encore un dictionnaire inſtructif qui apprît l'étimologie, la prononciation & la propriété des termes de ſon jargon.

Quoique *Quadrille* deſennuie les plus mélancoliques, communique un air de vivacité aux plus indolens, ſupplée au défaut de ceux qui n'ont ni eſprit ni converſation, ſoit arbitre des *triomphes* & des *rois*, à qui elle fait éprouver de ſurprenantes cataſtrophes & de continuelles péripéties ; les abus qui s'introduiſent dans ſa cour, me font douter qu'elle faſſe ici un long ſéjour.

Originaire d'Eſpagne, dont elle a retenu quelques mots, elle ne préſidoit

autrefois qu'aux joûtes, aux carousels, aux tournois, aux courses de bague, & aux autres fêtes publiques.

A vous parler franchement, Madame, j'en fais peu de cas. C'est une espece de folle occupée seulement du jeu, de la bagatelle, & du plaisir. Avec quelques petits morceaux de carton enluminé qu'elle remuë entre ses doigts, elle passera des jours entiers à badiner comme un enfant, ou comme une imbécile, sans songer à boire, à manger, ni à dormir.

Rien n'est naturel, tout est irrégulier & bizarre dans son tarif, & dans sa maniére de penser & d'agir. Elle oblige ceux qui perdent, à *consoler* ceux qui gagnent, & à *faire bonne mine à mauvais jeu*. On peut encore lui reprocher qu'injuste dans la dispensation de ses faveurs, elle ne fait point de distinction du fripon d'avec l'honnête homme ; & qu'elle voit tranquillement le plus spirituel *faire la bête* ; tandis qu'un sot triomphant s'enorgüeillit d'une *vole* qu'elle lui ménage, ou d'un *codille* qu'elle lui procure.

Il s'eſt introduit parmi les ſujets une coûtume, qu'un intérêt honteux a pû ſeul y établir, c'eſt de ſe faire payer entr'eux mutuellement les inſtrumens de leur plaiſir. On donne gratuitement un repas, une fête à des amis ; ne peut-on pas leur donner de même un ou deux ſixains de cartes, dont le prix eſt ſi modique ? Cette indignité me fait rougir, & me révolte contre ſes ſectateurs ; & je ne comprends pas comment des perſonnes qui ſe piquent d'ailleurs de maniéres nobles, & de ſentimens généreux, peuvent s'avilir par cette baſſeſſe.

Malgré ce qu'on en ſçait, malgré ce qu'on en dit,
Elle conſerve ſon crédit,
Elle plaît, elle amuſe, elle engage, elle attire :
Et tel en blaſphémant de rage & de dépit,
Promet, jure aujourd'hui de quitter ſon empire,
Qui plus fidelle que jamais
Déſavoüra demain les ſermens qu'il a faits.
Voilà dans le ſiecle où nous ſommes,
L'amuſement ingrat de la plûpart des hommes,
Au lieu de l'emploi ſérieux
Qu'on doit faire du tems ſi cher, ſi précieux.

Rarement la raiſon nous guide ;
L'erreur plus indulgente eſt plus à notre gré :
L'agréable à l'utile eſt par nous préféré,
Et pour la bagatelle on quitte le ſolide.

La modération, la prudence & le déſintéreſſement ne ſont point l'appanage des joüeurs d'habitude. Quand on jouë, on veut gagner, autant par vanité que par intérêt. L'envie de s'approprier le bien d'autrui par droit de conquête, & la crainte de perdre le ſien, donnent ſouvent des atteintes à la probité, à l'honneur, & à la bonne foi.

J'ai vû des perſonnes, partout ailleurs raiſonnables, douces, honnêtes, complaiſantes, généreuſes même, devenir au jeu impolies, déſobligeantes, dures, groſſieres, offençantes pour des bagatelles, & des minucies d'intérêt. Cet effet du jeu devroit ſuffire ſeul pour en dégoûter ceux qui l'aiment.

Les Orientaux plus loüables que nous en cela, s'amuſent à des jeux d'eſprit & d'adreſſe, où le vainqueur n'a d'autre profit que l'avantage de rem-

porter la victoire ſur ſes concurrens. Les Grecs & les Romains ſe divertiſſoient à des exercices utiles & innocens, où les plus habiles remportoient des prix & des couronnes. La noble émulation qui les animoit, ne contribuoit pas peu à les entretenir ſains, adroits, vigoureux, & capables des travaux guerriers.

Les réfléxions qu'on peut faire contre les inconvéniens du jeu, ne vous regardent point, Madame, vous qui cultivez votre eſprit, & perfectionnez votre goût par la lecture des bons ouvrages; vous qui pour vous délaſſer, ne prêtez à cet amuſement que des momens dérobés à des études ſérieuſes; vous à qui

Jamais l'avidité du gain
Ne mit les cartes à la main;
Vous pouvez ſans ſcrupule, & même ſans foibleſſe
Prendre ce divertiſſement
Que ne blâme point la ſageſſe,
Quand il eſt pris modérément.

LE PALAIS DE LA LIBERTÉ,

A la même.

OÙ vais-je ? Où ſuis-je tranſporté ?
D'une courſe promte & rapide
Un pouvoir enchanteur me guide
Au *palais de la Liberté.*
Tout y rit, tout y plaît : que mon âme contente
Y goûte un ſort délicieux !
Que je ſuis ſatisfait des objets qu'à mes yeux
Ce palais merveilleux préſente !

J'y vois ſuſpenduës à ſes voûtes des chaînes de toute ſorte de captifs, dépoüilles de l'eſclavage & de la ſervitude. L'accès en eſt facile : la porte en eſt toujours ouverte ; chacun y entre, & en ſort librement.

Habitans de ce lieu, quel eſt votre bonheur !
On y fait ce qu'on veut, on y dit ce qu'on penſe,
Pourvû que rien ne bleſſe la pudeur,
La juſtice & la bienſéance.

La dame respectable qui tient ici sa cour, a fait construire dans ses vastes appartemens une longue & spacieuse gallerie ornée du plan de Lacédémone, de celui d'Athenes & de plusieurs autres villes de la Grece ; & de tableaux où sont représentées les cérémonies qui se pratiquoient quand on donnoit la liberté aux gladiateurs & aux esclaves. Elle est décorée des portraits de ses plus zélés défenseurs, *Démostene*, *Epictete*, *Socrate*, *Scevole*, *Brutus*, *Caton*, *Cassius*, *Cicéron* & de beaucoup d'autres philosophes, orateurs, capitaines.

On ne lui donne point ces titres fastueux
Que la dépendance autorise :
Elle est dans ses états heureux
Ce que le *Doge* est à *Venise*.

La *Liberté* est vêtuë à peu près comme les femmes d'aujourd'hui, quoiqu'elle suive rarement les usages de la mode. Cet habillement convient à son humeur, qui préfere la commodité à

la magnificence. Cette héroïne plaît sans chercher à plaire : Elle parle, gesticule, marche & agit avec une contenance noble où il n'y a rien d'affecté. Elle est dans une parfaite intelligence avec toutes les Républiques, qui ont toûjours auprès d'elle des résidens ou des ambassadeurs pour se ménager ses bonnes graces.

Le bruit court qu'elle arme contre les pirates, les corsaires & les forbans ; & qu'elle fait équiper une flote nombreuse & formidable pour les attaquer, assûrer le commerce, bombarder *Alger* & *Thunis*, & délivrer les malheureux qui gémissent dans les fers des barbares. Elle condamne & abhorre les grilles, les verroux ; & regarde les précautions des Espagnols & des Italiens, comme injurieuses à son sexe, & comme une injustice de la part des hommes, qui portent trop loin les prérogatives de leur autorité despotique, & se rendent les tirans de leurs femmes.

Franche sans être impolie, hardie sans être téméraire, critique sans être

offençante,

offençante, vive ſans être emportée, ſage ſans être ſévere, enjoüée ſans être immodeſte; elle n'aime point à ſe gêner; & ſe plaît dans ces repas d'où les façons cérémonieuſes, & les langues indiſcretes ſont bannies, & où l'on ſe ſert ſoi-même. Sous ſa douce domination, point de diſputes, point de procès. Ses manieres ne ſont ni hautaines, ni impérieuſes, ni rebutantes. Elle permet à ceux qui vivent ſous ſon aimable loi, de ſuivre en tout leur panchant, & de faire toujours leur volonté, pourvû qu'ils ne franchiſſent pas les bornes que la raiſon & l'équité preſcrivent, & qu'ils n'attentent point ſur ſes droits & ſur ſes privilèges. Quoiqu'elle converſe familierement avec eux, rien n'altere le reſpect qu'ils lui doivent; politique adroite & engageante qui lui a réüſſi juſqu'à préſent, & qui les attache inviolablement à ſon ſervice.

Son char eſt attelé de chevaux ſans mords & ſans bride, toujours prêts à partir, & à executer ſes ordres. Dans

les lieux fortunés où on la révere, les champs ne sont cultivés que par des taureaux qui ne portent point de joug: les ruisseaux qui les arrosent, coulent sans obstacles.

L'art dans des tuyaux souterrains
Ne les retient jamais prisonniers & contraints:
Au gré de la nature, & libres dans leur course
Entre des gazons toujours verds,
Sans écluses depuis leur source,
Du tribut de leur onde ils vont grossir les mers.

Mille oiseaux chantent nuit & jour les charmes de leur auguste maîtresse dans ses jardins rians, où ils ne craignent ni les cages, ni les piéges, ni les volieres, ni le retranchement de leurs aîles.

Jamais rimeur forçant sa veine,
N'y met, pour forger un écrit
De commande ou de longue haleine,
A la torture son esprit.
Sans méthode ici les poëtes
Composent en vers inégaux
Odes, Eglogues, Madrigaux,

Epigrammes & chanſonnettes.
Exemts d'une combinaiſon
Qui pourroit refroidir le feu qui les anime,
Fort ſcrupuleux ſur la raiſon,
Ils le ſont fort peu ſur la rime.
Leur eſprit dans leurs vers échapés au hazard
Ne s'aſſujetit point aux contraintes de l'art;
Et ſubſtituë aux loix que nous impoſe Horace,
Cet enthouſiaſme ſacré
Dont jadis Pindare enivré
Autoriſe la noble audace.

Dans ces délicieuſes promenades, nul ambitieux, nul avare, eſclave & victime de ſa paſſion. On n'y entend que le ramage des roſſignols & des tourterelles, que le ſon des haut-bois & des muſettes : on n'y ſent que le parfum des fleurs, que la douce haleine des zéphirs. Ni murs, ni paliſſades ne défendent l'entrée & la ſortie de ces belles retraites. L'intendant des jardins invite lui-même les paſſans à contenter leur envie, & à goûter des fruits exquis que l'on y trouve en abondance ſur des arbres féconds qui ne ſont jamais ni

taillés, ni greffés. Il est permis indifféremment d'en cüeillir à discrétion.

Les biens que la *Liberté* procure sont si avantageux, que les animaux même y sont sensibles, & qu'on en a vû mourir d'ennui & de désespoir d'en être privés. L'amour que les peuples les plus sensés, & sur tout les Grecs & les Romains, ont témoigné pour elle, est une marque de son excellence. Les premiers conquérans ne se sont rendus odieux, que parce qu'ils ont osé commander à des hommes qui étoient nés libres.

Je ne confonds point, Madame, un libertinage licencieux avec une honnête liberté. Je suis de l'opinion des Stoïciens, qui prétendoient que le sage seul devoit être appellé véritablement libre. Il n'est point d'esclavage plus honteux & plus déplorable que celui où nous retiennent les passions. La raison aidée de la religion, peut nous affranchir de cette servitude, dont nous rougissons quand nos yeux sont dessillés. Il n'appartient qu'à elles de nous faire con-

noître combien nous nous avilissons par nos foiblesses & par nos vices.

Que vous devez nous être chere ;
Rien ne plaît où vous n'êtes pas,
Liberté, les grandeurs, les plaisirs d'ici-bas
Sans vous ne sont qu'une chimere.
C'est de vous que dépend le vrai, le seul bonheur,
Et non de ces biens peu solides
Qui ne satisfont point le cœur,
Et dont tant de mortels sont follement avides.
Vous rappellez ces jours heureux
Que virent nos premiers ayeux,
Tems de paix, d'innocence, où l'empire du vice
N'étoit point sur la terre encore accrédité ;
Où l'ambition, l'avarice,
La violence, l'injustice,
Tirans audacieux, n'avoient pas attenté
Sur un droit naturel jusques là respecté.



LE PALAIS DU SOMMEIL.

A la même.

J'Entreprens encore par vos ordres la la description du *palais du Sommeil*, Madame. Ne portez pas plus loin l'autorité que vous avez sur mon esprit, & ne mettez point mon obéïssance à de nouvelles épreuves. C'en est assez pour un homme qui après avoir longtems & beaucoup travaillé, ne songe plus qu'à goûter les charmes du repos, attribut principal du personnage dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Il habite un palais obscur & tranquile, où il languit dans l'indolence & dans l'inaction. Cet édifice peu solide a été bâti par la mollesse & par l'oisiveté ; & n'est défendu & gardé que par des soldats qui ne portent point d'armes à feu, & qui ne sont guére surveillans. Ses troupes ne sont jamais en marche,

ni en mouvement, & ne servent qu'à écarter les indiscrets qui pourroient troubler le repos de leur maître. Dans l'avant-cour, où un gazon fin & uni tient lieu de pavé, est un haut & bel obélisque de marbre granit. Plusieurs hiérogliphes mistérieux y sont représentés avec ces lettres initiales O. P. P. que les antiquaires, après beaucoup d'observations forcées, & de recherches *érudites*, ont déchifrées & expliquées par ces mots, *optimo pacifico Principi.* Au-dessus du frontispice de la grande porte qui s'ouvre & se ferme sans bruit, on lit cette inscription gravée en gros caractere,

Dormons, dormons tous,
Ha que le sommeil est doux!

Les appartemens n'ont pour meubles que des sofa, des canapés, & des vases d'agate & de cristal remplis d'opium, ou d'autres liqueurs qui provoquent l'assoupissement. On y trouve des *Loirs* & des *Marmotes*, animaux apprivoisés qui lui sont chers, & qui pa-

roissent immobiles & inanimés, quoique vivans. Sa garderobe est garnie de robes de chambre, de bonnets, de pantoufles de castor, & de mules de velours. Au milieu d'un salon éclairé d'une lampe d'or enrichie de pierres précieuses, est un bassin où nagent dans une eau claire & dormante des poissons dont il s'amuse quand il se réveille, ce qui lui arrive rarement. Les illusions, les chimeres sans cesse voltigent sous ses lambris ténébreux : on ne peut s'y entretenir qu'à voix basse avec des noctambules, qui par des contes à dormir debout, bercent ceux qui les écoutent.

Ce palais est construit dans un bois écarté
Où coule avec lenteur le paisible *Léthé*.
Là, ce Roi taciturne environné de songes
Enfans & peres des mensonges,
Etendu mollement sur un lit de pavots
Savoure les douceurs d'un éternel repos.
La Paresse lui tient fidelle compagnie.
Il a toujours sous son chevet
Rempli du plus léger duvet

De quoi se garantir de la moindre insomnie.
Il est servi par des muets
Comme les Princes de l'Asie ;
Les soins embarrassans, les soucis inquiets,
L'avarice, la jalousie,
L'amour, l'ambition chez lui n'ont point d'accès;
A peine entrevoit-il l'astre de la lumiere
Même au milieu de sa carriere
Au travers de sombres rideaux :
Et dans les campagnes prochaines
On n'entend que le son des plus doux chalumeaux ;
Que le ramage des oiseaux,
Que le murmure des fontaines.

Des malheureux accourent de toutes parts pour implorer le secours de sa vertu soporifique. Un courtisan disgracié, un plaideur véxé par la chicane ; un marchand ruiné par une banqueroute, un mari mécontent de son choix ; un fils deshérité, un auteur inquiet du succès de son ouvrage, un créancier sans ressource, un débiteur insolvable ; & mille autres le supplient avec des voeux empressés de remédier à leurs maux, & de finir, ou du moins de suspendre leurs peines.

Quoique toûjours oisif & dans une espece de létargie, il opere des prodiges. Son pouvoir rend présent le passé, & quelques fois l'avenir. Il enhardit les poltrons, éleve les petits, enrichit les indigens: Dans son royaume calme & silencieux tous les hommes deviennent égaux. Il donne la liberté aux esclaves, la santé aux malades, l'espérance aux misérables, & le repos à tout l'univers. Par lui on renverse des empires, sans armes; on commet des meurtres, sans effusion de sang; on voyage sans frais; on parcourt la terre, les airs, les mers, sans voitures, sans aîles, sans vaisseaux; sans fatigue & même sans mouvement.

Ne soyez pas surprise, Madame, de la foule nombreuse qui occupe les avenuës de son palais, puisque les infortunés qui ont part à ses faveurs, cessent d'être à plaindre, en cessant d'être sensibles, & que *les biens viennent* quelques fois *en dormant*. Il est sobre & frugal: cependant son embonpoint ne diminuë jamais. Le repos lui tient lieu de nourriture. Il est presqu'aussi ancien

que le monde, & ne finira qu'avec lui. Il domine ſur tout ce qui reſpire. Le commentateur de *Philoſtrate* rapporte que les habitans de *Trézene* eurent pour lui une grande vénération. L'auteur de l'*Iliade* & celui de l'*Enéïde* en font de grands éloges. *Sophocle* & *Ovide* lui donnent beaucoup de loüanges. *Poliphile* & *Séneque* l'apoſtrophent avec des invectives. Les phiſiciens prétendent qu'il nous prive de l'uſage de nos ſens & des plus nobles privileges de l'eſprit. Des philoſophes nous aſſurent qu'il eſt nuiſible à la ſanté ; les médecins ſoutiennent qu'il répare les forces de l'eſprit & du corps épuiſées par le travail. Quelques-uns l'accuſent d'être un voleur qui nous dérobe preſque la moitié de notre vie : D'autres l'appellent le frere & l'image de la mort.

Penſons ſouvent à ce long ſommeil qui doit fermer nos yeux à la clarté d'ici bas ; & tâchons de faire enſorte qu'ils ne ſe r'ouvrent que pour joüir d'une lumiere dont rien ne pourra ternir la pureté, ni finir le cours.

J'ai bâillé quatre fois du moins à chaque page,
Je bâille encore en cet instant :
Il est tems de finir, de peur que cet ouvrage
Ne vous en fasse faire autant.

LE PALAIS DE LA REINE DES METAMORPHOSES,

A la même.

DAns un lieu que l'art embellit de ce qu'il a de plus charmant, la Reine des métamorphoses établit autrefois son séjour & son empire. En peu de tems par d'invisibles mains elle y fit construire un palais enrichi d'ornemens rares & curieux. Tout y est magnifique. La sculpture & la peinture ont choisi les sujets les plus convenables & les plus propres à lui plaire, pour en décorer les appartemens. D'un côté d'une longue gallerie, on voit en bas relief aux pieds de plusieurs colomnes de marbre d'Egipte isolées, différentes métamorphoses, entr'autres celle d'une femme

femme qui avoit eu une belle voix, en flûte douce; d'une jeune écervelée, en giroüete; d'un riche financier, en asne d'or; d'un parleur importun, en pie; & d'un procureur, en vautour. De l'autre sont représentés un poëte satirique changé en ortie; un plagiaire, en perroquet; un ivrogne, en tonneau; & un plaideur normand, en renard. Ici paroissent peints avec toutes les beautés de l'art, un courtisan métamorphosé en caméléon; un voluptueux, en pourçeau; un paresseux, en marmote; un traître, en chat; & dans un même groupe, un homme qui avoit battu sa femme, en marteau, & la femme, en enclume. Là, un excellent peintre, en miroir; un bel esprit, en aigle; un sçavant, en livre; un usurier, en sang-suë; & un musicien sobre, en phœnix.

L'envie, l'orgüeil, la vanité, l'intérêt, l'hipocrisie, l'ambition, sont les guides qui conduisent à ce palais, dont les avenuës sont plantées de peupliers que les sœurs de Phaéton, comme le débitent les rêveries de la fable, ont

rendu célébres, & de ces arbres en quoi furent converties les *Bacchantes*, en punition du meurtre d'*Orphée*.

Les parterres de cette princesse sont remplis de lauriers, d'anémones, de narcisses, de hiacintes. Ses jardins sont fermés par des rochers, des montagnes & des fontaines qui en défendent l'entrée ; & qui avant l'époque de leur métamorphose étoient, selon les misteres absurdes de la Mithologie fabuleuse, les uns des hommes, les autres des femmes, qui ont eu le même sort que *Niobé*, *Rhodope*, & *Aréthuse*. Là,

Sous des berceaux couverts de verdure & de fleurs
Philomele aux regrets toujours abandonnée
Chante, gémit, verse des pleurs :
Progné sa sœur infortunée
A ses accens plaintifs vient joindre ses douleurs ;
De tous leurs entretiens *Echo* témoin fidelle,
En les répétant se rappelle
Le triste souvenir de ses propres malheurs.

La maîtresse puissante qui préside en ces lieux, est environnée sans cesse d'une foule nombreuse de courtisans qui

implorent sa protection. Un jour qu'elle donnoit audience, je me trouvai près de son tribunal par curiosité, parmi cette troupe bruyante & tumultueuse. Je vis sur la scéne une coquette surannée qui lui demandoit avec instance la grace d'être rajeunie ; un officier gascon qui sollicitoit un emploi dans les finances ; une jeune fille sans biens, qui souhaitoit épouser un riche vieillard ; une femme impatiente, qui la prioit de hâter un trop lent veuvage ; & un nouveau parvenu, vil enfant de la terre, qui venoit pour obtenir d'elle la permission d'arborer un équipage fastueux. A peine pouvoit-elle suffire à lire ou à écouter toutes les requêtes bizarres qu'on lui présentoit. Aux pieds de son trône brillant, est presque toujours la plume à la main quelque ingénieux successeur d'*Ovide*,

Qui d'un stile élégant, mais sans être affecté,
 En qualité de secretaire,
 Transmet à la postérité
 Tous les prodiges qu'elle opére.

Ces fastes sont d'autant plus curieux,

qu'ils servent à découvrir l'origine de beaucoup de familles qui sont à présent dans la splendeur & dans l'opulence & dont les ancêtres vivoient dans l'indigence & dans l'obscurité. Que de généalogies falsifiées y sont convaincuës d'imposture! Que de marquis de nouvelle datte y sont démasqués!

C'est à cette Princesse obligeante & capricieuse que nous sommes redevables des cheveux postiches, des pommades, des drogues, des ustensiles & de tout l'attirail de toilette des femmes. C'est elle qui par la vertu d'un pinceau secourable couvre les rides de la vieillesse sous un teint de lis & de roses; qui donne un air cavalier à un homme de robe; qui travestit un bourgeois en seigneur d'importance; qui change le droguet & l'étamine en velours, les galons de soye en galons d'or & d'argent, & la mandille en habit brodé.

C'est elle qui transforme, habile enchanteresse,
La laideur en béauté, la roture en noblesse,
Le merle en rossignol, & le cigne en corbeau,
Le vautour en colombe, & le loup en agneau.

Son langage eſt allégorique, ambigu, & ſon viſage preſque toûjours voilé. Le plaiſir qui lui eſt le plus agréable & le plus ordinaire, c'eſt le bal. Sur un théatre vaſte, élevé dans une ſale deſtinée à l'exercice de la danſe, elle raſſemble ſouvent ſes plus chers favoris, avec qui elle partage ce divertiſſement, que les gens ſenſés deſapprouvent & condamnent. Chacun s'y déguiſe, & y paroît ſous la figure qu'il aime le mieux; & par des mouvemens qui bleſſent la raiſon, la ſageſſe & la pudeur, imite les convulſions de l'ivreſſe & de la folie.

Des quatre parties du monde, c'eſt l'Europe, & de l'Europe c'eſt la France où elle ſe plaît le plus à exercer ſes preſtiges, & à montrer ſon pouvoir, par les dérangemens qu'elle y cauſe. Elle parcourt de tems en tems ce royaume, portée ſur un char tiré par des animaux, qui tantôt cerfs, tantôt chevaux, tantôt aigles, tantôt dragons, prennent différentes formes, & ſubiſſent divers changemens, ſelon le caprice de leur maîtreſſe.

Voilà, Madame, ceque j'ai pu en sçavoir & en apprendre par les voyageurs, les historiens, les géographes & par moi-même. Je finis en disant que c'est une artificieuse & une volage

> Qui se plaisant dans l'imposture
> Comme dans le déguisement,
> Préfere l'art à la nature,
> Et n'aime que le changement.

On se déguise, on se travestit en sortant de sa sphere & de sa condition par des airs déplacés & des affectations peu convenables. Quoique nous ayons atteint un âge avancé, nous voulons paroître jeunes : Quoique nous soyons dans un état médiocre & mal-aisé, nous prétendons passer pour riches, sans que tous nos vains efforts nous rendent ni moins vieux, ni moins pauvres. De cette pitoïable & ridicule vanité, il résulte mille inconvéniens, & mille désordres contre la religion & contre la bienséance. Soyons tels que nous devons être ; paroissons tels que nous sommes ; & n'estimons de *mé-*

morphose que celle qui change un vicieux opiniâtre en partisan sincere de la vertu.

EPITAPHE DE MADAME....

ICI REPOSE D....
ABBESSE DE CE MONASTERE,
DIGNITE' OÙ ELLE FUT E'LEVE'E MALGRE' ELLE,
ET QU'ELLE ABDIQUA VOLONTAIREMENT;
PLUS CONTENTE D'OBEÏR QUE DE COMMANDER.
HUMBLE ET PIEUSE DES L'ENFANCE,
D'UNE AUSTERITE' AU-DESSUS DE SON SEXE;
D'UNE FERMETE' COMPATIBLE AVEC LA DOUCEUR;
D'UN ZELE JOINT A LA PRUDENCE.
ACTIVE SANS DISSIPATION;
ECLAIRE'E SANS ORGÜEIL;
CHARITABLE SANS FASTE.
SEVERE POUR ELLE,
INDULGENTE POUR LES AUTRES.
ELLE PREFERA LA CROIX DE JESUS-CHRIST
AUX VANITE'S DU MONDE;
LES AMERTUMES DE LA PENITENCE
AUX FAUSSES DOUCEURS DE LA TERRE;
L'OBSCURITE' DE LA SOLITUDE
A L'ECLAT DES GRANDEURS.
ELLE ENTRA SI JEUNE DANS LE CLOÎTRE,

QUE L'ON PEUT DIRE QU'IL FUT SON BERÇEAU,
ET SON TOMBEAU.
SUR LES CENDRES RESPECTABLES
DE CETTE VIERGE SAGE
NE VERSONS POINT DE LARMES PROFANES:
SA MORT N'A ESTE'
QU'UN PASSAGE A L'IMMORTALITE',
LA FIN DE SON EXIL,
LA RECOMPENSE DE SES VERTUS.
BENISSONS PLÛTÔT LE DIEU DE MISERICORDE
QUI A COMBLE' DE GRACES CETTE HEROÏNE
CHRETIENNE,
ET DEMANDONS-LUI UNE PAREILLE VIE,
ET UNE SEMBLABLE MORT.

EPITRE A Mr. LE P. D.

Sur la retraite de Mr. L.... à la Trape.

SEnsible au coup vainqueur dont la Grace le frape,
Un parent qui t'est cher se retire à *la Trape*,
Triomphe de lui-même ; & veut en ce saint lieu
Punir l'abus d'un cœur qui n'étoit dû qu'à Dieu.
Libre des préjugés que forment nos chimeres,
Les douceurs d'ici-bas lui paroissent ameres ;
La haire & le cilice ont pour lui plus d'appas

Que tous les faux plaiſirs que l'on goûte ici-bas.
Heureux, cent fois heureux qui dans un tel aſile
Conforme ſa conduite aux loix de l'Evangile ;
Qui de la pénitence embraſſant le parti
Condamne les erreurs d'un monde perverti :
Heureux qui peſe tout au poids du ſanctuaire ;
Qui n'aime que le vrai qui ſeul a droit de plaire ;
Et qui de l'amour propre évitant le poiſon
Sous le joug de la foi captive la raiſon !

Que je ſuis ſatisfait d'apprendre qu'en ton ame
Ce ſacrifice allume une céleſte flame ;
Que d'un ſi noble effort plus touché que ſurpris
Tu ſens de ce bonheur & connois tout le prix.
Ce héros pénitent par un conſeil tacite
A ſuivre ſon exemple & t'exhorte & t'invite ;
Ce conſeil eſt trop bon pour n'en pas profiter ;
Cet exemple eſt trop beau pour ne point l'imiter.
Ce n'eſt pas que je veüille indiſcret dans mon zele
Te dire qu'au deſert la même voix t'appelle ;
Et qu'un chrétien qui veut arriver à ſon but
Par un autre chemin ne parvienne au ſalut.
Pour acquérir ce bien, il n'eſt point néceſſaire
De marcher ſur les pas d'un *Paul*, ou d'un *Macaire*,
De vivre dans un cloître, ou parmi des reclus ;
Le Dieu que nous ſervons a par tout des élus.

Sans aller au desert peupler la Thébaïde,
Sans choisir un *Antoine* & pour régle & pour guide ;
Nous pouvons dans le ciel être un jour couronnés ;
La retraite & le monde ont leurs prédestinés.
Convenons toutefois que dans la solitude,
Sans soins, sans embarras, & sans inquiétude,
Occupés de Dieu seul, les objets séduisans
Ne sont point pour nous perdre exposés à nos sens.
C'est là que loin du bruit, & selon sa promesse,
Instruits par ses leçons nous puisons la sagesse ;
C'est là que son amour qui du nôtre est jaloux
Avec effusion se communique à nous.
Autrefois du *Thabor* consacrant la mémoire,
Trois témoins seulement virent briller sa gloire ;
Enfin c'est le chemin étroit, peu fréquenté
Qui conduit au séjour de la félicité.

Mais quoique plein d'écüeils, & sujet à l'orage
Le monde voit des cœurs échaper au naufrage :
L'esprit souffle ; & bien-tôt dociles à sa voix
Les flots tumultueux reconnoissent ses loix :
Tout s'appaise ; tout céde à ce suprême oracle ;
Son pouvoir absolu ne trouve point d'obstacle :
Les vents sont mutinés ; mais malgré leur effort
La Grace nous éclaire, & nous conduit au port.
Il est des coups secrets d'une main invisible

Qui triomphent d'une ame à toute autre invincible,
Mistere qu'un mortel ne sçauroit pénétrer,
Que sans l'approfondir nous devons adorer.

Tout esprit ne peut pas supporter la retraite;
Mais par mille moyens sans être anacorete
Chacun dans son état peut se sanctifier,
Servir l'Estre suprême, & le glorifier.
Tu peux, mettant un frein à l'avide injustice,
Faire aimer la vertu, faire haïr le vice:
Tu peux, juge inflexible, intégre magistrat,
Estre utile à ton prince, être utile à l'état:
Tu peux de la chicane arrêtant l'insolence,
Contre ses attentats protéger l'innocence.
Voilà, cher Président, tu le sçais mieux que moi;
Ce qui doit t'occuper, ce que Dieu veut de toi.
Que désormais ta plume abjurant le théatre
D'un méprisable honneur ne soit plus idolâtre;
Que malgré ses beautés, *Tibére* dans l'oubli
Par toi-même immolé demeure enseveli,
Dût ce premier essai flater ton espérance
De donner quelque jour un Sophocle à la France.
Que le seul souverain de ce vaste univers
Soit l'objet de ton culte, & celui de tes vers.
C'est ainsi qu'un chrétien doit faire un bon usage
Des talens que du Ciel il reçut en partage;

C'est ainsi qu'un Poëte embrasé d'un beau feu
Doit n'aimer, ne connoître, & ne servir que Dieu.

Suis les saints mouvemens que t'inspire la grace ;
Après de longs refus souvent elle se lasse :
Ne lui résistons point : son flambeau précieux
Pour la derniere fois luit peut-être à nos yeux :
Sur un esprit flotant rarement elle opére ;
Quand elle s'offre à nous faut-il qu'on délibere ?
Imitons cet ami, qui sans retardement
Saisit de ses bontés le fortuné moment.
Puisse-t-elle sur nous verser ses influences :
Puisse-t-il obtenir par de vives instances
Que cette souveraine asservissant nos cœurs,
Entr'eux & lui bien-tôt partage ses faveurs.

EPITRE A UN AMI *malade.*

N'Est il point de remede au tourment qui t'accable ?
S'il est opiniâtre, il n'est pas incurable :
Que ne puis-je opposer à son fatal progrès
De l'art médecinal les plus rares secrets !
Si j'avois de *Geofroi* la profonde science,
Et du fameux *Héquet* la longue expérience,

Pour

Pour calmer tes douleurs & prolonger tes jours
J'irois avec plaisir t'offrir un promt secours.
Mais en quoi peut agir le zele qui me presse ?
Quelle ressource, hélas ! L'ignorance ne laisse
A la tendre pitié que pour toi je ressens
Que des soupirs oisifs, & des vœux impuissans.
Il faut avoir recours à la philosophie ;
Contre les plus grands maux elle nous fortifie :
Pour adoucir les tiens c'est un contrepoison ;
Sers-toi de ses avis, sers-toi de ta raison.
Que dis-je, cher V... & quelle erreur m'abuse !
Je vois qu'à ce conseil ton ame se refuse ;
Et que par des motifs & plus saints & plus purs
Elle veut recourir à des moyens plus sûrs.
Je conviens avec toi que la sagesse humaine
Est un guide qui tient une route incertaine ;
Qu'il fait bien des faux pas ; que l'homme en le suivant
Est sujet à la chute, ou s'égare souvent.
Qu'est-ce que la raison du mortel le plus sage ?
Le timon d'un vaisseau près de faire naufrage ;
Une fausse lueur dont l'éclat éblouit,
Qui produite au grand jour bien-tôt s'évanouit ;
Une aveugle qui veut se conduire elle-même,
Dont la présomption se trace un vain sistême ;
Qui ne sçait presque rien, & qui croit tout sçavoir,

Qui céde au moindre obstacle, & qui croit tout pouvoir.
Quand de la vérité le flambeau nous éclaire,
Quand la foi nous apprend ce que nous devons faire,
Nous trouvons, quelque mal qui nous puisse accabler,
L'infaillible moyen de nous en consoler.
Sans la religion qu'un Dieu nous a prescrite,
Esclaves de l'orgüeil nous souffrons sans mérite;
L'Evangile proscrit la vertu des payens;
Il n'est de vrais héros que les héros chrétiens,
Que ceux dont le martire, ou dont la pénitence
Par une rude épreuve exerce la constance.
L'arbitre souverain de la terre & du ciel
Aime un cœur abreuvé d'amertume & de fiel.
Celui qui nous sauva par les plus grands supplices
Nous apprend que la Croix doit faire nos délices;
Que le ciel sans combats ne peut se conquérir;
Et qu'un chrétien ne l'est qu'autant qu'il sçait souffrir.
Offre donc au Seigneur les maux dont il t'afflige;
Cette offre est un tribut que sa justice éxige:
Lorsque son bras vengeur s'appesantit sur nous
C'est son amour qu'il montre, & non pas son courroux:
Sévére par bonté nous le voyons lui-même
Purifier ainsi les victimes qu'il aime.
En te livrant aux coups dont il veut te fraper,
Etoufe les soupirs qui pourroient t'échaper.

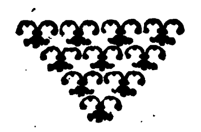
Pour forcer dans nos maux la nature à se taire,
Envisageons la croix, & montons au Calvaire :
C'est là qu'aux pieds sanglans d'un Dieu crucifié,
Le sensuel confus devient mortifié :
C'est là que dans un humble & modeste silence
Pour expier le crime expire l'innocence :
C'est là, qu'avec mérite on apprend à souffrir ;
C'est là que sans se plaindre on apprend à mourir.
Plus ta douleur sera violente & cruelle,
Plus tu seras conforme à ce divin modele ;
Plus tu dois te flater de posseder un jour
Le bonheur éternel du céleste séjour.
Mais tu n'as pas besoin qu'un autre t'encourage,
Ni que mon amitié te tienne ce langage :
Sous le poids de tes maux tu n'es point abattu,
Et nous ne verrons pas succomber ta vertu :
Plus éclairé que moi, mieux instruit & plus sage ;
Tu sçais avec prudence en faire un bon usage ;
Et sans en être émû, sans en être affligé,
Tu crains presque déja d'en être soulagé ;
Tandis qu'une moitié qui t'aime & qui t'est chere,
Et dont on ne peut trop loüer le caractere,
Par un soin empressé, par un zele assidu
Cherche à te rendre un bien qu'elle-même a perdu.
Sans redouter la mort, sans souhaiter la vie,

Avec soumission ton ame est asservie
Aux ordres absolus du maître de nos jours
Qui comme il veut abrége, ou prolonge leur cours,
Je n'en suis pas surpris; ta foi pure & sincere
N'aspire vivement qu'au bonheur qu'elle espere;
Du feu dont elle brûle elle a mille témoins,
Et de ta pieté je n'attendois pas moins.
Voilà les sentimens d'une vertu chrétienne,
Fidelle à ses devoirs, & telle que la tienne:
Voilà ce que j'admire, & voudrois imiter;
Heureux si quelque jour je puis en profiter!

LETTRE A MONSIEUR.....

NE soyez point surpris, Monsieur, si vous ne me voyez plus parmi la foule qui souvent vous importune en vous faisant la cour. Je ne suis plus de ce monde; j'y ai renoncé: En y renonçant, nous ne faisons qu'accomplir le voeu que nous avons fait en y entrant. Dieu a rompu les liens qui m'y attachoient: La grace m'a transporté dans un autre, où je suis tranquille, où je

me trouve bien, & où je souhaite vivre & mourir. La retraite d'où je ne sors que pour remplir des devoirs essentiels & indispensables, ou pour aller quelquefois respirer l'air de la campagne, ne me fait point oublier ce que je vous dois : ma reconnoissance ne vous y perd point de vûë. Je me fais un plaisir peut-être trop sensible, de penser aux bontés dont vous m'avez honoré. Dans des momens de récréation que ma solitude me laisse, j'ai retouché une piece qui vous regarde, que la vivacité, l'impatience & l'empressement de mon zele ne m'avoient pas permis de rendre plus réguliere : Je prens la liberté de vous l'envoyer moins défectueuse, & de me dire avec un respectueux attachement..



REFLEXIONS.

LA fête d'une égliſe approche : On retient une quêteuſe belle, jeune & magnifique. Le jour arrive, où *Liſe* retenuë depuis long-tems doit s'aquitter de cette pieuſe corvée. *Liſe* plus brillante que les diamants qui ornent ſon front, plus parée que l'autel du ſaint dont on ſolemniſe la fête, paroît, fend la preſſe. Un ſuiſſe lui ouvre le chemin; un écuyer la conduit; une ſuivante l'accompagne; un laquais ſuivi d'un autre porte deux aunes d'étoffe dont ſa queüe eſt compoſée; des fleurs arrangées avec ſoin entrent dans l'œconomie de ſa coëffure; des mouches placées avec art, & des couleurs empruntées relevent l'éclat de ſon teint. *Liſe*, que prétendez vous faire ? Quelle eſt votre intention ? Eſt-ce des cœurs que vous voulez quêter, ou des deniers deſtinés à un pieux uſage ? Eſt-ce un amour criminel pour vous, ou une charité loüable pour le

malheur à ceux par qui le scandale arrive, dit l'écriture. /

prochain que vous entreprenez d'exciter ? Songez-vous que vous vous montrez devant des chrétiens que vous ſcandaliſez ? Paroîtriez-vous autrement dans une aſſemblée profane ? Ne ſçavez-vous pas que vous êtes dans le temple du Seigneur ? Que n'avez-vous le recueïllement & la modeſtie des Anges qui l'y adorent ? Après avoir renoncé à ſatan dans le lieu ſaint, venez-vous parjure audacieuſe y étaler ſes pompes les plus étudiées ? Ignorez-vous que le fouët à la main Jéſus-Chriſt en a banni lui-même les profanateurs ? Et que la maiſon de Dieu eſt une maiſon de priere, où les fidelles ne doivent ſe raſſembler que pour s'anéantir & s'humilier devant ſa majeſté infiniment reſpectable ? *Liſe*, par votre indécence & par votre vanité, non ſeulement vous perdez le fruit d'une action qui pourroit être d'un grand mérite auprès de Dieu ; mais vous lui déplaiſez, ce qui arrive toûjours quand on cherche à plaire aux hommes.

Renfermez-vous dans votre état

Polimene; vous avez tout le mérite qu'on peut avoir, excepté celui qui vous eſt néceſſaire & qui convient à votre profeſſion. Elle vous interdit tout amuſement frivole & profane. Votre diſſipation nous ſcandaliſe : Vous avez des talens, exercez les. Dévoüé au culte des autels, croyez vous pouvoir vivre impunément comme un homme du monde ? Ce bénéfice qui vous produit un revenu conſidérable, ne vous engage-t'il pas à la réſidence & au ſoulagement de tant de malheureux qui ont beſoin de ſecours tant pour le ſpirituel que pour le temporel ? Vous laiſſez inculte la vigne du Seigneur ; les ronces, les épines l'étoufent : Elle demande un travail aſſidu, & des ouvriers vigilans. Les reproches qui ſont adreſſés au ſerviteur inutile & la punition redoutable dont le pere de famille le menace, doivent vous faire trembler. Réformez votre conduite. Souvenez-vous des leçons de ſaint Paul à Thimothée. Veillez, priez, travaillez, exhortez, inſtruiſez. Devenez un digne ſucceſſeur des Apô-

tres. N'ayez point honte de remplir les fonctions du plus saint & du plus respectable des ministeres. N'aspirez point aux grandes dignités ; elle sont souvent l'écuëil de la sagesse & de la vertu. Les saints en ont connu & fui le danger : Fuyez les, ou aquittez-vous avec une scrupuleuse exactitude des devoirs qu'elles imposent.

Que prétendez-vous, insensé *Harpagon*, avec cet amas d'or & d'argent que vous accumulez chaque jour par des soins pénibles & des épargnes sordides ? Craignez-vous de n'en avoir point assez pour le reste de votre vie ? quelle erreur ! désabusez-vous. Croyez-vous emporter ces trésors dont vous n'êtes que dépositaire ? La mort est sourde, aveugle, infléxible : N'espérez point l'éblouïr, ni la corrompre par vos richesses : Elle vous immolera sans égard & sans pitié. Ces biens dont vous vous interdisez vous même l'usage, passeront bientôt en d'autres mains. Un avide & peut-être ingrat héritier s'appropriera vos dépoüilles. J'imite, disiez-vous au-

trefois, la prévoyance de ces prudens petits animaux, qui amaſſent pendant l'été dequoi ſubſiſter dans la ſtérile & incommode ſaiſon de l'hiver : Imitez les donc en tout ; & tandis qu'il en eſt encore tems, joüiſſez avec ſageſſe & tranquillité à l'âge où vous êtes du fruit de vos travaux & de vos peines. Faites une échange avantageuſe de ces biens périſſables contre ceux du ciel qui ne ſont ſujets à nulle viciſſitude : & n'attendez pas pour en faire part aux indigens, que la mort vous ait mis dans l'impuiſſance d'en faire aucun uſage.

Ceux qui ſont dans le malheur & dans l'indigence ont des occaſions & des moyens de pratiquer pluſieurs vertus, que ceux qui vivent dans l'abondance & dans la proſpérité ne connoiſſent pas. C'eſt ce qui doit conſoler les uns, & rendre l'état des autres moins digne d'envie.

La vie eſt courte. Les malheureux doivent prendre le parti de ſouffrir avec patience, comme des voyageurs qui trouvent un mauvais gîte où ils ne

doivent pas séjourner long-tems.

C'est avoir bien mauvaise opinion de soi-même, & ne se croire propre à rien, que de mener une vie molle & oisive.

Il faut par une œconomie bien entenduë se mettre en état de n'avoir pas besoin du secours d'autrui. Ne comptons point sur les amis d'à-présent. Nous n'en pouvons avoir de plus sur & de meilleur que notre raison, quand la religion l'éclaire.

Ce n'est point être heureux que de vivre long-tems, d'être puissant & riche, de goûter les plaisirs, de joüir des biens d'ici bas. Cette maxime paroît aux amateurs du monde un paradoxe révoltant: Elle n'en est pourtant pas moins véritable. Il faut porter plus haut & plus loin ses désirs: & ne pas se borner à une félicité présente & passagere: C'est un bonheur trop limité pour une ame immortelle, qui doit avoir des vûës plus dignes de sa noblesse & de sa grandeur.

LE PECHEUR MOURANT.

MAlheureux, devant Dieu tu vas bien-tôt paroître
Pourquoi daigna-t-il te former?
N'étoit-ce pas pour le connoître,
Pour le servir, & pour l'aimer?
Mais esclave des loix que le monde idolâtre,
Ton cœur a toujours rejetté
Aveuglément opiniâtre,
La lumiere & la vérité.
La Grace en ta faveur a fait plus d'un miracle:
A périr tu t'es obstiné:
Dieu vouloit te sauver; toi seul as mis obstacle
Au bonheur éternel qu'il t'avoit destiné.
Sa bonté t'appelloit au céleste héritage;
Sa justice aux enfers va te précipiter:
Ne t'en plains pas: le Ciel étoit ton appanage;
Qu'as-tu fait pour le mériter?
Tes gémissemens inutiles
Ne révoqueront point son immuable loi;
Tes pleurs sont superflus, tes soupirs sont stériles:
Tu t'es moqué de Dieu, Dieu se moque de toi.

Ainsi

Ainsi qu'Antiochus près de perdre la vie,
En vain de tes forfaits tu sens de la douleur :
La crainte opére sur ton cœur ;
Mais l'amour seul nous justifie.

Sur le même sujet.

TAndis que l'on est en santé,
On songe rarement à réprimer ses vices ;
On néglige la piété,
On raille impudemment ses plus saints exercices ;
Mais on change à la mort, quand il n'en est plus tems ;
De sentimens & de langage :
Alors la vérité nous paroît sans nuage :
Insensé libertin, c'est là que je t'attens.



LA NAISSANCE ET LA MORT DE JESUS-CHRIST.

SAuveur du genre humain qu'avoit souillé le crime,
Qui pourroit refuser de vivre sous tes loix ;
Quand pour l'amour de nous, adorable victime,
Tu nais dans une étable, & meurs sur une croix.

SUR LA MORT.

LA mort effraie une ame au démon asservie ;
Un chrétien la regarde avec tranquillité :
Tout ce qui prolonge sa vie,
Retarde sa félicité.

LA VIGILANCE SUR SOI-MESME.

VEillez soigneusement, créature fragile ;
L'innocence est un bien qu'on doit beaucoup priser ;
Vous portez ce trésor dans un vase d'argile
Que le moindre choc peut briser.

SUR SAINT AUGUSTIN.

TAndis que parcourant & l'Europe & l'Afrique,
Malgré les conseils & les pleurs
De la vertueuse *Monique*,
Augustin aveuglé se livre à mille erreurs :
La Grace l'éclaire, l'arrête,
Le rend par un attrait prévenant & vainqueur,
Et sa plus illustre conquête,
Et son plus zélé défenseur.

ESPECE DE RONDEAU.

DE votre fastueuse & superbe opulence
Dans le séjour des morts vous n'emporterez rien ;
Et vous n'y trouverez qu'une affreuse indigence ;
Tremblez, Riches, *pensez-y bien*.

Cités au tribunal qui n'admet point d'excuse,
Détrompés des grandeurs que doit fuir un chrétien,
Vous connoîtrez bien-tôt l'erreur qui vous abuse ;
Ambitieux, *Pensez-y bien*.

Vous qui goûtez des sens les flateuses délices;
Privés de tout espoir, & du souverain bien,
Vous serez condamnés à d'éternels supplices;
Voluptueux, *Pensez-y bien.*

LETTRE à Mr.

J'Ai peut-être autant besoin de consolation que vous, Monsieur; cependant j'entreprens de vous consoler. J'espere que les raisons que j'employerai pour calmer votre tristesse, pourront servir à modérer la mienne.

La philosophie peut aider à nous faire supporter les afflictions avec patience, mais sans fruit. Souvent elle affecte au dehors une contenance ferme & tranquile, tandis que l'intérieur est dans le trouble & dans l'agitation. Sous ce masque artificieux elle dissimule nos foiblesses & déguise nos passions sans les guérir. Elle n'oppose aux révoltes de la nature qu'un frein qui ne dompte pas son indocilité, & qu'une raison fas-

tueuſe, qui en nous faiſant éviter un écüeil, nous précipite dans un autre. Impuiſſante & préſomptueuſe, elle nous éclaire pour nous éblouir, ou pour nous égarer : & le plus grand avantage qu'elle procure à ſes partiſans dans leurs chagrins, c'eſt de les garantir de l'abattement & du déſeſpoir, & de leur donner plûtôt de la haine pour vice, que de l'amour pour la vertu.

La religion plus ſainte & plus héroïque, porte plus loin ſes prérogatives, & notre courage. Non ſeulement elle adouçit l'amertume de nos malheurs, mais elle ſçait nous les rendre utiles, & nous y faire trouver de la ſatisfaction, & même de la joye. Elle nous les fait regarder comme des maux paſſagers & courts qui ſervent à expier nos fautes, à exercer notre conſtance, & à éprouver notre reſignation. Elle nous dit que le Seigneur n'afflige que ceux qu'il aime; & qu'en nous châtiant il ne veut pas nous perdre, mais nous corriger. Elle nous apprend que les adverſités ſont le partage des élûs; qu'une proſ-

périté inaltérable eſt ſouvent un préſage de réprobation : que Dieu répand des conſolations & des douceurs ſecretes & inexprimables dans l'ame de ceux qui en ſouffrant eſperent en lui ; & qu'il les rend par la privation des biens d'ici-bas, dignes d'en poſſéder d'infiniment meilleurs qu'il leur réſerve. Voilà, Monſieur, les leçons d'une morale qui n'eſt point ſujette à l'erreur, & que l'on ne puiſe qu'à l'école de la véritable ſageſſe. Sous les auſpices d'un pareil guide, on ne riſque point de faire de faux pas, ni de mauvaiſes démarches.

Ce n'eſt donc point aſſez d'être philoſophe dans les afflictions, il faut encore être chrétien. Il ne ſuffit pas de n'y point ſuccomber, nous devons les mettre à profit. Le ſage ne lute contre les traverſes de la vie, qu'avec le ſecours que la foi lui fournit. Il ferme la bouche & l'oreille aux plaintes & aux murmures, perſuadé, quelque mal qu'il lui arrive, qu'il ſouffre bien moins qu'il ne mérite ; il s'enrichit par ſes pertes ;

il se félicite de ses malheurs ; il s'instruit & se perfectionne par ses disgraces. Tranquile au dedans comme au dehors, humble, soumis, docile, il aime, il remercie, il adore la main paternelle qui le frape ; & par le sacrifice de son amour propre, il ne pense qu'à purifier en lui de plus en plus une victime qu'il tâche de rendre agréable au Seigneur.

Quel doit être notre modele ?
Qui, du fier philosophe, ou de l'humble chrétien,
Trouve dans les revers un plus ferme soutien ?
Jugeons-en par ce parallele.

Je suis, Monsieur, &c.



EPITRE A Mr. C....

Sur la mort de Mademoiselle de M......

HElas, c'en est donc fait ; *Rose*, l'aimable *Rose*,
Digne objet des regrets que sa perte nous cause,
Meurt, & si je la plains d'avoir fini son sort,
Je ne te plains pas moins de survivre à sa mort.
Cette plante autrefois sous tes yeux élevée,
Et je puis dire encor par tes soins cultivée,
Au printems de ses jours tombe comme une fleur
Que trenche sans pitié la faux du moissonneur.
Jusqu'au dernier moment ton estime & ton zele
Ont rempli les devoirs d'une amitié fidelle...
Tu soupires... Contrains tes pleurs prêts à couler:
Par d'utiles conseils tâche de consoler,
Dans la douleur profonde où leur ame est plongée ;
Une mere éperduë, une sœur affligée.
Fais agir la raison, & fais parler la foi ;
Ce sont là, cher A... des soins dignes de toi.
Fais-leur sentir que l'une apprend que la tristesse
Quand elle va trop loin dégénere en foiblesse,
Et que l'autre nous dit que la religion
Exige de nos cœurs plus de soumission.

Que sommes-nous mortels ? Et qu'est-ce que la vie
Qui nous est malgré nous si promtement ravie ?
Une ombre, une fumée, un éclair qui s'enfuit,
Un songe, une vapeur qui bien-tôt se détruit.
A cette vérité refractaire indocile
L'homme peut-il compter sur un bien si fragile,
Quand mille & mille maux qui menacent nos jours
Peuvent à chaque instant en terminer le cours !
Nous n'en avons que trop la triste expérience :
Mais envain là-dessus on réfléchit, on pense :
Nous voyons fréquemment tomber à nos côtés
Parens, amis, voisins, par la mort emportés ;
Et nous n'en devenons ni meilleurs, ni plus sages :
Sur une mer perfide, & sujette aux orages,
Dans un frêle vaisseau tourmenté par les vents
On espere aller loin, on croit voguer long-tems.
Vaine & frivole erreur ! Le texte évangélique
Pour nous désabuser d'un espoir chimérique,
Dit que comme un voleur sans escorte & sans bruit
La mort vient nous surprendre au milieu de la nuit :
Que des traits imprévûs que l'aveugle nous lance
On ne se garentit que par la vigilance ;
Et que presque toujours quand nous n'y pensons pas
Un coup fatal nous fait succomber au trépas.
Suivons de l'esprit saint le conseil salutaire ;

Revenons d'un abus qui nous eſt ſi contraire :
Et penſons aujourd'hui que nous pouvons demain
Paroître au tribunal du Juge ſouverain.
L'exemple ſi touchant de la jeune victime
Qu'un coup prématuré ravit à notre eſtime,
Donne ſur cet article à qui veut l'écouter
Un avis important dont il faut profiter.

Sanctifions les pleurs que nous allons répandre
Sur le froid monument où repoſe ſa cendre :
Humblement proſternés prions avec ferveur ;
Et tâchons de fléchir le Ciel en ſa faveur.
Que de lugubres chants le temple retentiſſe ;
Et que de nos autels l'auguſte ſacrifice
Qui ſatisfait pour nous & peut tout expier,
Acheve entierement de la purifier.
Puiſſe-t-elle avoir part à ce bonheur ſuprême
Ce pur écoulement de celui de Dieu même :
Puiſſe-t-elle joüir de l'éternelle paix
Qui doit fixer nos vœux, & combler nos ſouhaits.



ŒUVRES DIVERSES,

EN VERS ET EN PROSE.

Diversis diversa placent.

SECONDE PARTIE.

ŒUVRES DIVERSES,

EN VERS ET EN PROSE.

Par Monsieur ******

Diversis diversa placent.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. XXXVI.

ŒUVRES DIVERSES,

EN VERS ET EN PROSE.

Par Monsieur ******

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M.DCC.XXXVI.

LETTRE
EN FORME DE DISSERTATION
SUR LA POESIE.

A Monsieur .....

VOus ne voulez pas, Monſieur, qu'un Poëte chrétien introduiſe, ni apoſtrophe dans ſes vers les dieux du paganiſme. La délicateſſe de votre piété incompatible avec eux, s'en ſcandaliſe : ce zele eſt loüable. Je vais tâcher pourtant de répondre à vos objections, & de lever vos ſcrupules. Sans prétendre juſtifier ces ornemens de la poëſie, j'eſſayerai de les rendre moins condamnables. Je commence par faire un déſaveu authentique de ceux de ce genre que j'ai employés dans les miennes ; & je conviens qu'il ſeroit plus à propos de s'en abſtenir. Mais ne peut-on pas leur faire grace, en faveur des raiſons

que je vais apporter pour défendre leur cause problématique?

L'objet de la poësie, est le plaisir innocent qu'elle procure à l'esprit. Elle ne peut parvenir à sa fin, sans embellir les sujets qu'elle traite, de toutes les graces dont ils sont susceptibles. La fable est la source où l'imagination puise ces fictions brillantes, dont l'opération amuse & intéresse le lecteur. Un poëme dénué de ce secours, pourroit paroître froid, languissant, insipide, ennuyeux. Quelle beauté, quelle énergie auroit la description d'une tempête, si Neptune ne soulevoit les flots amers avec son trident, & si les vents fougueux en brisant leurs chaînes, ne sortoient avec impétuosité des antres d'Eole? Peut-on ramener le calme après l'orage, si les deux freres d'Hélene, la présence des Alcions, & le souffle tempéré des zéphirs n'applanissent les montagnes liquides de l'élément infidelle? Comment peindre avec grace les douceurs de la campagne, & les plaisirs champêtres, à moins que Flore n'émaille

maille les parterres ; que Pomone ne cultive les vergers ; que Bacchus ne mûrisse les raisins ; que Céres ne fertilise les plaines ; que Pan avec les Faunes & les Driades ne forme des danses légeres à l'ombre des forêts ; que Diane & ses compagnes jointes à une troupe de chasseurs, n'en poursuivent les hôtes rugissans, & que la nimphe Echo ne répete le son des chants & des haut-bois dont les bergers font retentir les côteaux ?

Veut-on faire avec succès le récit d'un combat ? que la Discorde les cheveux épars & hérissés sur un front livide, les yeux farouches & étincelans, pour signal secouë son flambeau ; que Mars tout sanglant échauffe le carnage ; que Vulcain fournisse aux combattans des armes forgées dans les cavernes brûlantes de Lemnos, ou du mont Etna ; que Pallas de son égide couvre les vainqueurs ; que Bellone ranime l'espoir des vaincus. L'émulation excitera foiblement aux belles actions & à la vertu, sans les récompenses que la gloire

& la Déesse aux cent voix distribuent aux conquérans, & aux sages.

Il se trouve du rapport & de la conformité en plusieurs endroits entre l'histoire sacrée & la profane. L'intention de ceux qui ont inventé la fable, n'a point été de séduire & de corrompre les hommes: au contraire ils ont voulu corriger le vice, instruire l'ignorance, & réformer les mœurs. S'ils ont armé de serpens les Euménides du Tartare; s'ils ont mis un foudre vengeur dans les mains de Jupiter, c'est pour mettre un frein au crime, & pour intimider les scélérats. S'ils ont puni les Titans, les Ixions, les Tantales, les Sisiphes, les Prometées, les Danaïdes; c'est afin de donner de l'horreur pour la perfidie, le brigandage, le parjure, l'impiété, le sacrilége, & le parricide. S'ils ont fait des Dieux de leurs héros, c'est pour exciter à la vertu, & encourager aux grands exploits. Mon dessein n'est pas d'applaudir à la morale du paganisme, ni d'excuser les illusions de l'idolatrie. Graces au ciel, nous vivons dans un païs & dans

un siecle éclairé où l'on n'est point infesté de ces erreurs. Ne peut-on parler de ces divinités fabuleuses que révéra l'aveugle antiquité, sans adhérer à ses opinions? Ne seroit-ce point profaner le nom de Dieu, qui, selon le Roi prophete, est *saint & terrible*, & que vous voulez substituer à leur place, que de l'apostropher dans des pieces qui ne sont ni graves, ni sérieuses, ni dignes de sa majesté infiniment respectable. Qu'il me préserve de penser que l'on doive le retrencher de tous les ouvrages. Je voudrois qu'il ne fût que dans la bouche de ceux qui le craignent, qui l'aiment, & qui le servent; & que dans les écrits de ceux qui l'honorent, & qui ne travaillent que pour sa gloire. Nous ne pouvons le prononcer & l'écrire trop souvent, quand notre bouche & notre plume ont la pureté qu'il demande. Que devant ce nom si grand & si saint *tout genou fléchisse*: que devant ce Dieu qui seul mérite notre culte & nos adorations, disparoissent ces fantômes de divinité, que par de superstitieuses

apothéoses consacrerent l'intérêt, l'ignorance, l'aveuglement, & la flaterie: élevons-lui un trophée des dépoüilles de ces dieux impuissans, & du débris de leurs autels; & ne les laissons point usurper un encens & des hommages qui ne sont dûs qu'à lui.

Pour parler franchement, Monsieur, je suis de votre avis. Nous sommes l'un & l'autre trop amis de la vérité, pour penser différemment sur la question dont il s'agit. La raison concilie nos sentimens, quoiqu'il paroisse y avoir quelque diversité. Vous ne voulez pas qu'on fasse mention des faux dieux: vous souhaitez qu'on employe le nom de Dieu, au lieu de ces divinités; j'y souscris, pourvû que ce ne soit point dans une piece dont le sujet & la matiere en profanent l'auguste sainteté. La Fable, dites-vous, farde plus, qu'elle n'embellit la Poësie: ce poison contagieux doit allarmer les esprits sages & prudens, parce qu'il peut nuire aux foibles, aux simples & aux crédules. Je me rends à votre décision: j'ajoûte seulement que

les lumieres de la véritable religion nous mettent à l'abri de ce danger ; mais qu'il est toujours bon d'éviter la diversion que peuvent faire ces idées païennes ; & qu'un poëte chrétien ne doit rien faire qui ne puisse servir à la gloire de Dieu, & contribuer à l'édification du prochain. D'ailleurs, a-t-on besoin du secours de la mithologie ? Sans appeller Iris l'arc-en-ciel, Philomele le rossignol, Neptune la mer, Vulcain le feu, Junon l'air, Apollon le soleil, Diane la lune ; sans faire pleuvoir & tonner Jupiter ; sans donner pour cause de la naissance & de la couleur de l'anémone & de la rose, les larmes de l'Aurore, & le sang d'Adonis, ne peut-on pas approfondir les secrets de la nature, & les misteres de la phisique ; & en tirer des beautés utiles qui enrichissent la poësie ? Je ne prétens point la dépoüiller de tous ses agrémens. L'Estre tout-puissant dont la main féconde a tiré du néant l'univers ; celui *dont le firmament annonce la grandeur & publie la gloire* ; celui *qui est si admirable*

dans tous ses ouvrages; qui a ouvert un passage à une armée nombreuse au travers des flots de la mer; qui d'une manne céleste a nourri son peuple dans un desert stérile & inculte; qui a fait sortir d'un aride rocher une source abondante, ne nous fournit-il pas des idées assez grandes & assez magnifiques. Les oracles des écritures sacrées, & les organes de l'Esprit saint que l'onction, l'éloquence & le sublime caractérisent, ont-ils eu recours à des fictions qui défigurent la vérité, & qui décréditent ceux qui les employent? Le vrai, seule source du bon & du beau, a proscrit ces mensonges & ces impostures; & nous laisse de quoi y suppléer, en donnant à l'art, des graces solides, naturelles, & convenables. Si je décris une tempête, ne puis-je pas faire monter un vaisseau jusqu'au séjour des astres, & le faire descendre jusqu'au fonds des vastes abîmes de l'océan? Le soulevement de la mer agitée n'inspirera-t-il pas la terreur? Les mats rompus, les voiles déchirées, les torrens impétueux qui tombent du

ciel ; les cris des matelots consternés & lutans contre l'orâge ; le sifflement des aquilons en courroux ; le choc bruiant des vagues mugissantes qui se heurtent & se brisent en humides éclats contre des rochers couverts d'écume ; des tourbillons de feu qui embrasent les airs obscurcis ; la foudre qui fend avec fureur les nuës épaisses & enflammées ; des gouffres prêts à tout engloutir, qui semblent s'ouvrir jusqu'au centre de la terre : à l'aspect d'un naufrage évident & prochain, tant d'horreurs rassemblées ne présentent-elles pas à l'esprit une image vive & effrayante qui produit son effet & saisit le lecteur ?

Si je veux célébrer une fête pastorale sur de verds gazons qu'humectent & rafraîchissent la rosée & les fontaines, je ferai danser d'un pied agile au son des chalumeaux, des bergeres couronnées de fleurs cüeillies avec choix & arrangées avec art. Des bergers lestement vêtus y accourront des hameaux d'alentour, & accorderont leurs tendres hautbois & leurs douces musettes aux ramaȝ

ges harmonieux des aîlés habitans des bois. La ſincérité, la candeur, la paix, la liberté, aſſaiſonneront leurs plaiſirs innocens. Leur parure ſera galante quoique modeſte. On leur ſervira un repas ſimple & frugal, mais élégamment aſſorti : des fruits nouveaux & délicieux y brilleront dans des corbeilles tiſſuës d'un jonc fin & d'un oſier ſouple, par une main adroite. Dans des coupes de criſtal artiſtement gravées, on boira d'une liqueur vermeille qui flatera le goût ſans nuire à la ſanté ni à la raiſon. Les jeunes gens s'exerceront à différens jeux ; les uns diſputeront le prix de la courſe, les autres celui de la lutte, que de ſages vieillards adjugeront à ceux qui les auront mérités : les bergeres animeront par leur préſence les concurrens, & par leurs cris de joye applaudiront aux vainqueurs.

Tracerai-je par écrit le déſaſtre affreux d'un ſiége ou d'une bataille ; j'expoſerai ſur un théatre rempli de ſanglantes victimes, le ſpectacle épouvantable des horreurs qu'enfante la guerre. Mille

bouches d'airain vomiront de tout côté le salpêtre & la mort ; & foudroyeront des murs presque inaccessibles, attaqués & défendus avec vigueur. La ville en proye à la flâme & au pillage, sera le vaste bûcher de ses propres citoyens ; & ensevelira sous ses brûlans débris une partie de ses habitans. Les temples ne seront point un sûr asile pour leurs sacrés ministres. Le sexe & l'âge ne garantiront ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfans des actes d'hostilité de cette expédition militaire : on les verra courir aux armes pour défendre leurs foyers & leur patrie. La bataille sera longue, cruelle, opiniâtre : le sang coulera par tout à grands flots ; & abreuvera les sillons altérés : des montagnes de morts & de mourans serviront de barrieres & de remparts aux deux partis qui ne respireront que le meurtre. La férocité paroîtra dans les yeux du soldat animé : la poussiere, la fumée, le hennissement des chevaux, le son des tambours & des trompettes, les clameurs, le carnage, redoubleront

l'ardeur furieuse & l'yvresse brutale des combattans. Le fer, le feu, le tumulte, le désordre, la barbarie regneront sur le champ de bataille disputé courageusement de part & d'autre.

Ces récits n'offrent-ils point des peintures assez vives & assez riches de leur propre fond; ne peut-on se passer du secours de la fable, que la foi nous interdit, sans affoiblir les beautés de l'art, qui a toûjours assez de quoi plaire par lui-même, quand il est bien traité?

J'exhorte donc avec vous, Monsieur, tous ceux qui ont & qui exercent le talent d'écrire, à faire gloire de la religion qu'ils professent, à ne la point déshonorer dans leurs ouvrages par des traits empruntés de la fable; & à n'employer qu'avec ménagement & discrétion, ou plû-tôt à rejetter avec un soin scrupuleux ces ornemens frivoles. Il n'y a ni excuse, ni prétexte qui puisse les autoriser. Je me rétracte sur leur apologie que je soumets à votre critique. Les réfléxions que les vôtres m'ont suggérées, me confirment dans votre

opinion : Elle est fondée sur un raisonnement capable de confondre les plus obstinés incrédules. Redevable à votre sagesse qui m'a détrompé, je suis avec une reconnoissance respectueuse . . .

EPITRE

A UN AMI DE L'AUTEUR qui le pressoit de quitter Paris, & d'aller demeurer avec lui en Province.

INterpreté des voeux que forme ta tendresse
A quitter ce séjour en vain ta voix me presse ;
En vain avec ardeur ton zele officieux
M'appelle en des climats favorisés des cieux.
Insensible à ma gloire, inutile à mon prince,
Irai-je sans honneur vieillir dans la province,
Avilir mes talens, & nouveau *Céladon*
Enfler mes chalumeaux sur les bords du *Lignon* ?
Songe, ami, qu'autrefois le chantre d'Ausonie
Parmi les courtisans fit briller son génie :
Puis-je exercer le mien avec des campagnards,
Et parmi les bergers cultiver les beaux arts ?
Que dis-je ? Ces plaisirs ne me touchent plus guere ;
Peu jaloux des appâs d'une vaine chimere ;

J'ai passé la saison où tout plaît, où tout rit;
La sagesse commence à meurir mon esprit:
Par les instructions qu'on puise en son école,
De mon printems qui fuit la raison me console;
Je touche à mon automne, & je n'aspire plus
Qu'au repos ennemi de tous soins superflus.
Pour les solides biens aujourd'hui je soupire:
Les passions sur moi n'ont plus le même empire:
Mon cœur contre leurs fers esclave révolté
S'est affranchi d'un joug qu'il a long-tems porté.
Si dès mes premiers ans plein d'une noble audace
J'ai disputé le prix aux disciples d'Horace;
Le tems a refroidi cette boüillante ardeur.
De l'Estre souverain méditer la grandeur,
Admirer sa sagesse, adorer sa puissance,
Appaiser sa justice, implorer sa clémence,
Confus de mille erreurs dont il m'a détrompé,
Voilà l'unique objet qui me tient occupé.
Ne t'imagine pas qu'au luxe accoûtumée
De ce qui brille ici mon ame soit charmée:
Paisible citoyen d'un lieu tumultueux
Je n'y vois presque rien qui ne blesse mes yeux.
J'y vois le vice altier nager dans l'opulence;
J'y vois l'humble vertu gémir dans l'indigence;
J'y vois de toutes parts d'idolâtres mortels

A

A l'aveugle fortune ériger des autels ;
Des hommes corrompus, interessés, avides,
Flateurs, ambitieux, scélérats & perfides :
Et pour me garentir de la contagion
Je me sers du secours de la religion,
Loin qu'à mes sens séduits le faste ait de quoi plaire,
Au milieu du fracas je vis en solitaire.
Dans un réduit commode, orné, mais simplement,
Et de livres choisis pourvû suffisamment,
Fuyant tout vain commerce, & séparé du monde,
Je joüis de moi-même, & d'une paix profonde;
Et je mets à profit le reste de mes jours
Dont la mort doit bien-tôt interrompre le cours.
Là, content de mon sort, & loin de tous faussaires,
Je trouve des amis fidelles & sinceres,
Qui dans leurs entretiens éxemts de tous soupçons
Joignent de bons conseils à d'utiles leçons.
Là, je n'entens jamais ni basse flaterie,
Ni mensonge impudent, ni fade raillerie,
Ni discours puéril, équivoque, affecté;
Tout y parle d'après l'éxacte vérité.
Je borne là mes vœux : crois-tu qu'il soit facile
De se faire à mon âge un nouveau domicile ?
Paris n'a plus d'attraits pour moi, mais j'y suis né;
Par le ciel pour tombeau son sein m'est destiné.

On s'arrache avec peine à sa chere patrie ;
L'instinct nous y retient, & le sang nous y lie :
C'est ce qui rend l'exil, quand il faut la quitter,
Un châtiment sensible, & rude à supporter.
En vain pour affermir notre foible courage,
On dit que tout païs est le païs du sage :
Sans un secours du ciel qui ne nous est pas dû
La nature est plus forte en nous que la vertu.
Lorsque je payerai mortelle créature
Le dernier des tributs qu'on doit à la nature,
Je souhaite mourir où sont morts mes ayeux,
Jusqu'au terrible jour reposer auprès d'eux ;
Et de profanes soins l'ame débarrassée
Terminer ma carriere où je l'ai commencée.
Ne m'en aime pas moins quoiqu'éloigné de toi :
Et crois que si jamais on m'imposoit la loi
De vivre absent des lieux où j'ai pris la naissance,
Je voudrois chez toi seul fixer ma résidence.



LE TRIOMPHE DE LA GRACE,

Sur la retraite de Madame....

PAr la grace autrefois Madeléne inſpirée,
Reconnut ſes égaremens ;
Par elle *Rhodope* éclairée,
Quitte aujourd'hui la cour & ſes amuſemens :
Quel ſpectacle ! Elle voit une amie expirante,
Dont le teint brillant & vermeil
Effaçoit la beauté d'une roſe naiſſante
Aux premiers rayons du ſoleil.
Ce n'eſt plus cet éclat : une douleur mortelle
De ſes jours preſque éteints conſume le flambeau :
Et bien-tôt ces attraits qui la rendoient ſi belle
Vont être enſevelis dans l'horreur du tombeau.
De ſentimens pieux vivement pénétrée
Elle apperçoit *Rhodope*, & lui parle en ces mots
Qu'interrompent cent fois d'une troupe éplorée
Les ſoupirs, les cris, les ſanglots.
Mépriſe des plaiſirs la douceur paſſagere :
Souffre qu'enfin ma mort te deſſille les yeux :
Tout paſſe ; le tems fuit comme une ombre légere :
Les momens en ſont précieux ;

Songe qu'il faut mourir ; & reçois mes adieux.

Elle expire. A l'inſtant *Rhodope* détrompée
Fait d'utiles réfléxions ;
Rougit d'avoir ſubi le joug des paſſions ;
Et de la vérité dont ſon ame eſt frapée
Sent & ſuit les impreſſions.
Dans une ſainte & paiſible retraite
Où le cœur eſt content, où l'ame eſt ſatisfaite,
Elle va pour jamais renfermer ſes appas ;
Et ne chercher qu'en Dieu cette douceur parfaite
Que le monde ne connoît pas.

Feu divin, céleſte lumiere,
Guidez-nous dans une carriere
Où nous trouvons partout le menſonge & l'erreur ;
Sur nous, grace puiſſante, opérez vos miracles ;
Regnez, triomphez des obſtacles
Que le démon jaloux met à notre bonheur.

Pour mettre au bas d'un Crucifix.

UN Dieu mourant ! L'homme insensible !
Cieux, frémissez d'étonnement :
Mon esprit trouve également
L'un & l'autre incompréhensible.

PARAPHRASE

De *Dies iræ, &c.*

CE jour qu'ont annoncé d'infaillibles oracles ;
Qui doit être suivi d'une éternelle nuit,
C'est ce jour de colere, & d'horribles spectacles ;
Ce jour où par le feu tout doit être détruit.

Que de gémissemens ! Quel trouble épouvantable !
Qui ne sera saisi d'accablantes frayeurs,
Lorsqu'un juge éclairé, pénétrant, redoutable
Viendra la foudre en main dévoiler tous les cœurs ?

La trompette en tous lieux sçaura se faire entendre:
Alors par un prodige aussi grand que nouveau,
Et que son auteur seul pourra faire & comprendre,
Les morts ressuscités sortiront du tombeau.

Dans un extrême effroi, j'en frémis quand j'y pense;
La nature & la mort tout à coup tomberont;
Quand pour leur châtiment, ou pour leur récompense
Dans les corps ranimés les ames rentreront.

On ouvrira ce livre aux méchans redoutable,
Par un doigt invisible exactement tracé,
Où sera contenu l'arrêt irrévocable
Qui contre les humains doit être prononcé.

Devant le tribunal de ce juge infléxible
Rien ne sera douteux, rien ne sera caché:
Nous verrons son courroux équitable & terrible
Confondre le pécheur, & punir le péché.

Infortuné coupable, où sera mon asile?
Que pourrai-je lui dire, & qui me défendra?
Ma conscience, hélas, sera-t-elle tranquile,
Quand le plus innocent devant lui tremblera?

Roi, souverain des rois, majesté formidable,
Nos mérites ne sont que tes propres bienfaits :
O source de bonté féconde, inépuisable,
Puissai-je quoiqu'indigne en sentir les effets.

Rappelle, mon Jésus, rappelle en ta mémoire
Tout ce que tu daignas faire & souffrir pour moi,
Après avoir quitté le séjour de ta gloire;
Et ne me fais mourir que pour vivre avec toi.

Tu m'es venu chercher : sur une croix infame
Une lance perça ton adorable flanc :
Que je ne perde point, ô sauveur de mon ame,
Le fruit de tes travaux, & le prix de ton sang.

Excuse mes erreurs, pardonne mes offenses;
Epargne un malheureux qui te prie instamment;
Et qui craint d'éprouver au jour de tes vengeances
De ses iniquités le juste châtiment.

Sois sensible à mes vœux : mon ame criminelle
Se livre entiere en proye à ses vives douleurs
Confuse de t'avoir été si peu fidelle :
Ecoute mes soupirs; sois touché de mes pleurs.

Tu fis grace autrefois à l'humble pécheresse,
Tu daignas à tes pieds & l'entendre & la voir;
Au larron sur la croix tu montras ta tendresse:
Ce souvenir ranime & flate mon espoir.

Quoique mon cœur long-tems ait croupi dans le crime,
Ne laisse point sur moi s'appesantir ton bras:
Ne permets pas, grand Dieu, que je sois la victime
De ce feu qui dévore & ne consume pas.

Sépare-moi des boucs race impure & maudite,
Qui subira les coups de ton bras courroucé:
Que parmi les brebis de ton troupeau d'élite
Parfaitement heureux je puisse être placé.

Dans des gouffres brûlans, dans un lieu de supplices
Les réprouvés punis descendront pour jamais;
Les élûs monteront au séjour des délices:
Que je goûte avec eux une éternelle paix.

Que ta grace à mon cœur ne soit jamais ravie;
Contrit & suppliant j'implore ton secours:
Abrége, il ne m'importe, ou prolonge ma vie;
Mais qu'une sainte mort en termine le cours.

AU R. P. D.....

DE la nouvelle loi digne & nouveau lévite,
Au zele ardent d'un proſélite
Tu joins la foi d'un vieux chrétien.
Par tes travaux apoſtoliques
Les vérités évangéliques
Triomphent du menſonge, & trouvent leur ſoûtien;
Tu les annonces dans nos temples;
L'Eſprit ſaint t'inſpire toujours:
Tu les prêches par tes diſcours,
Et plus encor par tes éxemples.
Ton éloquence eſt pathétique;
Rien ne peut réſiſter à ſa force énergique;
Elle intimide un cœur vicieux, ſcélérat,
Elle confond une ame orgüeilleuſe & mondaine;
C'eſt un foudre qui les abat,
C'eſt un torrent qui les entraîne.

LETTRE DE CONSOLATION

A UNE DAME,

Sur sa stérilité.

DEpuis plusieurs années que vous êtes unie à un époux rempli de mérite, vous n'avez pu, Madame, perpétuer son sang & le vôtre, quelqu'espoir qu'eussent fondé sur vous deux illustres familles. Je ne sçai si je dois vous plaindre, ou vous féliciter. Bannissez de votre esprit des craintes que de vains scrupules y font naître. Quoique le ciel vous laisse sans postérité, il ne desaprouve point un choix légitime & mutuel, sur lequel vous l'avez si long-tems & tant de fois consulté, & qu'une estime sincere & une inclination réciproque autorisent. C'est lui qui en pareil cas fait agir sur nous la simpathie conjugale, cette arbitre de nos destinées. Il répandra ses graces & ses bénédictions sur un engagement qu'il a formé lui-même.

La fécondité n'en est pas toûjours la suite & la preuve. Elle est souvent la source de nos larmes & la cause de nos malheurs. Vous avez démandé au Seigneur que cette union solemnelle & sacrée vous rendît chrétiennement heureuse ; vous pouvez l'obtenir sans devenir mere. Espérez cette faveur. Des prieres qui partent d'une bouche si pure, & d'un cœur si sage, ne peuvent manquer d'être efficaces.

Il est dans le monde tant de gens déplacés, incapables d'épreuve, de discernement & de réfléxion, c'est-à-dire qu'il se trouve si peu de personnes qui embrassent l'état auquel la providence les destine ; qu'il n'est pas étonnant qu'on en voye si peu d'heureuses & de contentes. La main invisible qui a uni la vôtre avec celle de monsieur votre époux, vous a elle même conduits tous deux aux pieds des saints autels : Vous vous y êtes présentés l'un & l'autre librement avec cette joye innocente & tranquille qui est un présage fortuné pour l'avenir ; & que le

repentir & les regrets ne doivent ni ne peuvent troubler & corrompre. Celui qui dispose à son gré de nos cœurs a reçu les sermens que vous avez prononcés sans contrainte, & gardés avec fidélité. Vous n'avez aucun reproche à vous faire; & vous devez vous consoler, & même vous applaudir de votre stérilité. La nature a fait de vous par une distinction privilégiée, une personne presqu'unique en son sexe: Elle n'a été avare envers vous que de ce qu'elle prodigue quelquefois trop libéralement aux autres. Ce présent auroit été trop commun. En récompense, elle vous a donné ce qu'elle n'accorde que rarement, les graces de l'esprit, les plus belles qualités de l'ame, les plus vertueux sentimens du cœur. Tenez-vous-en à ce que vous possédez, Madame; vous êtes dédommagée avec assez d'avantage. L'espérance dont se flatent les hommes de se reproduire dans leurs enfans, n'est qu'une satisfaction chimérique. Dès que nos jours sont finis, tout est fini; tout est étranger pour nous, ici-

bas : Quand on eſt ſorti de ce monde pour n'y jamais rentrer, on eſt inſenſible à tout ce qui s'y paſſe, & à tout ce qu'on y a laiſſé de plus cher & de plus précieux. Si vous ne revivez pas dans vos deſcendans, vous revivrez dans la mémoire de ceux qui vous auront connuë & honorée, & dans le ſouvenir des perſonnes que vous aurez animées & conduites à la vertu par votre exemple, & ſecouruës & ſoulagées par vos bienfaits. Voilà par où nous devons ſouhaiter de nous ſurvivre... J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect.

LETTRE DE CONSOLATION

A UNE DAME,

ſur la mort de ſon mari.

VOus avez perdu, Madame, une perſonne qui vous étoit chere, & qui méritoit votre eſtime & votre amitié. Je prens part à votre affliction ; elle eſt fondée ſur la juſtice & ſur la recon-

noissance. La nature & la raison vous ont permis de répandre des larmes : mais rien ne peut-il en arrêter le cours? Voulez-vous donner votre douleur en spectacle éternel à tous ceux qui vous connoissent ? C'est assez pleurer & gémir : vos pleurs & vos gémissemens ne vous rendront pas le bien qui cause vos soupirs & vos regrets. La nécessité indispensable de mourir, doit nous consoler de la mort de ceux que le trépas enleve à notre tendresse. C'est accuser d'injustice le ciel, & manquer de respect pour la providence, que se plaindre de ses decrets, & murmurer contre ses ordres irrévocables. Il faut par une soumission docile & aveugle se conformer à ses volontés suprêmes. Qu'y a-t'il d'extraordinaire & de surprenant dans le coup qui vous frappe? Nous ne naissons que pour mourir. Vous qui vous désolez d'être séparée de monsieur votre époux, vous subirez un jour & peut-être bien-tôt le même sort que lui. Sa mort n'a été ni prématurée, ni subite, ni violente. Il a rempli les devoirs

d'honnête-homme & de chrétien. Sa vie a été réglée par la vertu & par la ſageſſe. Ses derniers momens ont édifié ceux qui en ont été les témoins. Nous avons lieu de croire qu'il joüit à préſent d'une félicité ſans bornes & ſans mélange. Que de raiſons conſolantes !

Avez-vous dû préſumer que les liens qui vous uniſſoient ne ſeroient jamais rompus par celle qui briſe, qui deſunit, qui détruit tout ; qui n'excepte, qui n'épargne, qui ne reſpecte perſonne ? Vous avez vû mille preuves de cette vérité terrible. Rien ici-bas n'eſt éternel, ni durable. Ne nous flatons point. On doit s'attendre à perdre bien-tôt tout ce qu'on poſſéde : c'eſt donc une erreur de s'y attacher ſi fortement que l'on ne puiſſe en ſupporter la privation avec indifférence, ou du moins avec tranquilité.

Modérez votre triſteſſe, Madame ; qu'elle ne paſſe pas les limites que lui preſcrit la raiſon. Regardez Monſieur votre époux comme un bien dont vous

n'êtiez que dépositaire : regardez de même tous les autres biens d'ici-bas. Combattez, surmontez l'excès d'une douleur qui pourroit être soupçonnée d'affectation, ou de foiblesse. Ne croyez pas que la bien-féance demande que vous en fassiez tant paroître. Les larmes dans les personnes de votre sexe, sont souvent des témoignages équivoques de tendresse. Le veuvage vous impose la loi d'une continence que vous observerez avec plus d'exactitude, & que vous pratiquerez avec plus de facilité qu'une autre. Mettez-vous du nombre de ces veuves, qui débarrassées du soin de plaire à un époux, ne pensent qu'à se rendre agréables à Dieu, & que saint Paul aime & considére autant que les vierges. Que la retraite vous serve d'asile contre les dangers & les piéges du monde. Que l'habillement lugubre que vous portez, vous rappelle sans cesse le souvenir des vertus de l'estimable défunt que vous regrettez. C'est l'hommage que vous devez à sa mémoire. Profitez de ses exemples, & des im-

pressions que vous donne la vûë de son tombeau que vous arrosez si souvent de vos larmes. Le tems & la grace acheveront ce que j'espere que mes réfléxions vont commencer. Je suis, &c.

A MONSIEUR.....

EPITRE.

Ministre vigilant, dispensateur fidelle ;
Qui n'as que l'Evangile & sa loi pour modele ;
Au milieu des dangers que l'on trouve ici-bas,
Régle mes sentimens, & dirige mes pas.
L'homme foible, inconstant, que la chair tirannise,
Dupe de mille erreurs que l'usage autorise,
Pressé par l'ennemi qui l'obséde toujours,
Est aisément vaincu sans un pareil secours.
Entre ceux que le ciel destine à nous instruire,
Par les meilleurs sentiers peu sçavent nous conduire.
Avec trop de douceur l'un sçait l'art d'applanir
Le pénible chemin que nous devons tenir ;
L'autre trop rigoureux le rend trop difficile :
S'ils sauvent un pécheur, ils en égarent mille.
Aux foiblesses de l'homme on doit s'accommoder,

Ne point trop l'enhardir, ni trop l'intimider :
Par l'un ou l'autre excès, sujet à la rechûte
Relaps impénitent il tombe, ou se rebute.
Pour bien guérir un cœur par le vice infecté,
Il faut un médecin sage, expérimenté,
Discret, compatissant, charitable, sincere,
Toujours avec prudence indulgent ou sévere,
Fidelle à ses devoirs, qui réünisse en soi
Le zele, & la science, en un mot tel que toi.
Ta doctrine orthodoxe, & ta ferveur constante
Rappellent ces beaux jours de l'Eglise naissante,
Où le chrétien étoit en tout tems, en tout lieu
Occupé seulement de la gloire de Dieu.
Sans scrupule reçois les vers que je t'adresse ;
L'éloge est un tribut qu'on doit à la sagesse :
Tu ne l'acceptes point ; je l'avois bien prévû ;
Mais en le refusant tu prouves qu'il t'est dû.
Assez jusqu'à ce jour remplissant maint volume
De profanes sujets ont exercé ma plume :
La vertu célébrée en mes écrits divers
Doit être à l'avenir l'objet seul de mes vers.
Ma muse désavouë Apollon & Minerve ;
Un plus puissant génie échauffera ma verve :
Par d'autres mouvemens incapable d'agir
J'abjure des erreurs dont j'aurois dû rougir.

Seconde les efforts que fait un proſélite
Contre tous les aſſauts que ſatan nous ſuſcite.
Le monde eſt plein d'écüeils qui nous font ſuccomber;
Le ſage à chaque pas ſans ſoûtien peut tomber.
Je n'ai que trop été le joüet de l'orage;
Sauve-moi déſormais des périls du naufrage.
Inſtruit par tes leçons, je deviendrai plus fort;
Guidé par tes conſeils je trouverai le port;
Daigne m'en éclairer : j'eſpére & je me flate
Qu'ils ne tomberont point ſur une terre ingrate.
Tes prieres, mes ſoins, & ma docilité
Feront fructifier en moi la vérité.
Prête aux vœux que je forme une oreille attentive;
Aide, encourage-moi, plante, arroſe, cultive:
Le Seigneur qui peut ſeul donner l'accroiſſement
M'inſpire du ſuccès l'heureux preſſentiment.
Si les pieux travaux qui t'occupent ſans ceſſe
T'empêchent de répondre au deſir qui me preſſe,
Par grace, ou par pitié du moins enſeigne-moi
Quelque homme apoſtolique auſſi zélé que toi :
Muni d'un tel ſecours, conduit par un tel guide,
Loin de marcher d'un pas chancelant & timide,
Diſciple fortuné d'un maître vertueux
Comme lui je prendrai mon eſſor vers les cieux.

LETTRE A MONSIEUR....

Médecin.

JE vous envoye quelques livres de ma façon, Monsieur; quels qu'ils soient, ils ne vous seront pas inutiles. S'ils ont quelque mérite, ils vous amuseront pendant vos momens de loisir, par une diversion qui vous délassera de vos études sérieuses : s'ils sont sans sel & sans grace, ils pourront vous procurer un avantage, c'est celui de garentir de l'insomnie vous & vos malades.

Quoiqu'on nous dise enfans du même pere, votre art est bien différent du nôtre. Occupé du soin de prolonger nos jours, & d'entretenir ou de rétablir la santé sujette à mille maux, vous travaillez à ravir à la mort des victimes qui ne sentent plus la vie que par les douleurs qu'elles souffrent, & qui ont déja un pied dans le tombeau : & nous par nos travaux & par nos veilles, à

peine pouvons-nous en ſauver des noms qui ſurvivent quelque tems les hommes illuſtres qui les ont portés. La médecine approfondit les ſecrets de la nature, la ſoutient, la fortifie, la corrige, la perfectionne; étudie la vertu & la propriété des racines, des minéraux & des plantes; & cherche à ſe rendre utile : la poëſie ſuſceptible de chimeres & d'illuſions, jouë & badine avec tout ce qu'elle trouve ſur ſon chemin; ne cultive que des fleurs ingrates, & des lauriers ſtériles; & ne penſe qu'à ſe rendre agréable. L'une remédie aux infirmités du corps; l'autre eſt quelquefois une maladie de l'eſprit. La premiere, grave, ſage, laborieuſe, a pour objet la connoiſſance éxacte de la machine la plus admirable que le Créateur ait formée : la ſeconde, folâtre, indiſcrete, capricieuſe, par des railleries ſatiriques ſe plaît ſouvent à décrier ſa ſœur, qui, plus digne de reſpect, & plus raiſonnable qu'elle, veille à la conſervation d'un des plus précieux biens d'ici-bas. Le pere apocriſe dont la fable fait

descendre les Médecins & les Poëtes, n'a pas mieux morigéné ses enfans. Sa famille n'est pas la seule où il arrive de pareils désordres.

Avec le secours de votre art qui conserve la santé, & prolonge la vie, nous avons besoin de celui de la grace, qui nous apprend à faire un bon usage de l'une & de l'autre, en les rapportant à la gloire de Dieu. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE A MONSIEUR...

Il n'y a pas moins de délicatesse dans votre prose, que de feu dans vos vers, Monsieur. Vous êtes tout ce que vous voulez être, vous faites tout ce que vous voulez faire, & toûjours avec une grace qui n'est ni ordinaire, ni recherchée. Je vous exhorte à cultiver, mais avec modération, le talent de la poësie dont vous avez souhaité que je vous apprisse les régles & les élémens, qui n'en sont

que la moindre partie. Vous avez en vous-même ce qui ne peut ſe donner ni s'acquérir, un génie vif, profond, élevé, pénétrant, & juſte. Je n'ai fait que vous mettre à la main la plume dont vous vous ſervez ſi avantageuſement, qu'on eſt étonné de la rapidité de vos progrès. Vous ſemblez pourtant vous défier de vos forces. Prenez courage, & ne vous rebutez pas, malgré les difficultés que l'habitude & le travail ſurmonteront. L'empire des poëtes n'eſt point ouvert à tout le monde, ni ſi facile à connoître & à parcourir qu'on ſe l'imagine. On ne devient pas ſans peine héros en poëſie, ni en guerre. Il eſt des dégrés par où il faut paſſer, avant que d'arriver à la gloire. Vous avez les talens néceſſaires pour réüſſir dans ces deux profeſſions que vous éxercez avec ſuccès: Mais gardez-vous des écuëils qu'on y trouve, & des obſtacles qu'elles oppoſent à la ſageſſe & à la vertu. L'une débauche & diſſipe l'eſprit; l'autre corrompt & pervertit le cœur, ſi le frein de la raiſon ne

modére l'essor que l'on prend souvent sous leurs étendarts.

Avec cette précaution
Digne de votre attention,
Vous pouvez former l'espérance
D'être couronné des lauriers
Dont tôt ou tard on récompense
Les poëtes & les guerriers.

LETTRE A MONSIEUR....

NE m'accusez point d'oubli, ni d'indifférence, Monsieur, si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire, j'attendois que vous ouvrissiez un commerce avantageux pour moi; & qu'en me donnant de vos nouvelles, vous me permissiez de vous donner des miennes.

Vous avez raison, mais moins sujet que nous, de vous plaindre des chaleurs excessives,

Du soleil sur la terre aride
Avec tant de chaleur les rayons sont lancés,
Que nous croyons être passés
Dans les climats brûlans de la zone torride.

Ces

Ces ardeurs à D... se font moins ressentir;
Des zéphirs les douces haleines,
L'ombre des bois, l'eau des fontaines
Ont de quoi vous en garentir.

La lettre obligeante que vous m'écrivez en vers, me fait voir avec plaisir que vous vous êtes réveillé de votre assoupissement. Ce talent n'est point à négliger. Les héros & les philosophes en ont fait leurs délices. Vous êtes dans un lieu propre à l'éxercer: Rien n'y distrait, rien n'y dissipe, rien n'y fait diversion. La paix, la liberté, tout contribuë à vous entretenir dans d'agréables & utiles pensées. La nature ne vous offre que des images gracieuses, & des objets aimables. L'épitaphe de la chienne de monsieur F... dont vous parlez dans votre lettre, prouve que les grands hommes ne dédaignent point les charmes de la poësie, & doit immortaliser cet *automate*. Que dis-je? Je me retracte; & je crois que l'auteur de ce nouveau sistéme l'a plû-tôt avancé comme une opinion ingénieuse, que

comme une démonstration évidente. Ce qu'on peut dire de plus certain là-dessus, c'est que l'esprit de l'homme est très borné; qu'il cherche à connoître ce qui est hors de lui, tandis qu'il ne se connoît pas lui-même; qu'il s'épuise en recherches inutiles, & en vaines études; qu'après beaucoup de soins & de travaux, qui souvent n'aboutissent qu'à des découvertes frivoles, & à des conjectures incertaines, il se trouve, s'il est sincere, réduit à convenir de son erreur, ou du moins de son ignorance; & que l'auteur de la nature infiniment grand & merveilleux dans tous ses ouvrages, pour humilier notre orgueil, & mettre un frein à notre curiosité, ne nous permet pas d'approfondir tout ce que sa puissance nous donne lieu d'admirer. Je suis, Monsieur,

LETTRE A MONSIEUR....

J'ai reçû & lû avec plaisir les deux pieces polémiques que vous m'avez envoyées, Monsieur; & je suis également sensible à votre attention, & aux honnêtetés de monsieur G... Vous me demandez mon sentiment sur cet élégant & ingénieux problême: Il n'y aura personne qui ne trouve les droits de la Bourgogne & ceux de la Champagne bien soutenus. L'honneur de ces provinces est en bonnes mains. Je croi qu'il est aussi difficile de décider qui l'emporte des deux poëtes, que lequel des deux vins doit avoir la préférence. Je ne voudrois pas qu'une dispute si agréagle fût bien-tôt terminée. Il seroit à souhaiter que les poëtes se suscitassent quelquefois de pareilles guerres, où l'esprit & l'émulation s'attaquent & se défendent sans aigreur, & qui finissent avec gloire pour le vainqueur, & sans honte pour le vaincu. Dans une églo-

gue de Virgile, *Palémon* arbitre judicieux partage entre deux bergers rivaux le prix de la victoire qu'ils se disputoient par leurs chants. Je prévois que ce combat-ci finira de même avec un avantage égal de part & d'autre. J'ajoûte à ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, que l'amour & l'étude des belles-lettres ont leurs charmes, mais qu'ils ont aussi leurs dangers, quand on les porte trop loin, & qu'on s'y livre avec trop d'ardeur ; & que le tems qu'on leur donne, n'est pas le mieux & le plus utilement employé. Je suis, M...

LETTRE A MONSIEUR...

L'Avidité insatiable d'accumuler des richesses, est indigne d'un homme de bon sens. Défions nous des piéges de cette passion. Elle déguise & colore de prétextes spécieux les motifs qui la font agir. Par ses persuasions insinuantes on se dit en soi-même qu'on ne veut

acquérir des biens que dans le dessein loüable de soulager les indigens, d'établir & de pourvoir avantageusement ses enfans, d'illustrer sa famille par des charges considérables, & par des alliances distinguées. En imposant à notre crédulité facile dont elle abuse, elle nous aveugle.

Celui que ce penchant domine, est sans relâche dans ses poursuites, sans modération dans ses désirs, sans bornes dans ses projets: Bourreau, tiran de lui-même, & semblable à l'hidropique dont l'eau irrite la soif, il a toûjours la peine d'amasser, sans jamais goûter la douceur de joüir. Que l'homme connoît peu ses véritables intérêts! Ce n'est point être raisonnable, que se tourmenter pour devenir riche. La possession des richesses est elle la source du vrai bonheur? Nous exemte-t'elle des maux, des infirmités, & de la mort qui en précede souvent, ou en termine bientôt la joüissance? Un * bien que nous n'avons point acquis par de longs travaux, mais

* *Res non parta labore, sed relicta.*

qui nous vient de nos peres : voilà le seul qui nous rend heureux, & que souhaitoit * un ancien, en cela aussi philosophe que poëte. Les Stoïciens, au rapport de Ciceron qui estimoit leur secte, portoient plus loin le désinteressement & l'indifférence pour les richesses. Celui qui se borne à cette médiocrité désirable que vante un autre poëte de l'antiquité, voit couler ses jours sereins sans procès, sans soins, sans embarras, sans agitation : il joüit d'un bonheur pur & sans mêlange, puisque c'est un principe incontestable dans la morale, que la solide félicité d'ici-bas consiste dans la paix de l'ame, dans la liberté, dans la sagesse, & dans la vertu.

Vous le sçavez mieux que personne, Monsieur, vous que le Ciel a garanti de cette cupidité qu'inspire l'intérêt; vous qui n'avez jamais plié servilement sous le joug de l'avarice, ni fléchi le genou devant les grands, souvent capricieux dans la distribution de leurs faveurs. Goûtez en repos des plaisirs

* *Martial.*

innocens qui ne dépendent que de vous, & qui ne sont point sujets au repentir. Heureux qui comme vous content de sa condition, ne court point en insensé après de vains fantômes ! Heureux qui loin du bruit importun de la ville & de la cour, trouve dans son champ de quoi satisfaire à ses besoins ; & qui regarde avec indifférence le domaine d'un voisin plus riche ! Il n'habite point des palais somptueux ; mais sa maison simple & commode est inaccessible au souci, au chagrin, & à l'envie : il n'est point environné de flateurs qui l'applaudissent ; mais il a des amis égaux, sinceres & fidelles : il ne compte point un grand nombre de valets ; mais il est bien servi, & peu volé : sa table ne contente pas un goût voluptueux & un apétit sensuel ; mais elle ne nuit point à la santé de son maître, & n'abrége point les jours de ses convives par l'intempérance : les mets qui la couvrent ne sont point exquis & délicieux ; mais ils ne sont pas difficiles à trouver, & on les apprête sans peine. Le velours, le damas

& l'or n'embellissent point ses appartemens, ses meubles & son lit ; mais son sommeil n'est ni troublé, ni interrompu : enfin il a le nécessaire, l'utile, & le commode ; & il sçait se passer de ce superflu délicat qui ne sert qu'à entretenir l'oisiveté, la mollesse, & souvent le vice.

Voilà, Monsieur, la situation où vous êtes, que tout homme sensé doit préférer aux plus brillantes. Les Pins les plus élevés, dit le même * auteur que j'ai déja cité, sont les plus battus des vents, & les plus menacés de l'orage : la chûte des plus hautes tours est la plus terrible : les sommets des montagnes sont les plus exposés aux ravages de la foudre. Puisque notre vie est si courte, pourquoi formons-nous des desseins si vastes & si téméraires ? La nature se contente de peu. Pour subvenir à ses besoins, l'opulence n'est pas nécessaire. Le milieu qui se trouve entre les richesses & la pauvreté, est l'état le plus sûr, le plus tranquile, & celui qui nous

* Horace.

fournit avec moins de diversion & plus de facilité les moyens & le tems de former notre esprit, de perfectionner nos mœurs, & de cultiver nos talens, les arts, les sciences, & la vertu. Je suis, Monsieur, &c.

A UN FILS INGRAT.

FIls dénaturé, sans vertu,
Ton pere éleva ta jeunesse :
Sans un parricide peux-tu
L'abandonner dans sa vieillesse ?

LE MEPRIS DU SUPERFLU.

UN disciple de Diogéne
Pour se désaltérer au bord d'une fontaine ;
Puisoit de l'eau dans un verre : soudain
Le Cinique en courroux jetta le vase à terre,
Et dit à son disciple, a-t'on besoin d'un verre
Quand on peut boire dans sa main.

Chrétien voluptueux qu'énerve la molleſſe,
Rougis en voyant un payen
Confondre ta délicateſſe.

LA VESTALE CHRETIENNE.

A L'abri des écüeils d'un monde ſéducteur,
Un ſaint engagement vous conſacre au Seigneur ;
J'admire le beau feu qu'en votre ame il fait naître :
Vous ne pouviez, *Eudoxe*, en diſpoſant de vous,
Ni choiſir un meilleur & plus aimable époux,
Ni ſervir un plus grand & plus généreux maître.

A UN JEUNE PREDICATEUR.

MArchez dans le chemin que doit ſuivre un Apôtre ;
Et ſelon les talens ou plus ou moins bornés
Que le Seigneur vous a donnés,
Travaillez pour ſa gloire, & négligez la vôtre.



SUR UN SÇAVANT.

LIsidor d'un ſçavant eſt le parfait modele,
Il dit bien ce qu'il ſçait, il ſçait bien ce qu'il dit ;
Et ſon cœur avec ſon eſprit
Peut ſeul entrer en parallele.

SUR UN AVARE,

Qui ſe pendit de déſeſpoir d'avoir été volé.

MAlgré ſa vigilance extrême,
Thibaut par certain ſtratagême
Fut volé ; quel coup pour ſon cœur !
Il en ſentit tant de douleur,
Que le volé ſe fit lui même
Ce qu'on devoit faire au voleur.

Ne doutons point que l'avarice
Sur nos yeux ne mette un bandeau ;
Et ſur ſoi ne faſſe l'office
Et de tiran & de bourreau.

A UN PLAIDEUR.

SAns plaider, en prudent & juste débiteur
Tu devrois t'acquiter, chicaneur Polidore :
Tu n'as qu'un créancier, n'en fais point quatre encore
Le juge, l'avocat, l'huissier, le procureur.

MAXIME.

AU penchant de son cœur malheureux qui se livre;
Prévenons de la mort le moment incertain :
Pour s'y bien préparer, chaque jour il faut vivre
Comme si l'on devoit mourir le lendemain.

L'AMITIÉ FAUSSE & intéressée.

A un vieillard mourant.

AVec un zele égal à sa tendresse,
Avec un vif empressement
Merlin te sert & te caresse
Pour être sur ton testament.

Sur

Sur sa fausse amitié ne te repose guere ;
Ce n'est pas toi qu'il aime, il n'aime que ton bien :
Veux-tu que sa tristesse à ta mort soit sincere ?
Argante, ne lui laisse rien.

SUR UN MENTEUR.

D*Orante* qui jamais ne parle, qu'il ne mente,
Médit de moi, tant mieux, j'en ai l'ame contente;
Personne à ses discours ne veut ajoûter foi :
Je serois perdu, si *Dorante*
Disoit jamais du bien de moi.

LA VESTALE CHRETIENNE.

MAlgré ses biens, son rang, sa beauté, sa jeunesse,
Eudoxe dit au monde un éternel adieu :
J'admire de son cœur l'héroïque sagesse;
Rien n'est digne d'elle que Dieu.

LE MALADE IMPATIENT.

QUand tu sens quelque mal, femme, enfans, frere, sœur,
Amis, valets, voisins, tout te fuit, te redoute ;
Tu les fais plus souffrir de ta mauvaise humeur,
Que tu ne souffres de ta goute.

REFLEXIONS.

LA fin de nos jours, sera pour nous la fin du monde : Nous ne devons nous embarrasser que de ce que nous deviendrons après ce terme.

Il y a cent ans au plus, que personne de nous n'éxistoit : Dans cent ans personne de nous n'éxistera. Ceux qui nous succederont, ceux qui viendront après eux, passeront rapidement comme ceux qui nous ont précédé. Quelle folie de former de grands desseins, & de concevoir de vastes espérances, comme si l'on devoit vivre toûjours ou longtems !

A peine nos successeurs les plus proches & les plus chers répandr ont-ils quelques larmes sur nos cendres, & se souviendront-ils de nous avoir vû, dès qu'ils auront cessé de nous voir.

En mathématique, un & un font deux : Selon le tarif du mariage, un & un devroient faire un : Mais souvent on compte en mariage, comme en

mathématique. N'en soyons point étonnés. L'union ne peut subsister qu'où regnent la paix, & la sagesse. Peu de personnes réfléchissent sur la sainteté de l'engagement qu'elles contractent dans ce sacrement. La plûpart dans leur choix ne consultent que l'ambition, la vanité, le plaisir, ou l'intérêt; leurs vûës ne vont pas plus loin. Est-il surprenant de voir bientôt se rompre des liens que des motifs pareils ont formés, & se diviser des cœurs que des passions volages & insatiables ont unis? De là naissent les dégoûts, & les regrets sources de tant d'infidélités, & de tant d'injustices.

Je compare celui qui a une femme, & qui tâche de séduire & de corrompre celle d'un autre, à un homme qui a de quoi vivre, & qui vole. Le premier ne me paroît pas moins condamnable & digne d'être puni que le second.

On veut faire fortune; on veut s'enrichir, acquérir de la science, devenir puissant, posséder les honneurs, parvenir aux dignités: on s'agite, on s'effor-

ce ; on donne la torture à ſon eſprit ; on contraint ſon humeur ; on force ſon tempérament ; on fait violence à ſes inclinations ; on met tout en uſage quoiqu'il en coûte, pour réüſſir dans ſes entrepriſes, ſans que l'incertitude & la difficulté du ſuccès rebutent & découragent. Sans nous tant tourmenter, nous pouvons obtenir le plus ſolide, le plus parfait, le ſeul bonheur digne de nos vœux, & de notre eſpérance. La grande ſcience, c'eſt de ſçavoir ſe le procurer ; le grand ouvrage, c'eſt de travailler à l'acquérir. On eſt ſçavant, riche, puiſſant, on a fait ſa fortune, on a tout fait, quand on a f it la ſeule affaire pour laquelle on eſt en ce monde : tout autre objet eſt bagatelle ; toute autre occupation eſt puérilité ; tout autre raiſonnement eſt délire ; toute autre ſageſſe eſt folie ; toute autre ambition eſt chimere.

Les ambitieux & les avares, acteurs toûjours inquiets & en mouvement, joüent un rolle pénible & fatiguant ſur le théatre du monde : les ſages en ſont les ſpectateurs tranquilles.

J'aime mieux vivre avec un homme qui n'a point d'esprit, qu'avec un qui l'a mauvais. Si la nature a refusé au premier un génie vif, brillant, agréable ; les sages conseils peuvent y suppléer, en lui inspirant des sentimens de vertu, d'honneur, de probité, de religion, dont sa docilité le rend susceptible. Il faut être toûjours sur ses gardes & en défiance avec le second. Il n'y a ni commerce durable, ni société tranquille avec lui. Le stupide est plus supporble que le vicieux.

La véritable complaisance, est une condescendance & un acquiescement aux volontés raisonnables d'autrui : toute autre est flaterie, bassesse, timidité, aveuglement, esclavage, imbécillité. Des personnes qui n'en ont pas une exacte idée, ne lui donnent point de bornes. Si on refuse de les satisfaire, quoiqu'elles exigent des choses difficiles, & quelquefois injustes, on passe dans leur esprit pour n'être point complaisant. Qui manque le plus de complaisance, & qui est le plus blâmable

de celui qui demande en pareil cas, ou de celui qui refuse?

Notre amour propre, quoique naturellement jaloux du mérite des autres, leur en attribuë, quand ils nous aiment & nous estiment. Les talens de ceux avec qui nous sommes en liaison supposent que nous en avons. Nous trouvons du goût & de l'esprit à ceux qui nous en trouvent; notre vanité y est intéressée: il est difficile & rare que nous donnions des loüanges à ceux de qui nous n'en recevons pas, ou de qui nous n'en attendons point.

On ne doit pas être fâché qu'un autre fasse bien; on peut l'être de ne pas faire encore mieux: c'est l'innocente jalousie, ou plûtôt la loüable émulation d'un esprit sage & raisonnable.

Pour comprendre le prix du bonheur d'avoir reçu l'éxistence, la raison, & les lumieres du christianisme, à quoi on ne pense guére, il ne faut que comparer ces avantages au néant, à la folie, & au paganisme.

Un homme diffamé par sa profession

se montre en public devant plusieurs autres par qui il est payé pour se moquer d'eux : il jouë leurs défauts dont ils ne font que rire sans se corriger. Le théatre est une école digne de ceux qui vont s'y instruire !

La pierre de touche sert à éprouver l'or ; & l'or est la pierre de touche de l'homme.

La vie sage & réglée contribuë autant à prolonger nos jours, que le bon tempérament.

Le mari de *Célise* est mort aujourd'hui qu'elle devoit pour la premiere fois arborer un habit magnifique. La veuve témoigne une grande affliction : d'où provient sa tristesse ? Est-ce de la mort de son époux, est-ce de la privation de ce bel habit, que la bienséance l'oblige à tenir enfermé dans sa garde-robe jusqu'à la fin de son duëil, & qui pour lors ne sera peut-être plus à la mode ?

Damon dit qu'il n'a point d'esprit ; *Aminte* qu'elle n'a pas de beauté : fausse modestie : ils seroient fâchés que d'au-

tres le diſſent, & ne le diroient point eux-mêmes devant des gens qui ne ſeroient pas perſuadés du contraire. Qu'il y a peu de ſincérité dans les diſcours que l'on entend, & qu'il eſt difficile de connoître les cœurs qu'on ne voit pas !



LETTRE A MONSIEUR....

D'Où vient, Monſieur, que dans ce tems qu'on appelle le carnaval, on s'abandonne à la joye avec tant de diſſolution? C'eſt, dit-on, parce qu'on approche des jours conſacrés à la mortification, & qu'on ne doit rien épargner pour ſe réjoüir, & ſe raſſaſier de divertiſſemens, avant que d'embraſſer les auſtérités de l'abſtinence. En s'y préparant ainſi, ne mérite-t'on pas d'attirer ſur ſoi la vengeance & la colere de Dieu, aulieu de ſes bénédictions & de ſes graces? Toute la vie doit être employée à l'honorer & à le ſervir. Nous craignons de faire trop pour lui à qui nous devons tout, & qui a tant fait pour nous à qui il ne doit rien. Nous lui donnons avec contrainte & répugnance quelques inſtants que le commerce du monde laiſſe vuides, & que nous ne pourrions autrement remplir; & nous

passons sans scrupule & sans remords des années presqu'entieres dans l'oisiveté, dans la bagatelle, & dans le plaisir. Sa providence a sagement abrégé nos jours : la mort est pour un grand nombre de personnes le seul terme de leurs prévarications.

Je reviens, Monsieur, aux réjoüissances du carnaval : qu'en dites-vous, qu'en pensez-vous ? Il semble en ces tems licencieux qu'on ait le cerveau troublé. Qu'est-ce que le bal ? une assemblée tumultueuse, où le déguisement couvre & favorise les desseins téméraires des passions : qu'est-ce que ces tables servies somptueusement ? des autels dressés à l'intempérance & à la volupté ; dans ces repas où l'on se fait une gloire de l'incontinence, & une honte de la sobriété, que de coups mortels ne portent point à la pudeur & à l'innocence, des chansons libres & indécentes, & des discours obscènes & souvent impies !

Voilà l'intervale que l'on met entre les deux tems de l'année les plus saints.

Déteſtons ces ſcandales dont gémit la religion, & qui déshonorent le chriſtianiſme; & entrons avec des diſpoſitions plus ſages dans la carriere de la pénitence dont on devroit continuellement porter le joug ſalutaire. Je ſuis, &c.

LETTRE A MONSIEUR....

JE vous renvoye, Monſieur, la lettre édifiante dont vous m'avez procuré la lecture. J'ai peine à croire qu'elle ſoit de l'auteur à qui on l'attribuë. Si elle part de ſa plume autrefois ſatirique & ſcandaleuſe, quel changement de ſtile! quelle palinodie! C'eſt un des effets de la grace, ſur laquelle nous avons entendu hier enſemble un diſcours ſi éloquent & ſi inſtructif. Quand il lui plaît, elle touche les plus inſenſibles, elle éclaire les plus aveugles, elle ſoumet les plus opiniâtres, elle convainc les plus incrédules, elle fixe les plus volages. Je n'oſe là-deſſus rien ajoûter,

après ce qu'en a dit le pieux & pathétique orateur que nous avons écouté avec autant de plaisir que d'attention; je me contente d'admirer dans un respectueux silence les ressorts impénétrables qui la font agir, & les ressources mistérieuses qu'elle nous ménage, quoique nous en soyons indignes. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE A MADAME....

DIeu vous éprouve, Madame: comme il est infiniment sage, il ne fait rien au hazard: comme il est infiniment bon, il ne nous afflige que pour nous porter à faire des retours sérieux & nécessaires sur nous-mêmes. Rendons-nous utile le malheur du défunt que nous regrettons. Par ces morts imprévûës le Seigneur nous recommanmande une vigilance éxacte & continuelle. Faites-lui un sacrifice de votre douleur. Jettez-vous dans le sein de sa miséricorde qu'il vous ouvre, & dans les

les bras paternels de sa bonté qu'il vous tend ; c'est là que vous trouverez des consolations solides, & que vous apprendrez qu'il est assez aimable pour fixer la tendresse d'un cœur qui n'est fait que pour l'aimer. Il vous dit tacitement aujourd'hui, que les créatures ne peuvent remplir & satisfaire celui qu'il vous a donné : afin d'y regner souverainement & sans partage, il vous enleve un ami qui le possédoit peut-être un peu trop. Quand vous aurez placé en Dieu seul votre affection & votre espérance, vous connoîtrez le vuide, la petitesse & le néant de tout ce qui n'étant point lui, est indigne de nous, & incapable de nous procurer un contentement réel & véritable. Ecoutez sa voix qui vous appelle ; réfléchissez sur l'éxemple dont je suis presque aussi touché que vous. Jugez combien vous devez être sensible à ce que fait sa grace pour vous attirer à lui. Il frape sous vos yeux d'un coup subit une victime qu'il sacrifie peut-être à sa justice, & qui étoit destinée dans ses decrets éternels à vous faire

ſentir combien ſes jugemens ſont redoutables. Les circonſtances de cette mort font voir évidemment que Dieu veut vous ſanctifier. Témoin des derniers ſoupirs d'une perſonne qui vous étoit chere, vous l'avez vuë expirer ſans avoir le tems de ſe reconnoître : ſpectacle effrayant, mais inſtructif. L'Arrêt qui doit décider de ſon ſort pour toujours, eſt prononcé ; puiſſe-t'il lui être favorable.

Dieu s'irrite quand nous recevons en vain ſes graces : rien n'eſt plus funeſte que l'abus que l'on en fait : pour nous en punir comme le mérite notre ingratitude, il nous les ſouſtrait & nous abandonne. Je vous exhorte, Madame, à ſaiſir l'heureux moment où il s'offre à vous : il vient un tems où nous le cherchons ſans pouvoir le trouver ; c'eſt une menace terrible qu'il fait lui-même, & le plus grand de tous les malheurs. Que vos larmes changent d'objet, & qu'elles ſe joignent aux pleurs que l'Egliſe en deüil & gémiſſante répand ces jours-ci ſur la mort de ſon divin époux :

arrosez-en les pieds de ce Sauveur adorable, comme l'illustre pénitente de l'évangile d'aujourd'hui : celles qu'il fait couler sont avantageuses, & portent leur consolation avec elles. Que la religion parle à votre cœur, & y force la nature à se taire. La conjoncture du tems où nous sommes, l'éxige de vous. Que l'amertume salutaire que Dieu verse dans votre ame, la purifie, & la prépare à célébrer les augustes misteres dont la solemnité s'approche. Calmez les mouvemens qui vous agitent; faites-leur-en succéder qui soient conformes aux volontés & au dessein de Dieu : demandez-lui la grace d'oublier celui qui les cause; il ne vous est plus permis d'y penser que pour prier & faire prier pour l'expiation de ses fautes : voilà le seul intérêt que vous y devez prendre désormais. Je suis, Madame, &c.

LETTRE A MONSIEUR....

J'Irai paſſer en retraite la ſemaine ſainte, Monſieur; il ne tiendra qu'à vous de m'y accompagner.

Pendant ces jours ſi juſtement
Conſacrés à la pénitence,
Je vais m'occuper ſeulement
De Dieu, de mon ſalut, & de ma conſcience;
Et fondé ſur la foi, ſur ſon autorité,
Parmi de pieux ſolitaires
Adorer les profonds miſteres
D'un Homme-Dieu, ſouffrant, mort, & reſſuſcité.

Vos momens s'y écouleront avec une douce & charmante rapidité: vous y entendrez un langage inconnu, ou du moins étranger, dans le monde: on vous y expoſera des vérités terribles, mais utiles, auſquelles on ne penſe guére dans la diſſipation & dans le tumulte du ſiécle.

Sortez de Babilone où regne l'injustice ;
Mettez-vous à couvert des attentats du vice,
Quittez-la du moins pour un tems,
Et l'air contagieux qu'exhale
Une terre ingrate & fatale
Qui dévore ses habitans.

Est-il juste, est-on excusable de donner tant de tems à des bagatelles pitoyables, & à des amusemens frivoles, & de refuser quelques jours à l'affaire la plus importante qui puisse, ou plûtôt qui doive intéresser une ame raisonnable ? Quel prestige fascine l'esprit des enfans des hommes !

Jusques à quand à pure perte,
De soins, de travaux puérils
Occupés, mépriseront-ils
La grace qui leur est offerte ?

Venez donc avec moi, Monsieur, partager dans le recüeillement de la solitude, des douceurs pures qu'on ne connoît que quand on en a fait l'heureuse & salutaire expérience.

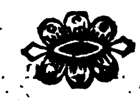
Là, mettant à nos sens un frein qui les réprime,
La mort, le jugement, l'enfer, l'éternité
Font frémir un pécheur endurci dans le crime,
Par d'effrayans remords dont il est agité :
Là, dans un saint repos une ame humble & docile
Apprend à conformer ses mœurs à l'Evangile ;
Rien n'y distrait, rien n'y séduit :
C'est là que la vérité même
Des devoirs d'un chrétien nous traçant le sistême,
A son école nous instruit.

Je suis, Monsieur, &c.

REFLEXION

POUR LE MATIN.

CHrétien, en t'éveillant invoque, adore, prie
Un Dieu dont tu reçus tant de marques d'amour ;
Songe que peut être ce jour
Sera le dernier de ta vie.



POUR LE SOIR.

CHrétien, en te couchant à Dieu rens ton hommage,
C'eſt lui qui t'a comblé de biens dès le berceau :
Penſe que de la mort le ſommeil eſt l'image,
Et le lit celle du tombeau.

PENSÉE D'UN SAINT.

QUe Babilone en vain à nous perdre obſtinée,
Nous offre des plaiſirs la coupe empoiſonnée,
Gémiſſons, déteſtons ces panchans criminels
Qu'on ne peut expier que par la pénitence :
Il ſuffit qu'un chrétien ſe reproche une offenſe,
Pour condamner ſes yeux à des pleurs éternels.

A UN PARTISAN DU MONDE.

QUitte d'impuiſſantes idoles :
Des biens, des honneurs, des plaiſirs
Auſſi nuiſibles que frivoles
Doivent-ils fixer tes deſirs ?

D'un monde réprouvé les maximes damnables
D'un vrai contentement en vain flatent tes vœux :
N'es-tu pas convaincu qu'en nous rendant coupables
Il ne peut que nous rendre à jamais malheureux.
Quelle aveugle fureur t'anime !
D'un utile conseil tâche de profiter ?
Tremble, tu creuses un abîme
Où tu vas te précipiter.
Pourquoi par une injuste & folle préférence
Pour de fragiles biens montres-tu tant d'ardeur ?
Et ne témoignes-tu que de l'indifférence
Pour ceux qui peuvent seuls assûrer ton bonheur ?
Quand par une onction divine
Au Seigneur tu fus consacré,
Quand impur dès ton origine
Par le nouvel Adam tu fus régénéré ;
Tu fis avec satan un éternel divorce ;
Et de ses dons pernicieux
Tu promis que jamais la dangereuse amorce
Ne séduiroit ton cœur, n'éblouiroit tes yeux.
Du chrétien que tu défigures
On ne reconnoît plus le caractere en toi :
Rappelle tes sermens, rougis de tes parjures ;
Songe que c'est à Dieu que tu manques de foi.

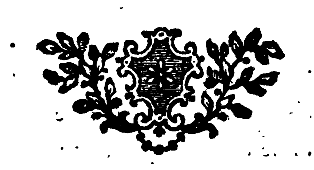
LETTRE A MONSIEUR....

Le tems de notre départ pour l'Angleterre approche, Monſieur. Etes-vous toujours dans la réſolution d'entreprendre ce voyage ? Puis-je compter ſur le plaiſir de vous y accompagner ? C'eſt ce qui m'y détermine. Il ne peut manquer d'être heureux & agréable pour moi, ſi je le fais avec vous. Pour éxécuter notre deſſein, prévenons les chaleurs & partons au Printems comme nous l'avons projetté.

Alors de mille fleurs naiſſantes
Tous les rivages ſont couverts ;
Et les tempêtes menaçantes
Ne troublent pas le ſein des mers.
Tandis que la ſaiſon eſt belle,
D... ne différons pas tant :
Partons, le zéphir nous appelle ;
Et le *paquebot* nous attend.

Mais quand nous ſerons arrivés en

çe païs, hélas, qu'y verrons-nous? Des autels & des temples si purs dans les siecles passés, soüillés à présent par le souffle infernal de l'hérésie; une terre autrefois habitée de tant de saints, & arrosée du sang de tant de martirs, devenuë le séjour de l'erreur, & de toutes les religions, excepté la véritable; un peuple aveuglément opiniâtre, livré aux illusions du fanatisme, & abandonné de Dieu, juste punition de l'abus de ses graces, & du mépris de la vérité. Félicitons-nous d'être nés dans un royaume catholique; & craignons d'attirer sur nous les mêmes malheurs par les mêmes égaremens. Je suis &c.



LETTRE

à l'Auteur d'un Journal.

JE ſuis ſenſible à l'honneur que vous m'avez fait, Monſieur, de mettre un de mes ouvrages dans un livre dont vous enrichiſſez tous les mois la république des lettres. Continuez à faire part au public de ces découvertes curieuſes, & de ces réfléxions politiques, qui ſe répandent dans toute l'Europe avec tant de ſuccès; elles ſont d'autant plus utiles, qu'elles ſerviront à embellir l'hiſtoire des événemens de nos jours. Après avoir expoſé à nos yeux le ſpectacle ſanglant de la guerre, puiſſiez-vous bientôt nous donner celui des réjoüiſſances de la paix dont on nous flate. Alors votre plume ſe partagera également entre les intérêts des princes, & ceux des ſçavans qui n'occupent qu'une étroite place dans votre volume périodique. Comme dans un livre ſi diver-

ſifié il faut tâcher de contenter tous les lecteurs, & principalement ceux qui aiment autant ce qui peut édifier le cœur, que ce qui peut plaire à l'eſprit, je croi qu'il ſeroit à propos d'y inſérer un article de peu d'étenduë concernant la religion, & la piété. Ces matieres ſont dignes d'un auteur tel que vous. L'étude des belles-lettres doit tendre à perfectionner les mœurs ; & la grande ſcience eſt de connoître la ſageſſe, & de l'inſpirer aux autres. Pardonnez-moi la liberté que je prens de donner un conſeil à une perſonne de qui je me trouverois heureux d'en recevoir ; & rendez-moi la juſtice de me croire, Monſieur....



LETTRE

LETTRE DE L'AUTEUR
A SA FEMME.

ENfin, Madame, après une longue abſence, & avoir mis ordre à vos affaires, vous vous diſpoſez à partir pour revenir ici. Je vous exhorte aux ſages & pieuſes précautions que la religion demande que l'on prenne contre les accidens auſquels les voyageurs ſont expoſés. En conſidérant les vaſtes campagnes que vous traverſerez, vous admirerez la puiſſance & la bonté du créateur qui les embellit & les rend fécondes pour l'uſage de l'homme ingrat, ſi indigne de ſes bienfaits. Quand vous paſſerez par les villes qui ſe trouveront ſur votre chemin, vous penſerez que *nous n'avons point* en cet exil, de demeure fixe, ni *de cité permanente*; mais que nous devons ſoupirer ſans ceſſe pour une *qui n'eſt pas conſtruite par la main des hommes, mais dont le tout-puiſſant eſt le fondateur & l'architecte.* Pendant les ſe-

jours peu durables qui vous y retiendront, vous réfléchirez sur celui que nous faisons ici bas qui est très-limité ; que tous les momens en sont précieux ; & qu'il est d'une extrême importance de les employer utilement. Les hôtelleries où vous vous reposerez, vous feront souvenir que Jésus-Christ n'en trouva point pour lui dans le tems & dans le lieu de sa naissance ; que nous sommes des étrangers sur la terre qui cherchons notre véritable patrie où nous joüirons d'un repos parfait & inaltérable. La raison & l'expérience vous diront que comme chaque pas que vous faites vous approche du lieu où vous devez arriver ; chaque instant qui s'écoule, nous achemine vers la mort. La vûë des portes & des barrieres de Paris qui termineront votre route, & où tout ce que l'on y fait entrer, est visité avec un soin éxact, rappellera en votre mémémoire que la vie est un voyage dont on trouve bientôt le terme ; que notre carriere s'avance ; que l'un & l'autre nous ne sommes pas loin de notre der-

nier gîte ; qu'à la fin de cette pénible course, les Anges qui sont les ministres du Seigneur, discuteront avec un éxamen sévere ce que l'on emporte uniquement de ce monde en l'autre, c'est-à-dire nos actions ; & que celles qui seront réputées de *contrebande*, coûteront des pleurs & des regrets éternels. Adieu. Ceci est effraïant, mais utile & vrai.

LETTRE A MONSIEUR....

JE ne puis trop vous féliciter, Mr. sur la sage résolution que vous avez prise de ne plus voir Mademoiselle.... les visites fréquentes que vous lui rendiez, commençoient à inquiéter madame votre épouse. Cette satisfaction que vous lui donnez, terminera ses allarmes. La raison appuyée de la religion vous a fait connoître le danger & sentir les conséquences de ces liaisons qu'elles condamnent. Elles vous ont représenté combien est respectable le nœud sa-

cré qui vous unit à une dame vertueuse, estimable, & si digne d'être aimée sans rivale; & que des sermens prononcés aux pieds des saints autels & devant le Dieu de justice & de vérité, n'étoient jamais impunément trahis: vous en êtes convenu, & vous avez promis de suivre leurs conseils: je vous exhorte à tenir inviolablement votre promesse. Si vous revoyez encore la personne que vous devez le plus appréhender de voir, sa présence détruira en un moment l'ouvrage de plusieurs jours de réflexions. Ma crainte n'est que trop bien fondée. Achevez de briser vos liens avant qu'ils soient plus difficiles à rompre. Triomphez à votre tour de celle qui vous a vaincu. Armez-vous contr'elle, & contre vous-même; combattez en fuyant: en vous mettant hors de l'atteinte des traits qui vous ont blessé, vous aurez plus de force, ou moins de foiblesse: la passion fera moins de progrès dans votre cœur; la raison conservera plus facilement sa conquête: l'une ne fera que d'impuissans efforts pour vous attaquer; l'autre n'en fera que d'utiles

pour vous défendre. Plus la premiere vous dira que Mademoiſelle.... doit vous plaire ; plus la ſeconde vous fera comprendre que vous devez l'éviter ; & que vous ne pouvez la voir ſans commettre un double parjure, & ſans vous expoſer à mille chagrins inſéparables d'un pareil engagement. Jugez, Monſieur, par les conſeils que je prens la liberté de vous donner ſi je ſuis véritablement de vos amis, & votre &c.

REFLEXIONS.

QUand Dieu nous envoye quelques biens, c'eſt une grace dont nous ne ſommes pas dignes : quand il nous ſuſcite quelques maux, c'eſt une juſtice que nous méritons : remercions-le des uns, & ne nous plaignons point des autres.

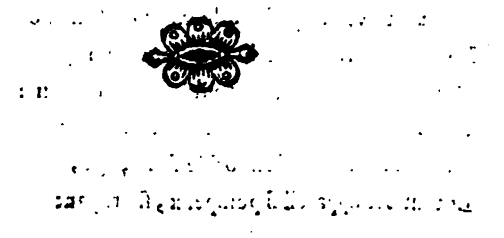
Si un homme nous avoit fait le moindre des biens que nous avons reçus de Dieu, & que notre bienfaicteur n'exigeât de nous pour reconnoiſſance que

[redacted]
notre amour ; ne nous croirions nous pas juſtement obligés de le ſatisfaire ; & ne ſerions-nous point des ingrats dignes de mépris, & de châtiment, ſi ſes bienfaits n'étoient payés que de nos outrages ? Comment ſommes-nous reconoiſſans envers Dieu ?

Si nous avions offenſé un homme puiſſant & en état de ſe venger ſans rien craindre, quelle éclatante & promte vengeance n'exerceroit-il pas contre nous ? Cependant Dieu infiniment bon quoiqu'infiniment puiſſant, veut bien attendre que nous revenions de nos égaremens, & nous donne le tems & les moyens d'expier nos offenſes : pourquoi différer, pourquoi négliger de le faire ? Sommes-nous ſûrs, & maîtres de l'avenir ? Mépriſons-nous ſa bonté patiente ? Quelle témérité aveugle & ſtupide !

Un mari croit aimer ſa femme, & dans le monde on dit qu'elle eſt heureuſe avec lui, quand par une aveugle & fatale complaiſance pour elle, il ſatisfait le goût qu'elle a pour le luxe ;

le plaisir, la dépense; qu'il ne gêne en rien ses penchans, & ses inclinations; & qu'il lui laisse la liberté de suivre ses caprices; on se trompe. Ce n'est point là cet amour que le sacrement exige. Il doit l'aimer sagement, en lui donnant des conseils & des exemples utiles; en la corrigeant de ses défauts; en l'excitant à la vertu : en lui inspirant des sentimens de crainte, d'amour, & de respect pour ses devoirs, & pour la religion; & en lui procurant les moyens de parvenir au véritable & seul bonheur. Il doit l'aimer selon Dieu, & par rapport à lui. L'aimer autrement, c'est la haïr; c'est l'aimer pour la perdre & se perdre avec elle, & se rendre éternellement malheureux l'un & l'autre.



LE JUGEMENT DERNIER.

POEME.

QUel effroyable son ! La trompette éclatante
Répand de toutes parts le trouble & l'épouvante.
Les astres obscurcis, le soleil éclipsé
Etonnent la nature où tout est renversé.
Qui ne trembleroit pas ? l'air, le ciel & la terre
Semblent avec fureur se déclarer la guerre :
Un désordre subit confond les élemens ;
La mer fait retentir d'affreux mugissemens.
De célestes esprits une troupe innombrable
Eleve sur la nuë un trône formidable.
O vous froids habitans du ténébreux séjour,
Sortez de vos tombeaux & revoyez le jour ;
La mort n'a plus sur vous d'empire & de puissance :
Que tout avec respect garde un profond silence,
Pour entendre l'arrêt du juge souverain
Qui va régler le sort de tout le genre humain :
Il paroît dans sa gloire, assis sur un nuage ;
L'éclat majestueux dont brille son visage,
Et tout cet appareil si pompeux, si bruyant

Annoncent à la terre un spectacle effrayant.
Il parle, mais d'un ton menaçant & sévere,
Et donne un libre essor à sa juste colere:
Allez, dit-il à ceux qui méprisant sa loi
Ont vécu sans raison, sans pudeur & sans foi,
Des démons furieux éternelles victimes
Subir les châtimens qui sont dûs à vos crimes;
Et dans des feux vengeurs par moi-même allumés
Soyez toujours brûlans, & jamais consumés.
L'éxacte vérité qui dévoile leurs vices
En les couvrant de honte augmente leurs supplices.
Quelle confusion, quel désespoir pour eux!
Montagnes, disent-ils avec des cris affreux,
Tombez, écrasez-nous sous vos masses pesantes:
Inutiles regrets, prieres impuissantes:
Heureux, si le néant pouvoit les garentir
De l'abîme infernal prêt à les engloutir.

Sur ses élûs il jette un regard de tendresse,
Et profere ces mots que sa voix leur adresse.
Vous, qui sur l'indigent dans ses pressans besoins
Exerçates toûjours vos charitables soins;
Qui ne prîtes jamais animés d'un saint zele
Que la vertu pour guide, & que moi pour modele,
Venez, les favoris de mon pere; venez
Posséder tous les biens qui vous sont destinés:

Qui peut les exprimer, & qui peut les comprendre ?
Leurs tranſports ſe font voir, leurs chants ſe font entendre ;
Et s'élevant au ciel, ils vont goûter en paix
Un bonheur ſans mêlange, & des plaiſirs parfaits.
Les autres pour ſouffrir mille tourmens terribles,
Tombent précipités dans des gouffres horribles.
Ainſi le tout-puiſſant, l'équitable ſeigneur
Récompenſe le juſte, & punit le pécheur.

Quel fracas, quel ravage ! & quels nouveaux déſaſtres
Conſternent la nature, & font pâlir les aſtres !
Un déluge de feux ſe répand dans les airs ;
Il eſt accompagné de foudres & d'éclairs :
D'un vaſte embraſement rien ne peut ſe défendre ;
Tout périt, tout n'eſt plus ou que flâme, ou que cendre ;
Et l'univers, d'horreur & de trouble rempli
Dans ſes débris fumans demeure enſeveli.

Penſons à ce grand jour, & que cette penſée
A notre ſouvenir fréquemment retracée,
En nous garentiſſant du plus grand des malheurs,
Régle notre conduite, & réforme nos mœurs.
Pour éviter le ſort des ames criminelles
Que livre ta juſtice aux peines éternelles,
Souvent, & s'il ſe peut, Seigneur, à tout moment
Remets devant mes yeux ce dernier jugement.

Nous l'apprenons de toi ; la crainte qu'il inspire
Est utile au salut ; mais ne pouvant suffire
Pour nous justifier en ce terrible jour,
A cette crainte encore ajoûte ton amour.

LE SAUVEUR NAISSANT.

POEME.

SIon, fais retentir mille chants d'allégresse ;
Le ciel comble tes vœux, & remplit sa promesse :
Après tant de soupirs, quelle insigne faveur,
La tribu de Juda te suscite un Sauveur.
Ce jour si desiré qu'ont prédit les prophetes
De l'esprit du Très-haut fidelles interpretes,
Ce jour que béniront mille peuples divers
Pour le bonheur du monde éclaire l'univers.
Tout-puissant, éternel, & Dieu comme son pere,
Le Verbe prend naissance, une Vierge est sa mere ;
La foi nous en assûre, & la divinité
S'unit étroitement à notre humanité.
Quelle gloire pour nous ! Tout va changer de face :
A la lumiere enfin les ténébres font place ;
Nous voyons succéder, charmés de notre sort,

L'espérance à la crainte, & la vie à la mort.
La liberté renaît ; nous sortons d'esclavage ;
Le démon en frémit de colere & de rage.
La vérité, la paix, la justice, l'amour
Vont se faire connoître, & regner à leur tour.
Conduits par le pasteur des pasteurs le plus sage
Les troupeaux vont choisir le meilleur pâturage ;
Et des plus saines eaux désormais abreuvés
De la contagion ils seront préservés.

Mais comment est-il né cet enfant adorable ?
Entre deux animaux, dans une vile étable,
Couché sur l'herbe séche, où privé de secours
D'une pénible vie il commence le cours.
Quel berceau pour le maître & le sauveur du monde !
Qu'à cet objet touchant ton orgüeil se confonde,
Toi, dont l'ame recherche & brigue avec ardeur
Le fastueux éclat dont brille la grandeur.
Instruit par les leçons de la sagesse même,
De tes faux préjugés connois l'abus extrême,
Insatiable avare ; apprens en l'imitant
A mépriser des biens que l'homme estime tant.

Quelle douce harmonie enchante nos oreilles !
Quelles voix annonçant ces augustes merveilles
Font parler les échos, & retentir les airs !
Les célestes esprits par de divins concerts

Aux

Aux bergers d'alentour en portent la nouvelle:
Ces pasteurs transportés d'un amour plein de zele
Et d'une vive foi qui doit nous condamner,
Aux pieds du Dieu naissant viennent se prosterner.
Un astre, de la nuit perce les sombres voiles;
Sa splendeur lumineuse efface les étoiles:
A peine a-t'il paru, que trois mages soudain
Précipitent leurs pas vers les bords du Jourdain:
Ces princes accourus de leurs lointains rivages,
Par de riches présens, de sincéres hommages
S'empressent d'adorer le maître dont les rois
Doivent suivre l'empire, & respecter les loix.
Hérode s'en allarme, & d'un zele hipocrite
Affecte de couvrir le dessein qu'il médite;
Mais ils font échoüer les projets odieux
D'un roi cruel & fourbe autant qu'ambitieux.

O créche, à quels palais n'es-tu point préférable!
Que la foi te releve & te rend vénérable!
Que mes yeux au travers de ton obscurité
Découvrent de grandeur, d'éclat, de majesté!
Tu renfermes le Dieu dont la magnificence
Egale la bonté, la gloire & la puissance;
Qui gouverne le ciel, la terre, & les enfers,
Et dont l'immensité remplit tout l'univers.
En vain dans le dessein d'abolir ta memoire

Un * empereur impie, & jaloux de ta gloire
Sur tes sacrés débris un jour élevera
Un temple qu'au démon l'erreur consacrera :
Le bras d'un Dieu vengeur punira cette insulte :
Tu seras à jamais l'objet de notre culte :
De ce profanateur les successeurs soumis
Te feront triompher de tous tes ennemis.

LE SAUVEUR MOURANT,

POEME.

Quel bruit, quels cris confus font retentir Solime!
Un cortége nombreux conduit une victime ;
Son visage est meurtri, son front est déchiré ;
Tout son corps est sanglant, pâle, défiguré ;
Sa force défaillante à chaque pas succombe ;
Sous le poids qu'elle porte elle chancelle, & tombe :
Je partage ses maux ; sensible à ses douleurs
Je ne puis retenir mes soupirs & mes pleurs.
De quel énorme crime est coupable ou complice
L'infortuné qu'on traîne en tumulte au supplice ?
A-t'il du tout-puissant, redoutable aux mortels
Ou profané le temple, ou brisé les autels?

* *Adrien.*

A-t'il porté, de meurtre & de carnage avide,
Sur l'auteur de ses jours une main parricide?
A-t'il trahi son prince, a-t'il troublé l'état,
Enfin a-t'il commis quelque horrible attentat?
Non; je le reconnois quoique méconnoissable;
C'est un homme éclairé, droit, bon, doux, équitable,
Qui ne s'est fait connoître, & distinguer jamais
Que par mille vertus, que par mille bienfaits:
C'est lui dont la sagesse égale la puissance,
Lui dont la sinagogue admira la science;
Des enfans d'Israël c'est le législateur,
Le roi, l'ami, le pere, & le libérateur.
C'est le Verbe éternel, fils de l'Estre suprême,
La bonté, l'innocence, & la sainteté même,
Qui Dieu, prêtre & victime, en s'immolant pour nous
Pouvoit seul de son pere appaiser le courroux.
Peuple ingrat, c'est pour toi qu'il s'offre en sacrifice;
Connois ton sacrilége, & vois ton injustice:
Contre ton bienfaicteur osant te soulever
Veux-tu perdre celui qui vient pour te sauver?
Arrêtez, furieux, quel traitement barbare!
Quelle férocité de vos ames s'empare!
Que d'imprécations votre bouche vomit!
Le ciel s'en épouvante, & la terre en frémit.
Contre qui joignez-vous l'invective au blasphême?

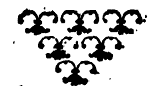
Celui que vous traitez d'imposteur, d'anathême;
Est le médiateur à vos peres promis,
Qui doit vous délivrer de tous vos ennemis.
Osez-vous, race impie, insensée & rebelle,
Avec un Barrabas le mettre en parallele,
Lui qui par le pouvoir des droits les plus sacrés
Est maître des Césars que vous lui préférez ?
Malgré les noirs complots d'une ligue perfide
Asservie en esclave au démon qui la guide,
A travers les dehors de son humanité
Reconnoissez les traits de la Divinité.
Votre aveugle fureur brûlant d'impatience
Veut-elle encor plus loin porter son insolence.
Mais rien ne peut fléchir ces cœurs dénaturés
Ni retenir un sang dont ils sont altérés.

Sur un mont qu'à jamais ce jour rendra célebre
J'apperçois l'appareil d'un spectacle funebre :
C'est là que le Sauveur d'épines couronné,
Abandonné des siens, à la mort condamné,
Entre deux scélérats avec ignominie
Par un supplice affreux doit terminer sa vie;
Que ce nouvel Isac obéïssant, soumis
Comme un timide agneau céde à ses ennemis,
Se livre entre leurs mains, lui qui d'un coup de foudre,
Peut les anéantir, ou les réduire en poudre;

Lui qui commande au ciel, à la terre, aux enfers,
Et qui d'une parole à créé l'univers.
Avec de grands efforts la croix est élevée :
On l'attache ; de fiel sa bouche est abreuvée :
On l'insulte, on l'outrage, on lui perce le flanc ;
De son flanc entr'ouvert l'eau coule avec le sang.
C'en est fait, il obtient ce que son cœur desire ;
Accablé de tourmens il succombe, il expire,
Après un cri terrible, après avoir prié
En faveur des bourreaux qui l'ont crucifié.
Ainsi meurt l'innocence, & tel est le théatre
Où s'acharne sur elle un peuple opiniâtre :
C'est ainsi que mourant sans appui, sans secours,
La colombe est en proye aux avides vautours.
Le soleil indigné, dans une nuit profonde
Pour venger son auteur ensevelit le monde :
Du temple où le vrai Dieu vouloit être adoré
L'éclat est obscurci, le voile est déchiré :
La nature est confuse, interdite, troublée ;
Jusqu'en ses fondemens la terre est ébranlée ;
Les tombeaux sont ouverts, les morts ressuscités ;
Et les rochers fendus semblent être attristés.
Estes-vous satisfaits, tigres insatiables ?
Vos forfaits sont comblés, monstres impitoyables ;
Par vous le plus pur sang de Juda descendu

Au gré de vos desirs vient d'être répandu.
Quand à ses ennemis le Sauveur s'abandonne,
La cause de la mort qu'il permet qu'on lui donne
Est, n'en rougis-tu point peuple ingrat & sans foi,
Moins ta haîne pour lui, que son amour pour toi.

O croix humiliante, & pourtant respectable,
Aux chrêtiens salutaire, aux démons redoutable,
Source de notre vie, ô précieuse croix,
O trône préférable à ceux des plus grands rois,
Tu portes le bonheur & la rançon du monde;
C'est sur toi seulement que notre espoir se fonde.
Bien-tôt les empereurs détestant leurs faux dieux,
Etabliront ta gloire, & ton culte en tous lieux:
Un jour viendra que Rome instruite à ton école
Fera de ton image orner son capitole;
Et que tout l'univers malgré l'enfer jaloux,
Prosterné devant toi fléchira les genoux.



LE SAUVEUR RESSUSCITÉ,

POEME.

CEssez de soupirer avec impatience,
Disciples affligés, reprenez l'espérance :
Un grand événement doit calmer votre cœur ;
De l'infléxible mort votre maître est vainqueur.
Le corps du saint des saints désormais impassible
A la corruption demeure inaccessible :
Il sort de son tombeau comme l'astre des cieux
Perce un nuage épais qui le voile à nos yeux.
C'étoit par les douleurs que le Christ a souffertes
Que les portes du ciel lui devoient être ouvertes :
Si ce n'est qu'à ce prix qu'il a pû l'acquérir,
Quel chrétien sans combats pourra le conquérir ?
Ses ennemis jaloux que Pilate autorise,
Craignent qu'un factieux ne forme l'entreprise
De venir par adresse ou par force enlever
Le dépôt qu'avec soin ils veulent conserver :
De soldats vigilans une troupe fidelle
Fait autour du sépulchre éxacte sentinelle ;
Vaine précaution ! Son pouvoir absolu
N'éxécute pas moins ce qu'il a résolu.

Les oracles anciens à la fin s'accomplissent ;
De la religion les dogmes s'établissent :
L'empire fortuné de la nouvelle loi
En tous lieux va s'étendre, & raffermir la foi.
Le vrai Jonas qu'avoit englouti la baleine,
En sort après trois jours sans effort & sans peine ;
Après trois jours au plus, par les Juifs démoli
Plus parfait qu'il n'étoit le temple est rétabli.
Tel quittant le bûcher dont il est la victime
Le Phœnix immortel lui-même se ranime,
Tel bravant le trépas dont il sent la rigueur,
Il renaît de sa cendre, & reprend sa vigueur.
Saisis, comme effrayés par un coup de tonnerre
Les gardes interdits sont renversés par terre ;
Et par leur propre aveu ce miracle attesté,
Ne laisse point de doute à l'incrédulité.

Peuple ingrat, rends hommage à ton auguste maître ;
Son triomphe éclatant le fait assez connoître :
Tu ne peux en ce jour le voir ressuscité
Sans avoüer ton crime, & sa divinité.
Si pour toi de sa mort l'opprobre est un scandale ;
La gloire qui la suit presque sans intervale ;
En efface la honte, & t'apprend que tu dois
D'un œil respectueux envisager la croix.
Aveugles partisans d'une sagesse humaine ;

Instruits dans une école orgüeilleuse & payenne,
Puisse un si grand mistere éclairant vos esprits
Cesser d'être pour vous un objet de mépris.
Que sans retardement & soumise & confuse
L'idolatrie abjure un culte qui l'abuse;
Et que le fanatisme à ses dieux impuissans
N'ose plus prodiguer un sacrilége encens.
Que du sang le plus pur cette terre humectée
Du poison de l'erreur ne soit plus infectée;
Et des faveurs du ciel joüissant désormais
Porte des fruits d'amour, de justice & de paix.
Mais pour ses habitans en vain je m'intéresse:
Ils sentiront d'un Dieu la fureur vengeresse:
Leurs enfans périront; & pour leur châtiment
Leur cœur s'obstinera dans son aveuglement
Jusqu'à ce que le ciel, après un long espace
De siécles écoulés témoins de leur disgrace,
Ote à leurs descendans le funeste bandeau
Qui de la vérité leur cache le flambeau.

De ce peuple déchu du plus grand avantage
Vous nous avez, Seigneur, transféré l'héritage:
Qu'il n'en soit point de nous comme de ces ingrats
Qui sont privés d'un bien qu'ils ne méritoient pas.
Loin d'imiter ces cœurs endurcis & rebelles,
Rendez-nous à vos loix attentifs & fidelles:

Que votre grace apprenne à la postérité
Combien pour nous sauver il vous en a coûté:
Que l'exemple du Juif au chrétien salutaire
En l'effrayant, l'instruise, en le touchant, l'éclaire;
Secondez nos souhaits, Seigneur, & faites-nous
Pour ne jamais mourir revivre comme vous.

LE SAUVEUR MONTANT au Ciel,

POEME.

LE Sauveur en montant au séjour de la gloire
Sur tous ses ennemis remporte la victoire.
Prophetes, nous voyons au gré de nos souhaits
Vos oracles remplis, & vos vœux satisfaits.
Le ciel vous est ouvert; le fils du Dieu suprême
Pour vous récompenser vous y conduit lui-même;
Cessez de soupirer; joüissez aujourd'hui
D'un bonheur qui doit être éternel comme lui.
Fertile en oliviers du pied jusqu'à la cime
S'éleve un mont fameux près des murs de Solime;
Ses disciples zélés épars confusément
Y montent sur ses pas avec empressement,
Ignorans son dessein, & que ce divin maître

Pour ne plus revenir va bien-tôt disparoître.
C'est là qu'après avoir à ses chers nourriçons
Donné pour l'avenir d'importantes leçons,
Dans les airs il se trace une brillante route;
Qu'il perce les lambris de la céleste voûte,
Et laisse sur la terre en prenant son essor
Les vestiges sacrés que l'on y voit encor;
Monument précieux, monument vénérable
De cet événement à jamais mémorable,
Dont plus de cent témoins ont depuis attesté
Et de leur propre sang scellé la vérité.
Brûlans d'un feu divin, attendris jusqu'aux larmes
De sa présence aimable ils regrettent les charmes;
Leurs cœurs par l'Esprit saint instruits de leur devoir
Pour la premiere fois l'adorent sans le voir.
Heureux Galiléens, calmez votre tristesse;
Son départ ne met point d'obstacle à sa tendresse;
Sensible à vos besoins, elle s'augmentera;
Invisible & présent il vous protégera.
Puissant médiateur aussi bon qu'il est juste,
Il va vous préparer près de son trône auguste
Ceux où par un arrêt décisif, solemnel
Vous jugerez un jour les tribus d'Israël.

Vous nous l'avez promis, ô Sauveur adorable;
Jettez sur votre Eglise un regard favorable;

Quand vous avez quitté la terre pour les cieux
Peut-elle avoir encor de quoi plaire à nos yeux?
Détachez-en nos cœurs que le prestige abuse,
Et qui par un penchant aveugle & sans excuse
Chérissent leur éxil & leur captivité,
Bien plus que leur patrie, & que leur liberté.
Votre crédit peut tout auprès de votre pere;
Fléchissez sa justice, appaisez sa colere;
Priez, sollicitez, intercédez pour nous;
L'espoir du plus grand bien n'est fondé que sur vous.

LA DESCENTE DU S[t]. ESPRIT Sur les Apôtres,

POEME.

LEs apôtres touchés du départ de leur maître
Pour un tems en public cesserent de paroître;
Moins saisis de douleur, que d'amour enflâmés
Dans un lieu solitaire ils s'étoient renfermés.
.à, depuis quelques jours veillans, prians sans cesse
ls attendoient l'effet d'une grande promesse;
t recüeillis ensemble ils préparoient leur cœur
recevoir d'en-haut *l'Esprit consolateur.*
orsque d'un vent subit l'extrême violence

Ebranle

Ebranle le cénacle, & trouble son silence :
On voit se partager un globe lumineux
En des langues de feu qui descendent sur eux:
Témoignage éclatant de l'auguste présence
Du Dieu dont la bonté remplit leur espérance.
Aux pieds du mont Oreb Israël plein d'effroi
Reçut les saints decrets de la premiere loi :
Le peuple épouvanté par le bruit du tonnerre
Sous ses pas chancelans sentit trembler la terre ;
Mais celle que la grace établit en ce jour
Est une loi de paix, de douceur & d'amour.
Quel changement confond l'intelligence humaine!
Quelle métamorphose étonnante & soudaine
Fait de douze ignorans & timides pescheurs
D'intrépides héros, & d'éloquens docteurs!
Déjà du monde entier, sans que rien les arrête,
Leur zéle impatient embrasse la conquête :
Quelle vaste carriere! Ils brulent d'y courir,
Et la croix à la main de vaincre, ou de mourir.
Il s'agit de soumettre au joug de l'Evangile
L'idolâtre incrédule, & le Juif indocile ;
Et de leur enseigner s'ils veulent être heureux
Quel est l'unique bien qui peut combler leurs voeux.
Quoi ces hommes grossiers guidés par la sagesse,
Instruiront en sçavans l'Italie & la Gréce,

Où les arts, le bon goût ont formé tant d'esprits
Qui se sont illustrés par d'immortels écrits?
Il n'en faut point douter : leurs plus grands personnages
Aveuglés par l'erreur n'étoient que de faux sages;
L'avenir conviendra que sans comparaison
Paul efface un Socrate, & Céphas un Caton.
Il n'appartient qu'à vous de faire ces miracles,
Esprit saint, dont ils vont prononcer les oracles :
Malgré tous les efforts qu'on leur opposera,
La vérité par vous bien-tôt triomphera.
Vivement animé du beau feu qui l'inspire,
Pierre éleve la voix; on l'écoute, on l'admire;
Et pour son coup d'essai, de trois mille auditeurs
Il convainc les esprits, il convertit les cœurs.
Sa doctrine surprend, son éloquence charme;
Il touche, il persuade, il confond, il désarme :
Pour lui les livres saints n'ont plus d'obscurité;
Et tout ce qu'il en cite à propos est cité.
Ses collegues en font autant à Samarie,
Pour extirper le schisme où l'erreur l'a nourrie,
Prêts à verser leur sang avec fidélité
Pour défendre leur maître & sa divinité.
Chaque jour des enfans de l'église naissante
La vertu s'affermit & le nombre s'augmente;
Sa rivale succombe à son dépit jaloux,

Et ne fait éclater qu'un impuissant courroux.

Agissez sur nos cœurs, opérez dans nos ames,
Embrazez-nous comme eux de vos divines flâmes,
Esprit saint, que vos dons nous sauvent de la mort,
Et malgré les écüeils nous conduisent au port.

SUR LA FESTE DU TRES-SAINT SACREMENT.

QUe d'instrumens se font entendre !
Que de feux allumés brillent de toutes parts !
Les fleurs qu'on s'empresse à répandre
Sous nos pas semblent naître, & charment nos regards.
Les anges aux mortels s'unissent,
Ils joignent leurs voix à nos chants :
Les airs que parfume l'encens
De nos cantiques retentissent.
Avec plaisir l'astre du jour
Eclaire cette fête auguste & solemnelle ;
La nature aujourd'hui plus riante & plus belle
Témoigne à son auteur sa joye & son amour.
Le Dieu dont l'univers reconnoît la puissance,

Le Dieu qui remplit tout par ſon immenſité,
Ainſi que l'arche d'alliance,
Suivi d'un long cortége avec pompe eſt porté.
Pour ce divin Sauveur faiſons paroître un zele
Différent de celui de ce peuple infidelle,
Qui preſque en même tems avec ſoi peu d'accord
Célebre ſon triomphe, & demande ſa mort.
C'eſt pour réparer les outrages
Que vous ont fait vos ennemis,
Qu'à vos pieds humblement proſternés & ſoumis,
Seigneur, nous vous offrons nos ſinceres hommages.
Soyez aimé, craint en tous lieux :
Regnez ſeul ſur nos cœurs ; que tout vous obéïſſe :
Que devant vous tout tremble, & tout genou fléchiſſe
Dans l'enfer, ſur la terre, & même dans les cieux.
Que ſous les voiles reſpectables
Qui nous cachent l'éclat de votre majeſté,
L'hérétique abjurant ſes dogmes déteſtables,
Adore déſormais votre divinité.
Que le Juif écoutant des remords légitimes,
Eclairé par la foi qui deſſille nos yeux,
Déteſte avec horreur le déïcide affreux
Qui mit le comble à tous ſes crimes.

SUR LA FESTE
DE L'ASSOMPTION.

SAns être aſſujetie aux loix de la nature,
Des filles de Juda la vierge la plus pure,
MARIE, eſt élevée en ce jour ſolemnel
Juſqu'au trône de l'Eternel.
Par de pieux concerts unis à ceux des anges
Célébrons ſon ſort glorieux;
Publions ſon triomphe, & chantons les loüanges
De l'auguſte reine des cieux.
Au-deſſous de Dieu ſeul, l'éclat qui l'environne
Efface toute autre ſplendeur;
Tout cede à la beauté dont brille ſa couronne;
Tout rend hommage à ſa grandeur.
MARIE eſt du Très-haut épouſe, fille, mere;
En ſon puiſſant ſecours que notre eſpoir ſoit mis:
Que ne peut-elle point obtenir de ſon fils?
Que ne peut pas ſon fils obtenir de ſon pere!
Protégez de foibles mortels,
Vierge plus que toute autre & ſainte & reſpectable;
Contre un ennemi redoutable
Nous cherchons un aſyle aux pieds de vos autels.

Du céleste séjour de l'immortelle gloire
Jettez vos regards ici-bas;
Soutenez-nous dans nos combats,
Nous sommes sûrs de la victoire.

A SAINT ANDRÉ,

Patron de l'Auteur.

A L'exemple de votre maître,
Grand saint dont tous les voeux ont été de souffrir,
Que dans la pauvreté *Betsaïde* a vû naître,
Et que sur une croix *Patras* a vû mourir;
Vous, qu'en ce bain qui fait recouvrer l'innocence
A l'homme impur dès sa naissance,
Je reçus pour mon protecteur;
Obtenez-moi du ciel la grace & le bonheur
D'être un imitateur fidelle
De vos vertus, de votre sainteté,
Comme du plus parfait modele
Vous-même vous l'avez été.

LETTRE A MONSIEUR....

MOnsieur, je deviens si paresseux à écrire, que j'ai presqu'autant de peine à tirer ma plume de mon écritoire, qu'un poltron à tirer son épée du fourreau : ainsi ne soyez pas surpris de mon peu d'exactitude à répondre à vos lettres. O le tems bien passé, que celui qu'on employe à penser tout bas & discretement ! Par là on se met à l'abri des calomnies de la critique, de la malignité de l'envie, des injustices de la prévention, & des faux jugemens du mauvais goût, & de l'ignorance. Par le moyen du silence & de l'inaction, un sot peut passer pour prudent, un stupide pour philosophe, un lâche pour brave, un fainéant pour politique.

Je conviens avec vous, Monsieur, des secours & des avantages que l'on tire de la philosophie : il faut y joindre la religion : celle-ci a des ressources que l'autre ne connoît pas. On en a besoin

dans quelque ſituation où l'on ſe trouve. La philoſophie humaine ne reçoit ſes principes que de la raiſon, ou plûtôt du raiſonnement de l'homme, ſujet à l'erreur, à la vanité, à l'incertitude, à l'illuſion. Diogene étoit impudent, Epicure voluptueux, Chriſipe atrabilaire; Caton féroce, Séneque ambitieux. La philoſophie chrétienne eſt fondée ſur un ſiſtême uniforme, & invariable que Dieu a établi lui-même : elle eſt pure, ſans tache, ſans foibleſſe, & apuyée ſur les ſolides fondemens de la véritable ſageſſe. C'eſt-elle ſeule qui infaillible dans ſes maximes, ſublime dans ſes dogmes, & incapable de nous tromper, rend l'homme parfaitement ſage, grand & heureux.

Les plaiſirs, les fêtes, les réjoüiſſances dont vous me parlez dans votre lettre, ſans y avoir pris part, & que vous condamnez ſi judicieuſement, m'ont fait faire cette réfléxion... Quoique dans une ſanté parfaite aujourd'hui, nous ne ſçavons ſi nous vivrons encore demain : outre cette effrayante perpléxité, nous

ignorons quelle doit être notre destinée éternelle. Il est surprenant qu'avec de pareilles incertitudes on puisse penser à rire, chanter, danser, joüer, folâtrer, se divertir. C'est s'oublier, chercher à s'étourdir, se tromper, se trahir soi-même: c'est volontiers perdre de vûë le grand objet qui doit seul nous occuper continuellement : c'est un égarement pitoyable d'insensé, une stupidité aveugle d'imbécile, un délire téméraire de frénétique. Je suis, Monsieur, &c.

EPITRE A MONSIEUR....

MA carriere s'avance, & déja la vieillesse
A pas précipités me poursuit & me presse :
Tout me dit que bien-tôt de mes rapides jours
L'impitoyable mort terminera le cours.
Que je serois heureux, si le secours de l'âge
Mûrissoit ma raison, & me rendoit plus sage ;
Et si, finissant mieux que je n'ai commencé,
L'avenir par mes soins réparoit le passé !
C'est l'objet de mes vœux. Mais que l'homme est à plaindre !

Eſt-il jeune? Il ne peut ni ne veut ſe contraindre;
Et ne met dans l'eſſor qu'il prend vers les plaiſirs
Ni régle à ſes penchans, ni frein à ſes deſirs.
Aux loix de la ſageſſe il eſt ſourd, ou rebelle;
De ſes égaremens en vain on le rappelle:
Séduit par un faux bien dont il eſt trop épris,
Du ſeul qui doit nous plaire il ignore le prix.

Lorſque l'âge viril, d'une telle conduite
Lui fait enviſager la déplorable ſuite,
Et que de la raiſon une ſombre lueur
Veut deſſiller ſes yeux, & réformer ſon cœur;
Plus confus que guéri de ſes premiers caprices,
Il ne change de mœurs, que pour changer de vices:
Avec peine affranchi d'un joug qu'il a briſé,
Par d'autres paſſions il eſt tiranniſé.
L'Avarice aux cent mains bien-tôt lui fait entendre
Que pour devenir riche il doit tout entreprendre;
D'un ton impérieux l'Ambition lui dit
Qu'il faut ſe faire un nom, & ſe mettre en crédit.
Tourmenté par la ſoif dont l'ardeur le dévore,
Occupé ſeulement de l'objet qu'il adore,
Et toûjours incertain du ſuccès qu'il attend,
Il travaille, il s'épuiſe, & n'eſt jamais content.

Eſt-il ſur le retour? L'infirmité l'accable;
D'agir, de penſer même il eſt preſque incapable:

Son corps appeſanti ſous le fardeau des ans
Affoiblit par-degrés ſon eſprit & ſes ſens.
Le paſſé, le préſent, l'avenir, tout l'afflige:
Il eſt bien difficile alors qu'il ſe corrige,
Quand au fond de ſon cœur le mal enraciné
Oppoſe à tout remede un effort obſtiné.
On ne le ſçait que trop, telle eſt notre miſere,
A quitter ſes erreurs l'homme long-tems différe;
Et plus par ces délais le nuage groſſit,
Plus ſon eſprit s'aveugle, & ſon cœur s'endurcit.
Il ſe flatte qu'après une longue habitude
Aiſément il pourra ſortir de ſervitude,
Qu'obtenant le ſecours qu'il aura demandé,
Du ciel & de la grace il ſera ſecondé:
Mais Dieu pour le punir confond ſon eſpérance:
Après avoir long-tems laſſé ſa patience,
L'homme l'appelle en vain, il ne l'écoute plus;
Et ſes ſouhaits tardifs deviennent ſuperflus:
Senſible encore aux miens tu daignes les entendre;
Quelles graces, Seigneur, ne dois-je point te rendre,
Moi qui d'ingratitude ai juſques à ce jour
Payé mille bienfaits reçus de ton amour?
J'ai connu ta bonté juſque dans ta colere,
Lorſque me châtiant moins en juge qu'en pere,
Ta juſtice a puni l'uſage mal réglé

Que je faisois des biens dont tu m'avois comblé :
En me les enlevant tes decrets que j'adore
Ont prévenu l'abus que j'en ferois encore.
Tu veux en instruisant mon amour & ma foi
Que je renonce à tout pour n'être plus qu'à toi ;
Que mettant à profit un malheur salutaire,
J'estime le seul bien qui peut nous satisfaire ;
Et tu me fais sentir que tous ceux d'ici-bas
Sont indignes d'un cœur qu'ils ne remplissent pas.
Mon ame sans regret t'en fait le sacrifice :
Ne le rejette point ; pourvû qu'il te fléchisse,
Je benirai mon sort, loin d'en être affligé ;
Je serai de leur perte assez dédommagé.
Attentif aux conseils du texte évangélique,
Et desormais Chrétien plus encor que Stoïque,
D'un œil indifférent je verrai les trésors
Que l'Ebre & le Pactole étalent sur leurs bords.

Fidelle sectateur de l'exacte sagesse,
Qui cultivas ses fruits dès ta tendre jeunesse ;
Toi que la vérité par de saintes leçons
Instruisit & forma parmi ses nourriçons,
A peine connois-tu les liens où s'engage
Un cœur, quoique né libre, ami de l'esclavage :
A l'abri des remords dont il est combattu,
Goûte en paix le bonheur dont jouit la vertu.

LETTRE A MONSIEUR....

NE me reprochez plus ma pareſſe à compoſer de nouveaux ouvrages, Monſieur. Mon inaction eſt bien fondée ; elle me paroît préférable à un travail infructueux. C'eſt une occupation bien ingrate à préſent, que celle de perfectionner un écrit qui ne ſert qu'à exciter la jalouſie de nos rivaux, & la malignité de nos envieux, ou au plus qu'à deſennuyer quelques oiſifs & curieux amateurs de la nouveauté. Le goût pour les beaux arts eſt ſi refroidi, qu'on a paſſé de l'indifférence juſqu'au mépris pour eux. Ce n'eſt plus l'heureux tems, où la gloire & les richeſſes récompenſoient le mérite, & où les poëtes apprenoient aux lauriers quoique ſtériles à porter des fruits.

Ce n'eſt plus l'heureux tems, où content & tranquile
Le *chantre Auſonien* à l'ombre des ormeaux,
Pour *Titire*, & pour *Amarille*
Protégé par *Mécene* enfloit ſes chalumeaux.

L'empire de la poësie est desert, & tombe en décadence. Il n'est plus habité que de quelques auteurs qui ne se repaissent que de chimeres. Les *Corinnes* & les *Sapho* ne sont pas plus fêtées que de vieilles coquettes : les *Virgiles* & les *Horaces* n'ont pas plus d'amis que des courtisans disgraciés : & le plus rustique ménétrier de village gagne autant avec son violon, que le plus habile poëte avec sa lyre.

Un motif plus puissant encor
Met un frein à ma plume, & retient son essor.
N'excitez plus ma verve, il est tems d'être sage :
Je n'ai que trop suivi le panchant de mon cœur ;
Le talent de rimer n'est qu'un vain badinage :
L'enjoument & la belle humeur
Ne conviennent plus à mon âge.
La raison m'éclaire, & me dit,
Quitte, abjure la poësie ;
Cette espece de frénésie
Souvent dissipe & débauche l'esprit.
D'un soin plus important Prosélite docile
Occupe desormais le tien :
Crois qu'il est rare & difficile

D'être poëte & bon chrétien.
Pour mettre ses loix en pratique,
De la milice poëtique
Je deserte les étendarts :
La raison m'exhorte à la suivre ;
Je m'y soumets : l'art de bien vivre
Est le plus beau de tous les arts.

Le titre de ce livre excuse le mélange confus qui s'y trouve, sans ordre, sans liaison, & sans arrangement. Les pieces qui le composent sont autant de morceaux isolés, indépendans les uns des autres, & faits en divers tems. Il ne faut point être choqué, ni surpris d'en voir qui se suivent, quoique d'un caractere différent. On ne manquera pas d'objecter qu'il y a du bon & du médiocre, du grand & du petit, du fort & du foible : j'en conviendrai : on en dira autant de tout livre de ce genre, fût-il meilleur que le mien. Quelque censeur délicat & difficile y trouvera des endroits dont la suppression ou la réforme étoit à souhaiter ; mais ce qui déplaît à un lecteur, fait souvent plaisir

à un autre ; & la diverſité des goûts & des jugemens, autoriſe la variété de ce recüeil. Il falloit trier avec une ſcrupuleuſe exactitude, & réduire le volume, pour l'embellir : j'ai prévenu ce conſeil : j'ai lû, relû, corrigé, retranché. Quand j'y aurois employé plus de tems & de ſoins, on auroit pû faire ; & on auroit fait encore ces mêmes objections.

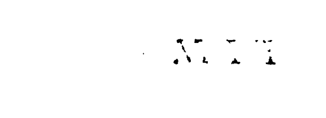
Ce livre eſt un édifice dont il n'y a point eu de plan dreſſé ; qui a été bâti à meſure qu'il s'eſt trouvé de quoi le conſtruire ; où l'on s'eſt plus attaché à la bonté des matériaux qui s'y ſont placés d'eux-mêmes, qu'aux loix de l'architecture qui n'y ſont point obſervées ; & qu'on a plus ſongé à rendre utile, que régulier.

Quelques peines qu'une longue étude & des travaux aſſidus vous ayent coûté, auteurs, ne comptez point ſur une approbation toûjours incertaine juſqu'à ce qu'on en joüiſſe, rarement judicieuſe, jamais univerſelle. Le ſuccès dont l'eſpoir vous flate, & que je

veux même que vous méritiez, dépend ſouvent de certaines circonſtances dont vous n'êtes point maîtres ; & le bon goût & la juſtice n'en ſont pas toûjours les ſeuls arbitres.

Il eſt des lecteurs malins, capricieux, ingrats ; on en trouve d'envieux, de mauvaiſe foi, de méchante humeur : comment les contenter ? Pour eux, point de plaiſir, point de profit dans la lecture : avec eux, point de ſatisfaction, point de récompenſe pour les auteurs.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre, *Oeuvres diverses en vers & en prose, par M le Brun*, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 9. Juillet 1735. *Signé*, MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Droits & Fermes à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de deux Ouvrages qui ont pour titre, *Le Glaneur François*, & *les Memoires & Avantures de M. de*** traduits de l'Italien par lui-même*; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, suivant la Feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *trois* années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans

aucun lieu de notre obéïssance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoûtée comme à l'original: commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-neuf Juin mil sept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N. 116. Folio 115. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris ce 30 Juin 1735.

Signé, G. MARTIN, Syndic.



